

Véronique Rossi

SAINT-CLAUDE

Au fil des rues et des ponts

Urbanisme & Microtoponymie



Les Amis du Vieux Saint-Claude

1^{ère} édition : les Editions de la Tour Gile, 2000.

Saint-Claude

Au fil des rues et des ponts

Urbanisme et microtoponymie

2^e édition revue

publiée avec le concours de la Ville de Saint-Claude

Textes : *Véronique ROSSI - archiviste*

Préface : *Francis LAHAUT - maire de Saint-Claude*

Iconographie : *Archives municipales*

Les Amis du Vieux Saint-Claude



2010

LES AMIS DU VIEUX SAINT-CLAUDE
B.P. 123 - 39206 SAINT-CLAUDE CEDEX
vieux.st-claude@wanadoo.fr

*A mes prédécesseurs aux archives et particulièrement
à Pierre Romanet sans qui ce travail n'aurait
pu être mené à bien*

PRÉFACE



Dans le florilège d'ouvrages et de publications consacrés à Saint-Claude et à sa région, un livre encore manquait.

Nous l'espérions depuis longtemps et d'autant plus que son auteur nous avait mis en goût avec ses articles parus dans "Le Progrès" en 1995 et en 1996.

Nous entrons d'aimable manière dans l'histoire de notre bonne ville par une porte singulière et à ce jour infranchie : celle de ses ponts et de ses rues. En lisant ces chroniques passionnantes, où l'anecdote enrichit l'histoire de longue durée, nous découvrons les bonnes feuilles d'un livre que nous voulions déjà écrit, puisqu'il ne restait plus qu'à en rassembler les articles éparés.

Il fallut cependant un peu de temps pour vaincre quelques obstacles, dont le moindre ne fut pas la modestie de l'auteur.

Que Véronique ROSSI soit remerciée pour avoir récompensé notre patience en enrichissant encore, en complétant, en mettant à jour sa production originale vouée d'emblée au succès.

On découvrira, en arpentant nos boulevards, en flânant dans nos ruelles, en passant nos passerelles, au gré de nos humeurs vagabondes, que l'histoire n'est pas qu'un passé, c'est un immense présent avec lequel nous vivons maintenant.

Tout nous parle aujourd'hui dans cet hier. Véronique ROSSI nous donne à voir, à comprendre, et à aimer, au fil du temps qui passe et au fil des des rivières, autour desquelles elle s'est bâtie, une ville devenue ce qu'elle est par la puissance créatrice toujours renouvelée des hommes.

Des hommes et des femmes, bien sûr, encore qu'il n'y ait que des hommes pour le nom de ses rues.

Il est donc heureux qu'une femme éclaire pour nous cette histoire bien masculine.

Avec l'Association "Les Amis du Vieux Saint-Claude", Véronique ROSSI a produit le livre attendu d'un très large public, que l'on consultera toujours avec plaisir, en démontrant ainsi que l'on accède à la connaissance encore mieux avec un gai savoir.

Francis LAHAUT
Maire de Saint-Claude

LA PLACE DE L'ABBAYE



35523. - SAINT-CLAUDE (Jura). - Place Jean Macé et Banque de France

Lors de la construction de la Banque de France, en 1922, la place de l'abbaye était devenue "place Jean Macé".

Ancien centre de l'abbaye, cette place a cristallisé les dissensions politiques et religieuses autour de son nom : son histoire reflète bien celle de la ville.

Jusqu'à la disparition de l'abbaye de Saint-Claude en 1742, cet espace constituait la cour interne du couvent, délimitée par la cathédrale, l'église Saint-Claude (aujourd'hui la Grenette) et les habitations des religieux. Une fois ouverte sur la ville, on l'appela tout naturellement place du Chapitre, le Chapitre cathédral composé de chanoines ayant remplacé les moines.

En l'an II (1793-1794), la Société Populaire proposa de bannir cet emblème

Enlèvement de la Croix de Mission de 1820



du clergé et de la nommer “place de la Liberté”. On trouve aussi quelquefois “place de la Révolution” à cette époque. Une fois la ferveur révolutionnaire retombée, les Sanclaudiens parlèrent alors de la place Saint-Pierre, l’un des saints patrons de la cathédrale, jusqu’en 1874 où elle devint par délibération place de l’Abbaye. Mais l’histoire ne s’arrête pas là...

Si 1889 ne la débaptisa pas, elle lui imposa le monument du centenaire de la Révolution. Et nous voici aux années mouvementées de la Séparation de l’Eglise et de l’Etat. La municipalité Lançon la transforme en place Ferrer, pour honorer la mémoire de Francisco Ferrer, républicain espagnol exécuté en 1909. Mais devant l’hostilité, ou l’indifférence, de la population, elle revient sur cette décision l’année suivante et institue alors en 1910 la “place Jean Macé”, nom du fondateur de la Ligue de l’Enseignement (1815-1894). Dans le même temps, la croix qui avait été érigée devant la cathédrale lors de la mission de 1820 est transportée dans la cour de la Maîtrise.

C’est la période socialiste de Saint-Claude.

Mais, en 1941, la délégation spéciale mise en place par le gouvernement de Vichy “épure” les noms de rues et la place Jean Macé redevient place de l’Abbaye.

A la Libération, personne n’y voit d’inconvénient et elle l’est restée jusqu’à aujourd’hui.

*Un face à face symbolique :
le monument du centenaire de la
Révolution et la cathédrale.*



Cette petite rue pentue, une des plus pittoresques de la ville, traîne derrière elle une odeur de soufre que la Société Populaire tenta d'effacer en proposant le nom de "rue de la Vertu" en l'an II de la République.

Ne l'appelait-on pas autrefois rue de Tiremantel, ce qui exprimait éloquemment son caractère mal famé ? Peut-être les crocheteurs et autres détrousseurs se cachaient-ils sous le porche du passage de l'Enfer, qui prenait naissance sous une maison du haut de la rue pour conduire par un sentier escarpé directement sous Saint-Oyend.



Jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, elle était séparée de l'abbaye par les Portes Sanguines - déformation de Sambines, du nom de la famille Sambin qui possédait plusieurs maisons dans le quartier et avait été anoblie par l'abbé. C'est du moins la version soutenue par les échevins au cours d'un procès des années 1750. Le chapitre cathédral tenait, lui, pour la forme "Sanguines" qu'il faisait dériver de l'ancien droit d'asile - en latin *justitia sanguinis* - dévolu à l'abbaye. Des portes, il ne subsistait en tout cas que les arcades en 1757.

La rue de Tiremantel s'appelait aussi, plus prosaïquement, rue Neuve, sans que l'on sache à quelle époque remontait cette nouveauté : sans doute à la destruction du château, vers 1480, qui avait pu entraîner l'ouverture de cette voie ? En tout cas avant le XVIIIe siècle. La démolition progressive de l'église Saint Claude, après 1758, lui permit de déboucher sur la place de l'Abbaye. C'est dans sa pente qu'en 1794, les révolutionnaires transportant

le corps de saint Claude de la cathédrale à la chapelle des Carmes pour l'y brûler, laissèrent tomber un avant-bras que le sieur Jacquet s'empessa de ramasser et de cacher chez lui. On connaît la suite...

Jura Pittoresque



10. - SAINT-CLAUDE. — Les Remparts et le Château

*Les vieilles maisons de la rue Antide Janvier dominent le Tacon.
A gauche, le "château Genoud", construit en 1902. A droite, la Grenette.*

Le terme de rue Neuve fut encore usité pendant tout le XIXe siècle, jusqu'en 1902 : la municipalité Vuillod lui donna le nom d'Antide Janvier (1751-1835) "le plus célèbre horloger de tous les temps" comme l'annonce avec quelque emphase la plaque de rue.

Il est vrai qu'Antide Janvier, né à Brive dans la paroisse de Saint-Lupicin mais ayant longtemps résidé à Saint-Claude avec sa famille, méritait bien cet honneur. Formé par l'abbé Jacques Joseph Tournier, auteur d'une célèbre vue de Saint-Claude en 1718, aux mathématiques et à la mécanique, il se fit remarquer par ses ingénieux planétaires et ses horloges astronomiques, à tel point qu'il devint horloger du roi Louis XVI en 1784.

De nombreux musées français et étrangers conservent ses œuvres et il est encore aujourd'hui cité dans tous les ouvrages scientifiques traitant d'horlogerie et de mesure du temps.

Les arrivoirs constituent un élément caractéristique du paysage urbain sanclaudien. Ils nous rappellent que la Bienne, le Tacon et l'Abîme, avec leurs affluents, ont donné naissance à l'industrie en faisant tourner moulins, battoirs et martinets à l'aide des "décours d'eau" qu'on appelait aussi anciennement des airieux ou eyrieux. Le terme d'arrivoir semble n'apparaître que dans les années 1720-1730.

Certains arrivoirs ont déjà été comblés, comme celui du Tomachon au Plan du Moulin ; d'autres s'écroulent. Il serait dommage de les voir disparaître tout à fait. Félicitons donc ceux qui les entretiennent.

Pour en revenir au lieu-dit qui nous intéresse, sur la rive droite de la Bienne en amont du pont d'Avignon, appelé "les Grands Arrivoirs" pour le différencier des autres arrivoirs de la ville, plus anciens, il fut le témoin d'une activité aujourd'hui méconnue : le flottage des bois sur la Bienne. La rivière était classée flottable de l'origine au confluent de l'Ain et ne fut déclassée qu'en 1926. En 1808, la municipalité fit construire à cet endroit une sorte de port, un "arrêt pour servir à l'arrivage des bois de



Baigneuses au Gour des Abeilles vers 1930.



A droite l'arrivoir qui alimente les usines de Sous-le-Pré.

flottage sur la rivière de Bienne" destinés aux habitants. Le flottage est encore actif en 1829 mais une première limitation intervient en 1835 (la Bienne n'est plus flottable qu'à partir de Saint-Claude) puis un second décret repousse la limite au pont de Molinges en 1883.

Finis donc les radeliers...

Ils laissèrent place vers le milieu du XIXe siècle à une série d'ateliers utilisant la force motrice de la Bienne et pratiquant d'abord le travail du bois (tournerie, scierie, mesures linéaires) puis de l'os, du diamant et de la pierre précieuse, enfin, au XXe siècle, de la pipe (Etablissements Morand), des matières plastiques (Ets. Brun) et des métaux (fonderie Vuilleminot puis fonderie Manzoni-Bouchot). En bref, un échantillonnage quasiment complet des industries sanclaudiennes de la période moderne.



*Au premier plan, le faubourg des Moulins ;
au second plan le lieu-dit les Arrivoirs vers 1885.*

Dans un autre registre, le chemin qui conduit à ce lieu-dit et qui est déjà désigné comme "chemin des Arrivoirs" en 1858, peut s'enorgueillir d'avoir été célébré avec minutie et sensibilité dans une œuvre littéraire publiée par Gallimard. C'est Patrick Drevet, enfant du quartier, qui lui fit cet honneur avec "Le Gour des Abeilles" (1985). Le chemin des Arrivoirs devient dans ce roman une voie initiatique entre la Glacière rébarbative et le paradis

représenté par le Gour des Abeilles où toute la jeunesse sancladienne se retrouvait à la belle saison autour des pontons de baignade aménagés par la ville entre 1939 et 1949 - c'était avant l'ouverture de la piscine chauffée du Martinet en 1964. Si le terme de "gour" est bien connu en franco-provençal pour désigner un trou d'eau - l'autre piscine naturelle des anciens Sanclaudiens ne se situait-elle pas au "Gour des Taupes", en amont du barrage du Tomachon sur le Tacon ? - on ignore quelles abeilles ont donné son nom à celui-ci.

La rue Auguste Lançon fut autrefois un itinéraire très fréquenté qui constituait la route de Gex et des régions lémaniques.

Le nouveau tracé de la route de Genève par Saint-Hubert, intervenu en 1838, en fit un simple chemin vicinal qu'on appelait tout bonnement chemin de Serger ou de la Cueille du Haut. Une seule ferme le bordait avant d'atteindre Serger. Puis les maisons se construisirent peu à peu et, vers 1920, elles étaient devenues suffisamment nombreuses pour que la ville transforme le chemin en rue et lui donne le nom d'une de ses célébrités, le peintre Auguste Lançon (1836-1885).

Né à Saint-Claude dans une famille modeste originaire de Lavans, Auguste Lançon fréquenta l'école des Beaux-Arts de Lyon puis de Paris et y réussit grâce à un travail opiniâtre. Plus doué comme dessinateur et graveur que comme peintre, il se spécialise dans deux types de sujets : les animaux et les scènes réalistes. Travaillant régulièrement pour des journaux comme "L'Illustration", il collabora également à un album de Jules Vallès conçu lors de son exil après la Commune de Paris en 1871 "La Rue à Londres". Ses toiles se sont mal conservées mais ses gravures, celles de la guerre de 1870 et ses fauves croqués au Jardin des Plantes, sont toujours appréciées des amateurs d'art.



Vue générale de Saint-Claude vers 1870 : une œuvre d'Auguste Lançon.

Faint, illegible text covering the majority of the page, likely bleed-through from the reverse side.

Ce quartier, d'où l'on jouit de "la plus belle vue de Saint-Claude" est sans doute récent mais son nom nous reporte loin dans l'histoire.

En effet, si les premiers immeubles de la cité connue comme "les Avignonnets" sortirent de terre à la fin des années 1960, la côte d'Avignon portait déjà au XVII^e siècle - et sûrement bien avant, mais les documents manquent pour l'affirmer - ce même nom. C'est bien sûr un dérivé du toponyme Avignon que les historographes de l'abbaye de Saint-Claude font remonter au XIII^e siècle. C'est à cette époque que des moines pontifes - c'est-à-dire constructeurs de ponts - venus de Saint-Bénézet près d'Avignon dans le Vaucluse, auraient été appelés par les moines de Saint-Oyend-de-Joux pour bâtir un solide pont de pierre sur la Bienne à la hauteur du hameau des Moulins. En guise de paiement, ils auraient reçu la jouissance de toute la montagne dominant ce pont et auraient fondé le village d'Avignon, ainsi nommé en souvenir de leur lieu d'origine.



*A la pouponnière des Avignonnets
vers 1930.*

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, la côte des Avignonnets ne comportait que quelques granges, dont l'une appartenait à la Charité, ancêtre du Bureau d'Aide sociale. En 1919, la coopérative La Fraternelle y acquit un vaste domaine pour en faire un parc de loisirs dévolu à ses œuvres sociales et culturelles. L'un des bâtiments du domaine fut mis en 1920 à la disposition de la Fédération des coopératives pour y installer une pouponnière dirigée par l'infirmière d'origine suisse Henriette Gutknecht. Ce type d'établissement était encore très peu répandu en France à l'époque. Il accueillit de ce fait des élèves nurses venues de loin et de nombreux petits Sanclaudiens, élevés loin des fumées du centre ville, jusqu'à sa fermeture définitive en 1944. Cette maison de la Pouponnière est aujourd'hui un foyer du Centre d'Aide par le Travail.

L'après-guerre avec son baby-boom connaît une crise aigüe du logement qui incite à développer l'habitat social sur les terrains disponibles. C'est ainsi que les premières réalisations de l'Office H.L.M. de Saint-Claude furent en 1953 les immeubles qu'on appelle maintenant les anciens Avignonnets, en bordure de la rue Henri Ponard, dénommée en 1951. Une deuxième étape,

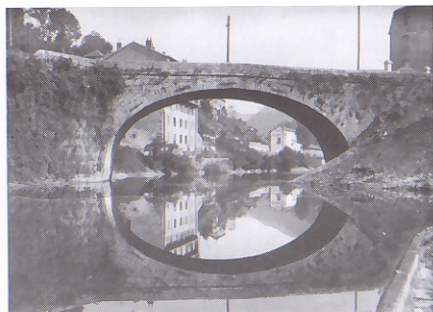
beaucoup plus ambitieuse, démarre en 1967 avec l'aménagement de la zone d'habitation des Avignonnets.

Au fur et à mesure de son urbanisation, le quartier est partagé en rues. Les trois premières sont baptisées en 1971, date d'achèvement des immeubles collectifs :

- la rue du Huit-Mai 1945, sur proposition de l'Association des Combattants Prisonniers de Guerre, désireux de commémorer la fin de la Seconde guerre mondiale ;
- la rue du Général de Gaulle, sur proposition du Comité de Défense de la République. Nous ne rappellerons pas ici qui fut le général de Gaulle, président de la République jusqu'en 1968 et décédé l'année suivante. Il vint à Saint-Claude le 16 juin 1962 et reste à ce jour le seul président français en exercice à l'avoir fait ;
- la rue Henry Dunant : Henry Dunant, né à Genève en 1828, mort en 1910, est resté dans l'histoire comme le fondateur de la Croix-Rouge ; il a reçu le Prix Nobel de la Paix en 1901.



La zone d'habitation des Avignonnets en construction vers 1970.

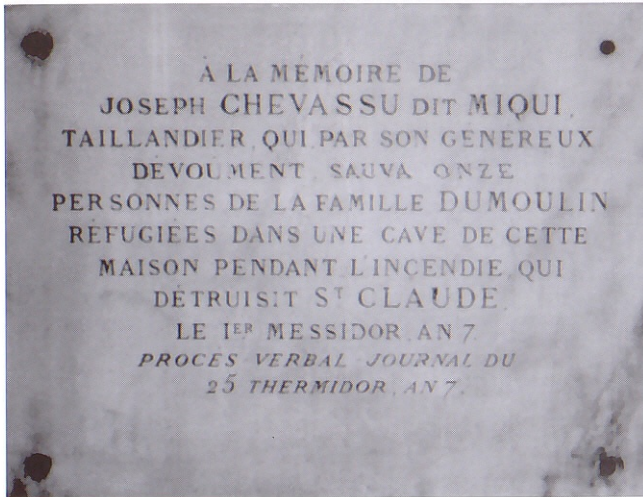


*Le pont d'Avignon vers 1905.
Au fond, la Fonderie Vuilleminot aux Arrivoirs.*

L'urbanisation du quartier se poursuivant avec des pavillons et de nouveaux collectifs, quatre autres voies sont ouvertes et nommées le 31 janvier 1975 :

- chemin du Parc, qui conduit au parc des Avignonnets, naguère cadre des fêtes ouvrières et syndicales ;
- rue du Belvédère, c'est-à-dire du belvédère de la route d'Avignon, sur lequel la nouvelle rue devait déboucher d'après son tracé primitif. On s'est arrêté en cours de route, mais ce n'est peut-être que partie remise.
- rue des Ecureuils et rue des Fauvettes, dont les noms bucoliques font simplement référence à la faune familière de nos régions.

Enfin, la dernière nommée à ce jour fut la rue de Franche-Comté, le 19 décembre 1975. On constate qu'à la différence des municipalités passées, celle de M. Jaillon s'est efforcée de ne pas donner prise aux polémiques en choisissant des noms politiquement neutres.



Plaque posée dans le couloir de la maison Dumoulin, devenue Maison du Peuple, 12, rue de la Poyat.

Ces deux toponymes illustrent bien les usages locaux : à partir de Bayard, on a formé Bayardet - où le diminutif "et" comporte la notion de "en deçà et en bas", tout comme Avignonnet est dérivé d'Avignon. A l'opposé, on a formé Très Bayard où la particule "très" équivaut à "au-delà et en haut". On retrouve cette notion dans

Très-Serger et de nombreux lieux-dits du Haut-Jura comme Très-la-Ville, Très-la-Roche,...

L'origine est ancienne et M. Raymond Pernier, fervent celtisan, rattache notre Mont-Bayard au nom du mythique cheval Bayard que l'on trouve, par exemple, dans la légende moyenâgeuse des Quatre Fils Aymon.

Il est curieux de noter qu'au XVIIIe siècle, deux des personnages les plus puissants de Saint-Claude, le subdélégué (équivalent d'un sous-préfet) Bayard de la Ferté et l'évêque Mgr. Chabot portaient - tout à fait par hasard - les noms de deux des monts qui surplombent la ville.



Le secteur de Très-Bayard et la Grange Cattin.

Jusque vers 1750, le lieu-dit Très-Bayard désignait un secteur assez vaste qui englobait la Grange Cattin (ainsi dénommée à cause d'un de ses propriétaires, Pierre Hyacinthe Cattin). Il fut rendu tristement célèbre à la fin du XVI^e siècle, lors des procès de sorcellerie qui ensanglantèrent la ville car c'est là que nombre de "sorcières" déclarèrent s'être rendues au sabbat. Plus près de nous, au XIX^e siècle, le lieu connut l'animation industrielle avec une tuilerie puis des fours à chaux dont on distingue encore les vestiges.



Course de bobsleigh sur le chemin de Très-Bayard vers 1890.

Quand à Bayardet, son emprise était également plus étendue qu'aujourd'hui puisqu'elle comprenait le Château Miqui, ainsi dénommé vers 1790 en rapport avec un certain Joseph Chevassu dit Miqui qui s'illustra en sauvant la famille Dumoulin de l'incendie de 1799, en la hissant hors des caves de l'actuelle Maison du Peuple. De son vrai nom Chevassu-Clément, il était originaire des Moussières et maître-serrurier.

Ses parents étaient grangers à Bayardet de 1757 à 1784 (au moins). Il reçut son surnom de Miqui pour le différencier de deux homonymes présents à Saint-Claude à la même époque. Mais est-ce le lieu-dit qui lui donna ce surnom ou lui-même qui fit baptiser le lieu-dit ? Les dates étant concomitantes, rien ne permet de trancher. Quoi qu'il en soit, on sait qu'en parler local, "miquer" signifie "embrasser" ; peut-être ce coin du Mont Bayard était-il déjà réputé comme lieu de rendez-vous des amoureux sanclaudiens ?

AVENUE DE BELFORT ET PLACE DENFERT-ROCHEREAU



Ces deux toponymes évoquent ce qui fut “l’année terrible” pour la France et notre région : l’hiver 1870-1871.

Après la retraite calamiteuse de l’armée de l’Est, dite aussi de Bourbaki, dans les neiges du Haut-Jura, un bataillon prussien séjourne quatre jours à Saint-Claude, du 13 au 16 février 1871. Les réquisitions de vivres et de chevaux sont durement ressenties par la population. Le 17, les Prussiens lèvent le siège de Belfort, suite à l’armistice signé avec le gouvernement français et évacuent la province. Le colonel Denfert-Rochereau (1823-1878), qui s’était illustré au cours de ce siège long et meurtrier, accompagne ses troupes, héroïques mais vaincues, jusqu’à Saint-Claude où elles arrivent le 2 mars en une marche triomphale que les édiles ont tenu à célébrer. En 1874, ils baptisent l’avenue de Belfort “en souvenir de l’entrée à Saint-Claude des valeureuses troupes qui ont si bien su défendre le boulevard de nos frontières de l’Est et l’ont ainsi préservé du sort de Strasbourg et de Metz” annexées par la Prusse.

Cette avenue, qui traversait au XVIII^e siècle l'esplanade vide du Pré, s'est ornée entre 1813 et 1820 de ses premiers bâtiments : la caserne de gendarmerie (actuel n°1), la prison (n°3) et, au centre, le tribunal démoli en 1970. Les immeubles d'habitation viendront plus tard, après 1860 et la construction du pont de pierre ou viaduc.



*Le palais de justice démoli en 1970 (photographie prise en 1958)
Cliché P. TESSIER.*

Quant à la petite place Denfert-Rochereau - dont beaucoup ignorent le nom avec quelque excuse : la plaque qui la signale est toute récente - elle fut créée dans la foulée. L'abattoir communal, qui existait là sous l'Ancien Régime et que l'on appelait alors boucherie, avait cédé la place à une gracieuse fontaine, ornée en 1830 d'une copie de la statue d'Hébé par Canova.



La place Denfert-Rochereau vers 1930.

Celle-ci sera enlevée en 1926 comme toutes les fontaines de la ville, suite à l'arrivée de l'eau potable au robinet grâce au captage de la source de Montbrillant en 1925. L'ESSI ou syndicat d'initiative, basé au 1, avenue de Belfort, y installa alors son kiosque d'information dont bien des gens

se souviennent : il n'a été démoli qu'en 1978. On connut alors de 1985 à 1994 une fontaine en bois due au sculpteur Patrick Böhm. Depuis, le réaménagement du sens de circulation l'a envoyée aux oubliettes.



Le personnel de la fabrique de pipes dirigée par Eric Victor, le père de Paul-Emile, vers 1910.

L'insignifiance apparente de ce toponyme pose plus de questions qu'elle n'en résout.

La délibération de 1874 à l'origine de ce nom de rue, ne fit qu'officialiser l'usage courant à Saint-Claude - bien que "Bonneville" ne figure pas au cadastre de 1809.



On trouve "derrière Bonneville" ou, plus anciennement, "rière Bonneville" pour désigner la rive gauche de la Bienne entre la Côte Joyeuse, en

Partie basse de la rue de Bonneville vers 1885.

amont et le confluent avec le Tacon en aval. Il paraît assez logique d'avoir nommé ainsi un secteur en retrait de l'agglomération, c'est-à-dire de la "bonne ville de Saint-Claude" comme on



*Le pont central débouchant sur la rue de Bonneville vers 1914.
A gauche, l'usine Victor.*

disait au Moyen-Age. De même aux Bouchoux, le hameau de Très-la-Ville s'appelait-il jadis "Très Bonneville", avec l'idée de "au-delà du village".

Mais le chanoine Secret, dans ses célèbres chroniques parues dans "Le Courrier" de 1963 à 1968, en tirait toute une théorie sur l'existence, vers le bas de la Poyat, d'une ancienne "villa" romaine...

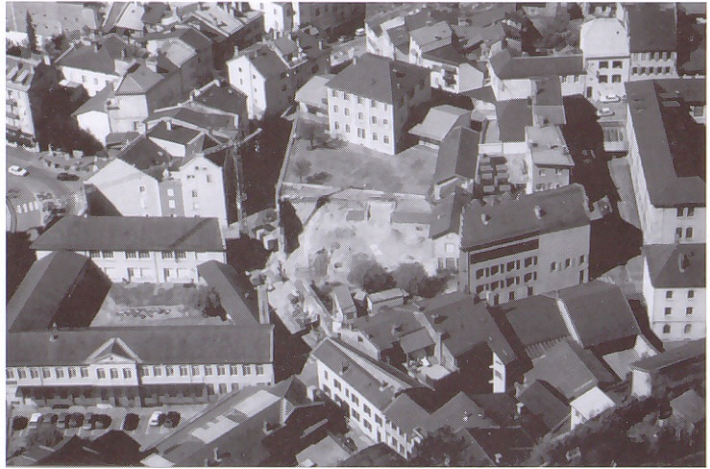
La rue de Bonneville, bordée par les gros murs de soutènement qui constituaient une sorte d'enceinte - sans avoir jamais été de véritables fortifications - a conservé un peu de l'aspect du Saint-Claude d'autrefois, tel qu'il apparaît sur les gravures du XIXe siècle. Une pierre porte l'inscription "C. BICHET-1644" : s'agit-il de Claude Bichet, connu comme sculpteur sur ivoire en 1643 ?

La rue a également ses hauts-lieux. Citons tout d'abord "les Coinchettes", qui signifie "dépotoir" sous la forme d'écoinchettes et qui correspond au ravin où l'on a construit en 1910 le Pont payant (ou pont central) : c'était la décharge communale sous l'Ancien Régime et c'est là qu'en 1794 les révolutionnaires jetèrent les cendres du corps de saint Claude qu'ils avaient brûlé dans la cheminée du couvent des Carmes.

De l'autre côté du pont, on distingue encore l'inscription "E. H. Victor" (côté rivière) et "Fabrique de pipes" (côté rue) : il s'agit bien de la première usine créée en France par Eric Victor, le père de l'explorateur Paul Emile Victor, avant qu'il n'aille s'établir à Lons-le-Saunier.

La brièveté de ce raidillon débouchant sur la rue Rosset en face de la rue des Ecoles est inversement proportionnelle à son antiquité.

Il nous faut en effet remonter vers 430 ap. J.C., à l'arrivée du futur saint Romain à Condadisco. Celui-ci, nous dit l'Anonyme auteur de la "Vie des pères du Jura", trouva là "du côté de l'orient, au pied d'une montagne rocheuse, un sapin très épais" qui lui servit d'abri et une source dont les eaux vives alimenteront l'abbaye. On peut identifier à coup sûr cette source à celle du Bugnon qui, jusqu'au XIXe siècle, était reliée à la fontaine de la place de l'Abbaye. La tra-



Le quartier des écoles pendant le chantier de démolition de la maternelle Rosset en 1996 (cl. R. Le Pennec).

dition locale ajoute au sapin et à la source un essaim d'abeilles qui aurait élu domicile dans une des cavités rocheuses de l'endroit, qui s'appelait d'ailleurs les Baumes-Rives (de baume = grotte). Car bugnon est qualifié par le "Glossaire du parler haut-jurassien" de terme usuel pour désigner un essaim sauvage. A vrai dire, la "Vie des pères" ne cite pas d'autre abeille que Romain lui-même qui, "comme une abeille butineuse, après avoir recueilli (en chacun de ses maîtres) les fleurs de leurs perfections, était rentré chez lui".

Plus vraisemblablement, il faut comprendre ici bugnon dans son autre sens local, beaucoup plus répandu que le précédent, de source ou trou d'eau alimenté par une résurgence, comme le précise "Particularités du français parlé dans la région de Morez".

C'est le cas à Chaumont, à Cinquétral, à Septmoncel et ailleurs.

En tant que rue, le Bugnon connut un assez long purgatoire à partir de 1874. Jusque là, en effet, il désignait communément la voie qui reliait la montée Saint-Romain à la source ; la municipalité, qui venait d'achever le

groupe scolaire maternelle-école de garçons, trouva plus expressif de la baptiser rue des Ecoles. Mais, en cette seconde moitié du XIXe siècle, les habitants du quartier parlent, eux, de "rue du Château Branlant". Ils désignaient ainsi avec quelque ironie une petite propriété située tout en haut de l'impasse, qui avait appartenu au début du siècle à un peintre, Joseph Gillet, et devait se trouver alors en piteux état.

D'autres riverains, dans leurs courriers, font référence à l'ancienne caserne de la douane qui bordait au XIXe siècle l'impasse côté sud ; à son emplacement fut édifiée en 1922 l'usine de viroles Bavoux-Lançon qui abrita après sa liquidation en 1956 une annexe du collège avant d'être transformée en 1998 en "Maison du temps libre".



Grotte et source du Bugnon. Gravure illustrant "Histoire de l'abbaye de Saint-Claude" par Ferroul-Montgaillard (1854).

En tout état de cause, il fallut attendre 1946 pour que l'impasse du Bugnon fasse officiellement son entrée dans la voirie communale.

Un bien joli nom pour cette rue, baptisée officiellement en 1951, mais l'on ne possède que peu de renseignements sur son origine exacte.

Fait-il référence à la chanson, connue depuis le XVIIIe siècle :
“Dansons la capucine, y’a plus de pain chez nous
Y’en a chez la voisine mais ce n’est pas pour nous...”

Les habitants du lieu auraient donc été peu favorisés par la fortune.

N'évoque-t-il pas plus simplement cette fleur aux jaunes et oranges éclatants, originaire d'Amérique centrale et toujours à l'honneur dans bien des jardins ?

Pourtant, la première mention du nom retrouvée à ce jour se présente sous la forme “Aux Capucins” ; elle date de 1873 et désigne une grosse maison déjà visible sur le cadastre de 1809 en bordure de la route de Valfin, à la hauteur du carrefour actuel avec la route d'Avignon. Serait-ce alors un ancien domaine de rapport ayant appartenu aux Capucins, ordre religieux installé à Saint-Claude en 1637 ? Mais l'on n'en trouve pas trace dans les archives que nous détenons.



*Au delà du pont d'Avignon, de bas en haut : le Pavement et
Sous la Capucine vers 1890.*

Une chose est sûre : en 1902, cette maison est appelée “La Capucine”, alors que les trois bâtiments situés dans le premier tronçon de la pente (cf. carte postale) sont dits “Sous la Capucine” et la grosse maison du bas de la rue, construite entre 1810 et 1845, “Le Pavement”.

C'est là en effet l'ancien nom de ce lieu-dit. Il implique l'existence d'une chaussée pavée, qu'on justifie aisément en rappelant qu'avant la construction du viaduc, ou pont de pierre, en 1860, la route de Besançon passait par le pont d'Avignon. Les nombreuses voitures à cheval peinaient dans la rampe et l'auraient rendue impraticable en creusant de profondes ornières si elle n'avait pas été pavée ou dallée.

Un vieux panneau rouillé indiquant la direction de “PARIS” à l'extrémité du pont a longtemps intrigué les visiteurs égarés dans les bas-quartiers : il avait été placé là dans les années 50 pour orienter les automobilistes trompés par la signalisation défectueuse à l'entrée du viaduc mais, en même temps, semblait témoigner de l'importance passée de cette voie dans le réseau routier haut-jurassien.

LA PLACE DES CARMES ET LE PASSAGE DE LA POMME D'OR

La place des Carmes est le coin du vieux Saint-Claude qui a le plus subi de transformations au cours des siècles et il est bien difficile de suivre tous ses avatars.

Elle ne mérite vraiment le nom de place que depuis son aménagement en 1988-89 qui a fait couler du reste beaucoup d'encre. Ceux qui l'ont connue dans les années 1970 se souviennent d'une sorte de recoin cerné de constructions toutes plus vétustes les unes que les autres mais qui avaient connu au début du siècle une grande animation : café, épicerie, marchand de cycles, fabrique de pipes Grappin, sans oublier le célèbre casino, construit par M. Cressier vers 1890 pour le divertissement des Sanclaudiens et démoli en 1984 malgré un projet de réhabilitation. Transformé en salle des ventes, on y accédait par un couloir fort peu engageant, reliquat d'un droit de passage public immémorial puisqu'il remontait au moins à l'époque de l'installation des Carmes au XVIIe siècle. Ce sont en effet des religieux de cet ordre, dit des "Carmes Déchaussés", qui donnèrent son nom à la placette. Arrivés à Saint-Claude suite à un legs d'Othenin Crestin, ils achetèrent plusieurs maisons et jardins entre la rue de la Poyat et derrière Bonneville et les transformèrent en couvent en 1661.

Groupe de soufflaculs faisant "sauter un plon-plon" qui représente le dôme posé en 1988. Un nouveau dôme en tuiles l'a remplacé en 2004. (cl. R. Le Pennec).





Façade de l'ancienne chapelle des Carmes (XVII^e siècle) vers 1900.

Leur chapelle est toujours debout, avec ses contreforts côté place et sa façade côté Poyat. Cette dernière a été inscrite à l'inventaire supplémentaire des Monuments Historiques en 1977. La chapelle expiatoire, elle, date de 1869 seulement : elle fut élevée "en expiation du crime des révolutionnaires" qui avaient brûlé le corps du saint en 1794, sur l'emplacement de la maison Jacquet, préservée "miraculeusement" de l'incendie de 1799.

Les jardins du couvent des Carmes occupaient la place actuelle et la cour de la Maîtrise. Ils avaient dans leurs dépendances, de l'autre côté du passage dénommé rue des Carmes en 1874, un jardin dit "de la Pomme". Cette appellation est attestée aux XVII^e et XVIII^e siècles ; ce n'est qu'au XIX^e siècle que l'on trouve "Pomme d'Or" : désir d'embellissement ou souvenir de fruits exotiques (tomates ou oranges) que l'on y aurait cultivés ? C'est ainsi que le vulgaire "tracours de la Poyat", attesté en tant que tel au XVII^e s., devint en 1965 par délibération le poétique "Passage de la Pomme d'Or".

Son débouché sur la place des Carmes a été heureusement préservé lors de la reconstruction de l'immeuble par la SODEVIC, ainsi qu'une pierre millésimée "1610" trouvée sur place qui rappelle son ancienneté.

L'histoire de la rue Carnot commence avec la construction du pont suspendu en 1844, qui entraîne l'ouverture d'une voie entre Saint-Blaise et les Etapes.

La route de Lyon descendait auparavant directement au Faubourg pour traverser le Tacon sur le vieux pont Marcel; elle va désormais passer au flanc du mont Chabot, en coupant à travers les communaux utilisés de tous temps par les habitants de Saint-Claude pour y faire paître leurs bestiaux. Petit à petit, des immeubles se bâtissent le long de ce qui n'est encore que la "route n°4 de Lons à Genève". En 1898, c'est la consécration avec l'arrivée du tramway - ou "tram" - Lons-Saint-Claude. La gare principale de la CFV (= Compagnie des Chemins de fer vicinaux) est établie à Mouton : elle servira plus tard

de garage à la RDTJ. Quant à la station terminus "Saint Claude-Ville", elle s'ouvre aux Etapes le 31 décembre 1898, juste à l'entrée du pont suspendu.

Le "Café Terminus", visible sur certaines cartes postales du début du siècle, évoque cette situation. La CFV construit également un escalier pour relier sa station à la Combe du Marais ; il sera prolongé en 1903 par la ville (c'est le passage qui aboutit à l'actuelle rue Rouget de Lisle).

Une rue si fréquentée se devait de recevoir un nom prestigieux. Ce fut chose faite en 1902 lorsque le conseil municipal lui attribua celui de Carnot, sans préciser s'il entendait ainsi honorer Lazare Carnot (1753-1823),



conventionnel connu comme “l’organisateur de la victoire” des armées républicaines sous la Révolution ; ou bien son petit-fils Sadi Carnot (1837-1894), président de la République assassiné à Lyon par l’anarchiste Sante Caserio. Certaines sources laissent d’ailleurs supposer que l’assassin ou un complice aurait tenté de se réfugier auprès de la communauté anarchiste de Saint-Claude, très active à cette époque, en empruntant la ligne de chemin de fer Lyon-Saint-Claude ouverte en 1889. Le choix de cet homme politique aurait donc des implications locales insoupçonnées.



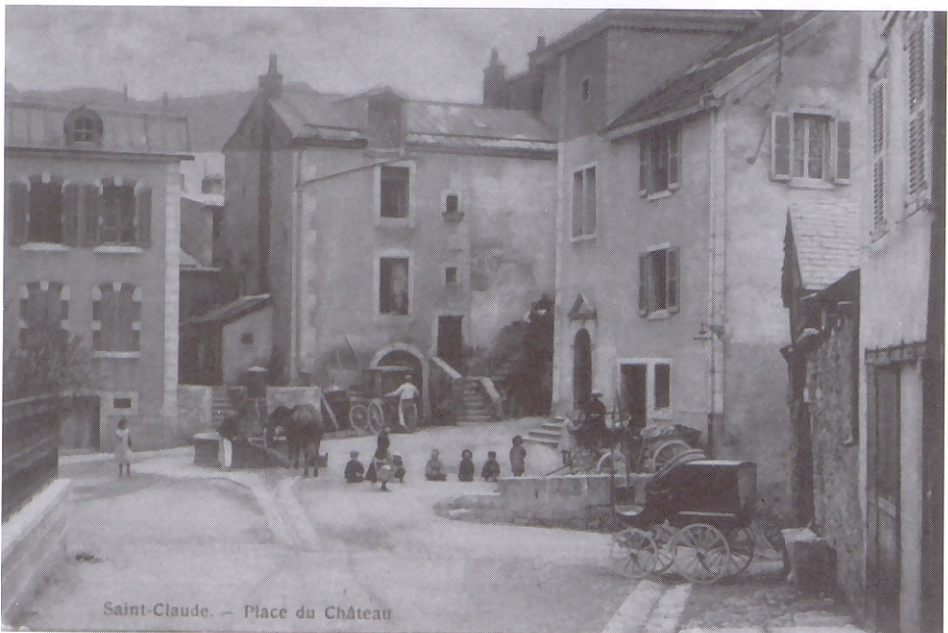
La rue Carnot va résonner pendant 50 ans du tintement du tram, qui connut un regain d’activité pendant la guerre 1939-45 : c’était pour beaucoup de Sanclaudiens le seul moyen d’aller au ravitaillement dans des régions du Jura plus favorisées par le climat. Mais la concurrence de l’automobile et du camionnage condamne le tram à la disparition ; ses rails sont enlevés en 1948. Depuis, la rue est redevenue une entrée de ville assez banale, avec ses garages et ses usines transformées ces dernières années en habitations. On peut toutefois y apprécier le coup d’œil sur la vieille ville depuis la démolition de l’immeuble de “la Rose des Sables”.

RUE ET PLACE DU CHATEAU

Ce quartier aujourd'hui fort tranquille fut un des hauts-lieux de l'histoire sanclaudienne.

Il tire en effet son nom du château-fort construit, d'après Rousset, en 1291 pour la défense de la ville et du monastère sur le point culminant de l'agglomération. Il hébergea Yolande de France, sœur du roi Louis XI, lors de son enlèvement par les hommes de Charles le Téméraire en 1476. Cet honneur lui fut fatal car, pour venger sa soeur, Louis XI le fit saccager par ses armées en 1479. Ses ruines furent utilisées comme carrière par les habitants du voisinage pour construire leurs maisons.

Son souvenir subsiste dans la toponymie avec le "Passage de la Tour", qui relie la place du Château à la rue du Marché et évoque la tour nord, celle qui resta debout le plus longtemps puisqu'elle est encore bien visible sur la gravure de 1718 avec une partie des murs d'enceinte. Une meurtrière, donnant sur l'arrière-cour du 6, rue Mercière, pourrait en être le seul vestige tangible.



Le démantèlement du château permit l'ouverture d'une place qui devint le centre politique de la ville vers le milieu du XVI^e siècle.

A cette époque, les échevins y achetèrent une maison à la famille Sambin pour en faire leur hôtel de ville et abriter le premier collègue municipal. Le perron est toujours en place au n°3 avec, sur le linteau, la date 1681 qui correspond à d'importants travaux d'aménagement réalisés par la ville dans ce bâtiment.

La confrérie des Pénitents blancs du Gonfalon s'y établit à son tour en 1633, date de la consécration de leur chapelle, rappelée là-aussi par une pierre gravée dans la cour intérieure du n°3 bis. L'hôtel de ville et la chapelle des Pénitents étaient séparés par le "Passage du Colombier", lui-même fermé côté rue Neuve par une porte.

Son nom implique la présence d'un colombier ou pigeonnier dans le secteur.

La révolution supprime la confrérie et, en l'an II, la Société Populaire propose d'effacer des mémoires les traces de la féodalité en rebaptisant la rue et la place "de la Montagne" - ce qui évoquait à la fois la situation géographique et le parti des Montagnards alors au pouvoir. Proposition sans suite...



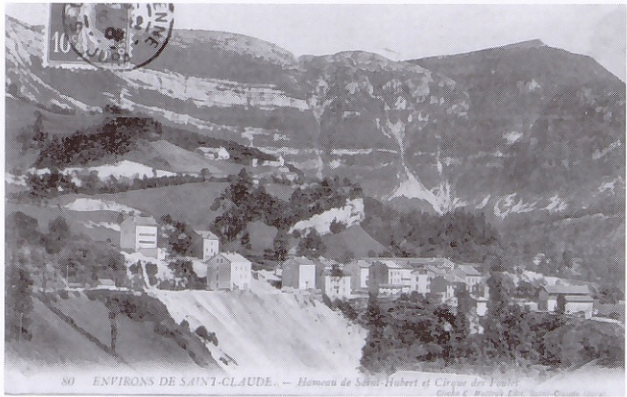
Linteau provenant de l'ancienne chapelle des Pénitents Blancs place du Château (cl. R. Le Pennec).

L'incendie de 1799 fit des ravages dans ce coin ; il détruisit l'hôtel de ville et l'ancienne chapelle de Pénitents, réduite en jardins au début du XIX^e siècle. Mais il laissa tout de même intactes la majorité des parties en pierre des maisons de la rue du Château, qui comptent parmi les plus anciennes du centre ville.

LA CÔTE DE CHAUMONT ET CHAFFARDON

Dans cette côte, tout comme dans celles d'Avignon et de Cinquétral, l'entrecroisement de la route et des "raccourcis" nous renvoie en fait au temps de la marche à pied, où l'important n'était pas la douceur des rampes mais bien la brièveté du trajet.

L'ancien chemin de Chaumont grimpeait donc tout droit - c'est une façon de parler - vers le "point de vue", depuis le haut de la Cueille au lieu-dit "Fontainebleau". Ne voyons là aucun rapport avec le célèbre château d'Ile-de-France, mais plutôt avec le ruisseau qui le borde : cet hydronyme est à lire "Fontaine Bleu" (peut-être Belle-eau) comme on l'écrivait au XVIII^e siècle. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui la Côte de Chaumont.



Un autre chemin, moins raide, montait par Chaffardon : son tracé est encore visible entre les numéros 4 et 29 de la route de Chaumont, tronçon qui a d'ailleurs reçu en 1982 le nom officiel de "montée de Chaffardon". Plus haut, il suivait ce qu'on a surnommé officieusement dans les années 1930 à 1960 le chemin des Italiens. Ce n'est en effet un mystère pour personne que les Italiens, arrivés en masse après 1920, ont construit et peuplé le haut de ce quartier. Leurs prédécesseurs, parfois leurs parents, avaient participé entre 1902 et 1906 au percement de l'actuelle route de Chaumont. Nous renvoyons pour plus de détails sur les étapes de son tracé à la brochure "Chaumont d'antan" publiée par l'Amicale du village en 1994.

Mais revenons à Chaffardon dont l'histoire est intéressante à plus d'un titre. Le toponyme tout d'abord, que l'on retrouve dans les Alpes du Nord, renvoie à un composé du celtique - dunum qui implique la présence d'un poste fortifié. Surplombant le chemin de Gex qui forme en-dessous un étroit défilé,

l'endroit était en effet idéal pour cette fonction. La grange de Chaffardon, d'où l'on jouissait d'un fort beau point de vue sur la vallée du Tacon, existait déjà au recensement de 1666 ; elle devint ensuite propriété de la famille Bayard de

la Ferté, qui compta plusieurs grands juges et subdélégués et le resta jusqu'en 1879. Les propriétaires suivants y exploitèrent une auberge jusqu'au rachat du domaine par la ville en 1953.



Le site de Chaffardon vers 1900.

Celle-ci l'aménagea pour en faire un hospice, bientôt cédé à l'hôpital qui lui adjoignait un nouveau bâtiment en 1961.

Le tout a été désaffecté en 1995, à l'ouverture de la maison de retraite du Bayard et transformé en résidence.



Inauguration du centre aéré de Chaffardon en 1957.

Le centre aéré communal, construit en 1954 dans le haut du parc, fut lui-aussi abandonné en 1979 au profit de celui de Mouton, géré par l'association paroissiale Castel-Condât. Depuis 1993, les serres municipales y bénéficient d'un ensoleillement réputé à Saint-Claude.

LA PASSAGE DE LA CHENEAU

Il est bien difficile de se représenter l'ancienne configuration de cette voie tant les remaniements y ont été nombreux ces dernières années.

Le passage de la Cheneau, délimité officiellement en 1874 prend origine fort discrètement entre les numéros 33 et 35 de la rue du Pré. D'abord passage voûté sous les maisons, puis enserré entre les murs des constructions attenantes, il débouche sur la cour des Religieuses, à l'arrière des Nouvelles Galeries.

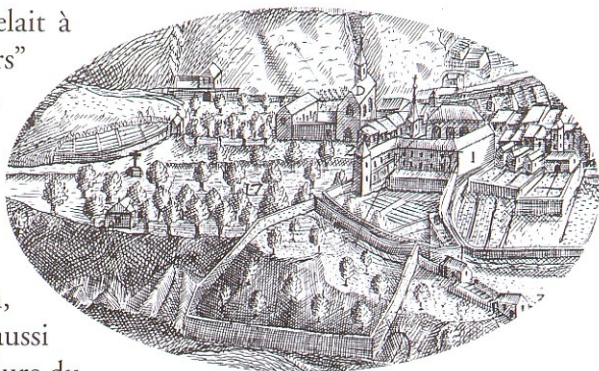
Il reprend ensuite sous forme de volées d'escaliers, aménagés en 1991, qui rejoignent la rue de Bonneville derrière la salle omnisports. Ce tracé curieux rappelle en fait l'époque, pas si lointaine - avant les démolitions de 1970 - où ce passage serpentait entre les dépendances des maisons particulières, au sud, et les vestiges de l'ancien couvent des Annonciades, au nord, tous clos de murs.



Linteau gravé "DENIS CHRISTIN 1633" conservé par les Amis du Vieux Saint-Claude.

C'était ce que l'on appelait à Saint-Claude un "tracours" qui reliait la rue du Pré à la Cheneau.

Cette "Cheneau" - de nombreux documents l'attestent - était une propriété bâtie, avec son jardin, son verger et son pré, elle aussi close de murs située en bordure du carrefour de la rue de Bonneville avec le chemin qui descend à la Coupe, juste en contrebas du parking de la Côte Joyeuse.



*Détail d'une gravure anonyme (vers 1718).
Le passage de la Cheneau correspond à la lettre I*

On sait qu'elle a appartenu à la famille Christin. En procédant aux terrassements de la salle omnisports en 1970, à l'emplacement de la maison Massai, on a d'ailleurs retrouvé dans ce secteur un linteau de porte avec l'inscription "DENIS CHRISTIN 1633". Ce dernier était l'arrière-arrière-grand-père de l'avocat des mainmortables, dit le Grand Christin. Cette pierre devait se trouver en réemploi dans un mur proche de la maison Christin, depuis longtemps disparue.

En effet, le bâtiment inoccupé que l'on peut apercevoir actuellement sur son emplacement approximatif, est de construction beaucoup plus récente.

Le terme de cheneau désigne, en parler régional, la conduite d'eau du toit ou gouttière. On le trouve sous différentes formes aux XVIIe-XVIIIe siècles à propos de ce domaine : La Chanaz (1666), La Chenoz (1736), La Chanoz (1745), ce qui laisse planer un doute sur son étymologie exacte. Si toutefois il s'agit bien d'une cheneau, elle avait sans doute un lien avec le ruisseau que l'on voit descendre la côte jusqu'à la Coupe sur un plan de 1858 et avec le canal d'évacuation des eaux de la rue du Pré qui passait au centre de la ruelle, suivant l'usage médiéval. On le rejeta de part et d'autre de la chaussée, en la couvrant, pour l'hygiène et le confort des passants en 1896.



Si l'on se souvient qu'en 1809 la ville se terminait à l'extrémité de la rue du Pré, on imagine bien que l'histoire de ce quartier commence assez tardivement.

Il n'y avait là qu'un vaste champ appelé "au Truchet", toponyme assez répandu dans le domaine franco-provençal avec le sens de "petite hauteur". Un sentier en partait en direction de la Main-Morte par Très-Bayard : il fut élargi et aplani dans les années 1720 et devint alors la route de Genève. Après l'ouverture de la nouvelle route, par les lacets de Septmoncel en 1860,

cette voie fut reclassée comme chemin vicinal.

Entre temps, l'urbanisation avait gagné l'actuelle rue Victor Hugo. Au delà s'étendaient le champ où avaient lieu les marchés aux bestiaux puis une promenade plantée d'arbres formant une pointe entre le parc du Truchet en contrebas et le rocher. La construction des immeubles de l'avenue de Belfort, après 1860, repoussa la place du Champ de Foire à l'emplacement de cette pointe ; celle-ci reçut le nom de place Christin dans les années 1880. Le champ de foire fut transféré à Saint-Hubert lors de la construction d'une



école maternelle en 1890. Cette école occupait l'extrémité sud de la place alors que la pointe nord comportait un poste d'octroi transformé en pavillon du jardinier du Truchet. Le tout fut démoli en 1973 pour laisser place à l'école actuelle et à l'inévitable parking. L'église du Sacré-Coeur, bâtie en 1923, témoigne de l'importance prise par les quartiers nord, comme on disait, à cette époque. Quant à l'ancienne route de Genève, elle s'urbanisa progressivement à partir des années 1870-80 et fut reclassée dans la voirie



La place Christin vers 1935.

communale en 1888 sous le nom de rue Christin.

A la différence d'autres dédicaces, peu significatives, celle-ci est on ne peut plus justifiée dans le temps et dans l'espace. Elles s'inscrivent dans l'esprit républicain alors à l'honneur, aussi bien au niveau de l'Etat que de la ville : c'est l'époque où la France se couvre de monuments à la gloire de ses héros laïcs et où Saint-Claude va inaugurer la statue de Voltaire (1887) et la stèle du centenaire de la révolution (1889).

Charles Gabriel Frédéric Christin (1741-1799) symbolisait bien la lutte locale contre les privilèges cléricaux. Comme avocat, il s'était illustré en associant Voltaire à son procès contre la mainmorte au XVIII^e siècle. Plusieurs fois maire de Saint-Claude entre 1777 et 1797, député du bailliage à l'Assemblée de 1789, il trouva une mort tragique, asphyxié dans sa cave, lors du grand incendie de 1799. La place et la rue qui conduisaient de la rue Voltaire (dénommée antérieurement, en 1874) à la Mainmorte ne pouvaient que porter le nom de celui qui reste à Saint-Claude indéfectiblement lié à la mémoire du philosophe des Lumières. Ne sont-ils pas les seuls à avoir chacun une rue et une place, sans parler de leur buste couplé sur l'esplanade du conservatoire de musique ?

L'AVENUE DU CIMETIERE

D'autres villes ont leur "Rue du Repos" ou "de l'Eternité" ; à Saint-Claude, on en est resté plus prosaïquement à l'Avenue du Cimetière.

C'est en 1850 qu'un cimetière communal fut aménagé sur cette plate-forme alluvionnaire dominant la rive gauche du Tacon et que la construction du pont suspendu en 1844 avait rendu facilement accessible depuis la ville. Depuis de nombreuses années, les habitants du quartier du Marché, devenus plus



sensibles aux problèmes d'hygiène que leurs ancêtres, se plaignaient des "miasmes" et d'autres suintements nauséabonds occasionnés par la présence

de l'ancien cimetière paroissial de Saint-Romain en plein centre ville.

Il occupait en effet l'emplacement de l'actuelle école du Centre 2 (ex-école de garçons). Le choix d'un terrain pour le nouveau cimetière se fit sans mal puisqu'il existait, de l'autre côté de la vallée, un communal dit "Sur les Morts" qui devait son nom prédestiné à deux usages tombés en désuétude. Le premier consistait à enterrer là, jusqu'aux dernières épidémies du XVIIe siècle, les pestiférés morts de la terrible maladie. Une délibération de 1657 l'atteste, ainsi que la présence d'un oratoire sanctifiant le lieu (ses vestiges étaient encore visibles en 1846).

SCULPTURE-SCULPTURE
TRAVAUX D'ART
Sur Plâtre & Bois



CHEMINES MARBRES & GRANITS
Falcées
CROQUIS, CHAÎNES & GROSSES
TABLES EN MARBRE DU GRANT
pour Châsses

RAYONS & BANQUES
pour Bains et Cuviers

TRAVAUX DE SCULPTURE
pour Bâtimens

ARTS, BREVETS, TISSUS DE COMMERCE
PROPRIÉTÉS DE VILLAGES

CHÊNE DE HOTEL, PLACON ÉVALUÉS
REPARATIONS DE VITRAGES

CROQUIS en plâtre, bois, métal et papier
MÉDAILLONS

PHOTOGRAPHIE SUR ÉMAIL
BANNIÈRES POUR CLÔTURES
en Fer et Bois

ROSAIRES, SUCRES ET ORNEMENTS
en Porcelaine pour Appareils

NETTOYAGES & RÉPARATIONS

MONUMENTS FUNÉBRES
PIERRES GRANITS & MARBRES EN TOUS STYLES

A. Belloni

SCULPTEUR
Place du Marché Avenue du Cimetière
NOREZ DU JURÀ ST CLAUDE

ADJUDICATAIRE DES CARRIÈRES DE ST-ROMAIN

Le 24 fev 1866
M. Romain
Doit Monsieur Louis Belloni
Entrepreneur à St Claude
les articles ci-après

Apprenture et taille de deux encadrements à bombes	70
renoué à pied d'homme 35/100	
Apprenture et taille de son encadrement le regard renoué à pied d'homme	40
Apprenture et taille de temple encastré à 35/100	125
à pied d'homme	
Total	235

A. Belloni

D'autre part, on sait que les fourches patibulaires, emblèmes du pouvoir judiciaire de l'abbé de Saint-Oyend, se trouvaient dans ce secteur sur le "tertre des Etapes". C'est là qu'avaient lieu les pendaisons et les strangulations et que l'on dressait le bûcher des condamnés, notamment après les procès de sorcellerie des XVI^e-XVII^e siècles. Quant aux décapitations, elles se passaient sur le Marché mais les corps étaient enterrés au pied du gibet des Etapes. Voilà donc une histoire bien morbide pour cette avenue réduite actuellement à la portion congrue.

La première voie d'accès au cimetière, qu'on appelait alors "chemin du Cimetière", serpentait depuis l'entrée du pont sus-

pendu en contournant la carrière de pierres exploitée par le sieur Belloni. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, elle se borda petit à petit de hangars et de remises en planches à l'esthétique douteuse qui - trouva-t-on en haut lieu - nuisaient gravement à la solennité du lieu. La commune ouvrit donc en 1906 une avenue rectiligne où l'on ne toléra plus que les tailleurs de pierres tombales et les Pompes Funèbres (à l'exception toutefois d'une usine de pipes, qui, nonobstant une expression populaire, ne déparait somme toute pas dans le paysage). En 1984, la démolition du bâtiment occupé depuis fort longtemps par la coopérative agricole de St-Claude et des Bouchoux permit la création d'un parking et, en 1986, des escaliers reliaient l'avenue à la rue Rouget de Lisle.



Le cimetière caché par les pins vers 1910.



*Tombe du maire radical Jean-Baptiste Vuillod portant des emblèmes maçonniques
(Cl. M. Selva).*



Démolition de l'ancien couvent des Capucins vers 1920.

Celle-ci se limitait alors au centre ancien que nous connaissons. Les processions l'empruntaient avant de gagner la rue du Pré, dans le cadre bucolique des jardins qui la bordaient sur toute sa longueur. Elle ne comportait en effet que deux constructions : à une extrémité, la maison curiale des familiers de Saint-Romain, qui devait se trouver à l'emplacement de la maison habitée plus tard par le peintre Auguste Lançon (du moins autant que l'on

puisse en juger d'après le seul plan très imprécis dont on dispose). A l'autre bout, à peu près au niveau du magasin Bozino, le domaine dit de Lengosan (ou L'Angosan),



55 — St-CLAUDE (Jura) - Le Collège

(cliché E. Mandrillon, Phot., à St Claude (Jura)

Le tracé assez surprenant de la rue du Collège s'explique par son histoire, plus ancienne que celle de la rue Rosset qui la continue aujourd'hui.

Au XVI^e siècle, elle existait déjà sous le nom de "rue Dessus" ; entendons par là "au dessus de la ville".

borné par le bief du même nom. Ce toponyme sera utilisé jusque vers 1840 mais on ignore son origine étymologique. En 1637, l'ordre religieux des Capucins acquiert un vaste terrain aux lieux-dits " Les Baumes-Rives", "la Rochette" et "La Toupersa" (ou Touperse).

Ce dernier, d'origine obscure lui-aussi, correspondait aux anciennes propriétés de la Caisse d'Epargne. Les Capucins y construisent alors un couvent qu'ils occupent jusqu'à leur éviction par la Révolution. Rachetés par la commune comme biens nationaux, le bâtiment et ses jardins sont attribués en 1791 au collège de Saint-Claude mal logé au bout de la rue du Pré dans des locaux étroits et vétustes. C'est ainsi que la rue Dessus devint pour tout le monde la rue du Collège et qu'elle le resta jusqu'à nos jours. Passons sur l'histoire du collège, fort riche puisqu'elle a donné lieu à un ouvrage de son principal Théophile Laurent en 1926.



Classe du collège vers 1956. Au centre avec des lunettes, le principal Louis Martin (photo Rayjane).

entièrement démoli entre 1914 et 1923 pour laisser place à l'actuel collège Rosset. La rue, elle, s'urbanisa peu à peu à partir des années 1840, le côté des numéros impairs avant le côté pair ; elle fut "écrêtée" à plusieurs reprises pour lui donner un dénivelé acceptable.

Mais au delà de ce que nous révèlent les archives, il reste bien des questions. Ainsi, que penser du souterrain mis à jour face au portail du collège au début de 1995, après que de fortes pluies eurent provoqué l'effondrement de la chaussée ? Egoût monumental, d'après les archéologues, mais encore ?

LA COMBE DU MARAIS

C'est un quartier tranquille qui jouit, comme l'écrivait en 1964 le président de son amicale bouliste, "d'un beau site pittoresque et d'ombrage fort apprécié à la bonne saison."

Son histoire ne présente guère de faits marquants mais remonte assez loin tout de même dans le temps. On reconnaît en effet le tracé actuel sur les documents du XVIII^e siècle; il permettait de rallier les Etapes au hameau du Maret - c'était l'orthographe la plus usitée - et donc à la route de Savoie par la vallée du Tacon.

Le chemin du Maret proprement dit partait du pont de l'hôpital (ou "pont des ânes") : c'est l'actuel chemin de la Filature. La plupart des terrains étaient des communaux de la ville de Saint-Claude mais les habitants du Maret, constitués en communauté rattachée à la paroisse de Saint-Sauveur, avaient un droit de vaine pâture jusqu'au pont du Faubourg Marcel. Certains "parcours" (terres peu fertiles réservées au pacage des troupeaux) restèrent même en indivision entre les deux



communes jusqu'en 1846. Le chemin des Chèvres, qui relie l'avenue du Cimetière à la rue du Tomachon, semble rappeler cette époque éloignée où le pâtre communal menait les chèvres de ses concitoyens dans ce secteur. Car, bien que baptisé officiellement en 1982 seulement, il s'appelait déjà ainsi en 1858 et sans doute avant.

L'absence d'autres microtoponymes prouve bien que ce secteur est resté peu exploité ; les "égravines" qui le constituent en majorité ne se prêtent ni à la culture, ni à la construction. Un projet de lotissement avorta en 1968 pour cette raison.

Il faut attendre les années 1880 pour voir quelques maisons se construire au tout début de la rue, aux abords du sentier de la Madone. Erigée au XIXe siècle, cette statue de la Vierge fut renversée au soir du 6 février 1906 par les anticléricaux qui avaient mis à sac la cathédrale l'après-midi même ; c'était peu après la proclamation de la loi de Séparation de l'Eglise et de l'Etat.

La quasi totalité des permis de construire datent des années 1922 à 1928 et portent des noms italiens que l'on retrouve aujourd'hui encore. Il se crée une atmosphère que l'on qualifierait aujourd'hui de conviviale autour des jeux de boules du Bief des Sonnats, écrit au début du XVIIIe siècle "bief des-sona", avec leur buvette cédée plus tard aux Scouts. L'autre "pôle sportif" du quartier était la salle de l'Indépendante, société de gymnastique masculine, construite en 1923 sur un terrain à bail emphytéotique (c'est-à-dire de 99 ans), une spécialité de la municipalité socialiste d'Henri Ponard.

Le chemin de la Combe du Marais n'est dénommé officiellement qu'en 1951. Et, l'urbanisation progressant vers le haut du quartier, on crée dans son prolongement une voie en cul-de-sac que l'on baptise en 1977 "chemin de la Combe aux Fontaines", en référence aux eaux de ruissellement abondantes à cet endroit.

LA RUE DU COMMANDANT VALLIN

C'est dans les années 60 que ce quartier sortit de terre et de l'anonymat.

Jusque là, le lieu-dit "Mouton-en-bas" ne comportait que des bois et des prés dépendant du domaine du même nom. En 1963 débutait la construction du quatrième grand ensemble de 325 logements programmé par l'office H.L.M., après les Avignonnets (dits anciens), le Miroir et la gare ; l'architecte était M. Roger Malatraït. Cet ensemble fut inauguré le 16 avril 1966 et baptisé "Cité Chabot" pour le différencier de la Cité de Mouton qui existait déjà.

Chabot est bien entendu le nom du mont au flanc duquel est située la cité. L'origine de ce toponyme est obscure : peut-être faut-il le rapprocher de l'ancien français "chaaber" c'est-à-dire casser (ce verbe a donné chablis ou branches cassées), ce qui évoquerait le relief du côté est avec la coupure de la Combe du Marais - tout comme on trouve un bloc cassé au sommet de "La Roche Chabée".



La cité Chabot en 1982.

En tout cas, il n'a aucun rapport avec Mgr. de Chabot, deuxième évêque de Saint-Claude (1785-1791) car le nom est attesté avant sa venue (1765 "Sous Chaboz").

Le baptême de la rue qui dessert la cité Chabot donne lieu en 1967 à une cérémonie puisqu'il coïncide avec la pose d'une plaque dédiée au Commandant Vallin dans la pelouse face à la grande barre. Qui était ce commandant Vallin, inconnu des plus jeunes générations ?

Il s'agit du nom de guerre de Jean Duhail, né au Havre en 1905. Officier de carrière -

une salle de l'École militaire du Champ de Mars s'appelle "Amphi Duhail" - il passa à la Résistance en décembre 1943. Nommé commandant du maquis du Haut-Jura le 3 mars 1944, il échappe à la rafle du 9 Avril mais, sur dénonciation, il est arrêté deux jours après au restaurant Joly du Martinet.

Torturé par les Allemands, il réapparaît le 13 avril 44 à Viry, ligoté sur une automitrailleuse et endosse alors avec courage l'entière responsabilité d'un récent parachutage d'armes pour éviter des représailles à la population. Il est aussitôt exécuté "Sous le Rosay". Sa tombe, à l'entrée du cimetière de Viry, porte son nom d'état-civil Jean Duhail.



Stèle du commandant Vallin (Cl. M. Selva).

LA CÔTE JOYEUSE ET LA COUPE

Rapprochés par le hasard alphabétique qui sert de fil conducteur à ces notices, ces deux lieux-dits sont aussi voisins géographiquement.

La Côte Joyeuse, occupée depuis 1988 par le centre des impôts et, en sous-sol, par le parking couvert du même nom, était au XVIII^e siècle un domaine planté d'arbres et entièrement clos de murs (encore visibles le long de la Bienne). Si l'on croit le plan de 1718, il semblait communiquer avec le jardin des Annonciades, au-dessus de lui, par un passage souterrain. On l'écrivait "Cote Joüet" (1659) ou "Costa Joyat" (1662). Le mot "côte" s'explique aisément par la configuration du terrain ; quant à "Joyet", il semble bien qu'il faille le rattacher à l'ancien français "joier", c'est-à-dire "jouir", avec le double sens de "être réjoui" et "avoir l'usufruit". Si la tradition locale a retenu le premier, on ne sait ce qu'il y avait là de particulièrement joyeux pour lui donner ce nom.

Le chemin en forte pente qui longeait le mur supérieur pour relier la place du Pré à la rue de Bonneville était appelé, au XIX^e siècle, "le Pavement" ; comme celui de la Capucine, il comportait donc une section pavée nécessai-



re aux voitures et chariots qui remontaient des usines de la Coupe. Il est remplacé aujourd'hui, pour partie, par un escalier intégré au nouveau parking.

La Côte Joyeuse vers 1895.



Le même secteur dix ans plus tard

Le chemin de la Coupe désigne, lui, les deux tronçons de voie qui vont de la rue de Bonneville - l'un vers l'ancienne maison Poncet, l'autre depuis la Cheneau - à la Coupe et qui comptent parmi les plus pentus de Saint-Claude. Les usines et ateliers y étaient nombreux au XIXe s., avec notamment l'usine de pipes Vuillard, entièrement réhabilitée en appartements. La centrale de l'Union Electrique aujourd'hui en ruines, fut édifée en 1900 pour redistribuer le courant produit au barrage de Saut-Mortier sur l'Ain.

Avant l'implantation, au XVIIIe siècle, de l'industrie (tournerie, clouterie) qui vint exploiter la force motrice fournie par l'arrivoir sur la Bienne, il n'y avait qu'un moulin, dit en 1666 "moulin de la Coupa". Moulin à grains, comme le suggère son nom qui évoque la coupée, une ancienne mesure à grains que l'on retrouve dans le terme local de couponage (taxe sur les "bleds") ? Ou bien moulin à huile, comme le prétend le chanoine Secret en rapprochant "coupe" du latin "cupa", qui désignait la manivelle d'un moulin à huile ? ou encore une ribe, ou moulin à rouir le chanvre destiné à la confection des vêtements ?

Ce chanvre qui était fourni en abondance par les chenevières attestées au XVIIe s. tout autour, productrices également de chenevis qui pouvaient alimenter les éventuels pressoirs à huile d'éclairage évoqués ci-dessus... Peut-être les trois à la fois, ce qui en faisait un lieu très fréquenté par les habitants de Saint-Claude.

Il fut une époque où le chemin de la Crozate était beaucoup plus fréquenté qu'aujourd'hui car l'ancienne route de Cinquétral l'empruntait.

L'histoire de cette route est toutefois assez compliquée car elle a de tous temps posé des problèmes d'entretien en raison du relief difficile et de la nature des terrains traversés. C'est ainsi qu'au début du XIXe siècle, les voitures à cheval venant de Morez devaient passer par Saint-Laurent car le tronçon Cinquétral-Saint-Claude était impraticable. Pour essayer de l'améliorer, on a modifié son tracé à plusieurs reprises. Vers 1810, la route sortait de Saint-Claude par le pont de la Serre ou de Sermaison, qui présentait la particularité d'être couvert en bois de sapin pour protéger son tablier en chêne de la pourriture. Cette couverture a subsisté jusqu'à la reconstruction du pont en 1864. A la sortie du pont, la route montait la rampe de la Crozate puis continuait sur la droite en direction de la Serre par le sentier actuel et, de là, vers les Grands Champs. En 1820, une "rectification", comme on disait alors, dévie la route par le chemin de la Crozate à Diesle qui n'était jusque là qu'un cul-de-sac. Mais, vers 1870, nouveau changement : la route passe désormais par le Petit Truchet, les Combes et le pont du Diable reconstruit à cette occasion. Le chemin de la Crozate redevient simple chemin vicinal n°10. Les riverains obtiendront son goudronnage en 1968 et il sera classé en 1975 dans la voirie communale, tout comme le chemin de Diesle.

Le toponyme Crozate appartient à la famille des Crozets et autres Crozat, d'origine pré-latine ; c'est un diminutif de creux qui peut désigner une vallée étroite (c'est le cas ici), voire une grotte. On le trouve sous la forme "La Crossatta" ou "Corsatta" au XVIIIe siècle. Quant à Diesle, il s'agit d'un lieu-dit d'origine inconnue, occupé par une ancienne ferme assez spectaculaire par son mur d'enceinte qui lui donne des allures de maison forte.



*Oratoire de la Condamine en 1970
encore couvert de tavaillons.*



Le pont de la Serre en 2000 (Cl. R. Le Pennec).

de la Condamine (Condamina en 1666) appartenait en 1674 aux seigneurs de Crillat qui n'étaient autres que les De Marnix, famille ayant fourni plu-

sieurs infirmiers à l'abbaye. En 1699, le cardinal d'Estrées, abbé de Saint-Claude, érige le domaine en fief pour son intendant, le conseiller Antoine Joseph Michaud, bailli de Chaux-Neuve et de Châtelblanc, époux d'une demoiselle Rosset. C'est lui qui fait ériger deux tours et une partie du bâtiment encore visible aujourd'hui, quoique bien dénaturé. Il fut sans doute aussi l'inspirateur des inscriptions que l'on peut relever sur le petit oratoire adjacent :



Le pont couvert de Sermaison au XIXe siècle (coll.part.).

visibles aujourd'hui, quoique bien dénaturé. Il fut sans doute aussi l'inspirateur des inscriptions que l'on peut relever sur le petit oratoire adjacent :

BEATA SOLITUDO - SOLA SOLITUDO
DUM JUVANTI B MARIA & JOSEPHO
LOQUITUR CUM DEO

C'est-à-dire :

Bienheureuse solitude - seule béatitude
alors qu'avec l'aide de Marie et Joseph
on parle avec Dieu

LA CUEILLE

En parler local, une “cueille” est une montée, une pente. Parler de “Montée de la Cueille” serait donc une pléonasme ; c’est ce qui arrive souvent en toponymie quand le sens des mots anciens s’est perdu.

On retrouve le terme avec des orthographes diverses dans les environs : à Etables, Chaumont, Ranchette, Lavans... Il faut sans doute rattacher à la même famille le patois “Queuta”, que l’on trouve dans l’ancien cadastre de Valfin et les diverses “Queues” (Queues Jacques, Queues Revers devenu “Curevat” et même “Coeur vert” dans la combe de Tressus !) : la présence de 1 ou 2 trémas sur le ü dans les documents des XVIIe-XVIIIe siècles indique bien une prononciation proche de celle de Cueille.

Notre Cueille de Saint-Claude est citée dans un traité de 1570 entre les échevins et l’aumônier au sujet des terres de Chaumont ; elle figure également sur un plan du XVIIe siècle avec l’indication “Chemin de Gex” et un croquis de la porte de la Cueille. Celle-ci se situait au niveau de l’arête

r o c h e u s e
(actuel petit escalier du parking) et faisait partie du système défensif de la ville.

Elle figure toujours au cadastre de 1809 sous forme



d’un petit corps de garde appartenant à la ville ; à part cela, aucune construction, si ce n’est un oratoire élevé en 1626 par Claude Rosset. En 1858, on note la présence de 2 maisons : une en bas de la rue (aujourd’hui démolie) et une autre qui deviendra en 1879 l’école privée.

A cette date, les Soeurs du Saint-Sacrement, évincées de l'école communale de filles qu'elles dirigeaient depuis 1832, ouvrent l'école Jeanne d'Arc. Cette école perdure dans les mêmes locaux, augmentés au fil des ans.



L'ambiance de la rue dans les années 1890 devait être assez étrange car l'école Jeanne d'Arc avait alors pour voisine une petite communauté anarchiste, créée par de jeunes ouvriers pipiers et connue sous le nom de "cité libertaire de l'accueil". L'interprétation de "la Cueille" en "l'Accueil" n'était peut-être pas volontaire car c'est une erreur que l'on retrouve fréquemment dans la correspondance (en 1868, 1870, etc...) ; mais elle avait semblé en tout cas bienvenue aussi bien aux anarchistes qu'aux fervents catholiques puisque les anciennes élèves de l'école appelèrent le bulletin de leur amicale "L'Accueil". L'histoire occasionne parfois des rencontres surprenantes.

Comme en bien d'autres endroits, une enquête minutieuse s'impose ici pour situer les anciens itinéraires et répertorier les noms de lieux et de cours d'eau.

Avec Daillères, nom porté à la fois par le chemin et le pont qui conduisent actuellement au Martinet, on a affaire à un hydronyme : en effet, l>Allière est l'ancien nom du ruisseau appelé aussi ruisseau de Tressus ou Grosdar(d) par les gens de Chaumont, voire récemment ruisseau des Foules (alors que ce dernier n'est en fait que son affluent). Le terme, fréquent pour les cours d'eau (cf. l>Allier, voire la Vallière à Lons-le-Saunier) semble se raccrocher à la forme latine aqua = eau. Le d s'étant agglutiné, on trouve indifféremment aux XVIIe-XVIIIe siècles "d'Allière" ou "Dallière".



Le ruisseau de (D)Allière formant la limite des territoires de Saint-Claude et de Saint-Sauveur, le pont qui l'enjambe appartient pour moitié aux deux communautés. Quand on connaît les relations difficiles qu'elles ont de tout temps entretenues, on devine quelle pomme de discorde il a pu représenter. En 1665, déjà, le magistrat sanclaudien se plaignait de la pingrerie des paroissiens de Saint-Sauveur qui n'avaient pas voulu fournir gratuitement des bois pour les cintres du nouveau pont de pierre que les maîtres-maçons Antoine Bachard et Guillaume Vuarnot construisaient à Dallière.

En 1988, la situation n'avait guère évolué si l'on en croit l'adjoint sanclaudien qui reprochait à ses collègues de Villard d'avoir fait capoter les projets successifs d'élargissement du chemin (1965 et 1976) et du pont en refusant tout financement.

Entre ces deux dates, le trafic avait, il est vrai, changé de nature à plusieurs reprises. Cet itinéraire fut en effet très important puisque la route des Hautes Combes et, au-delà, de la Suisse, sortait de Saint-Claude par la Cueille, puis redescendait par l'actuel chemin du stade de Serger pour traverser au pont de Daillère. L'ouverture de la route de Genève par Très-Bayard vers 1730 détourna une partie du trafic. Une seconde désaffectation intervint avec le percement des lacets de Septmoncel et la construction du pont de l'Isle en 1842, qui entraînèrent le déclassement du chemin de Daillères en voirie vicinale. C'est de cette époque, semble-t-il, que date l'appellation "pont de la Renfile" utilisée parfois aujourd'hui : une "renfile", en parler local, est un chemin de traverse et le chemin de Daillère constituait bien un raccourci pour les piétons, encore très nombreux, se rendant de St-Claude à l'Essard ou inversement. Une autre étymologie, tout aussi populaire et vraisemblable, donne à renfile le sens de contrebande. Comme nous l'apprit John Reffay dans un article publié par les Amis du Vieux Saint-Claude, la contrebande fleurissait en effet dans les parages au XIXe siècle, quand la vallée du Tacon marquait la limite de la zone franche établie entre la France et la Suisse par les traités napoléoniens et qui sera supprimée par Poincaré en 1926.

Avec le déclassement du chemin, ce fut au tour de Saint-Claude de se faire tirer l'oreille pour amorcer la pompe à finances car le chemin ne desservait plus que les seuls habitants de Villard et des autres villages de la rive droite du Tacon, ainsi que le moulin édifié -indûment- à Dallièr vers 1740 par le meunier Claude-Pierre Buat sur des communaux (c'est l'actuelle usine Dalloz). Le pont de Dallièr, sans cesse endommagé par les crues, fut tout de même refait à neuf en 1903. Mais, au début des années 1960, avec l'ouverture du camping municipal du Martinet en 1959 puis de la piscine en 1964, le chemin retrouva son intérêt pour la ville, d'où les deux projets cités plus haut. Le feuilleton est loin d'être clos...



*Construction de la piscine
en 1963.*

LA RUE DE LA DIAMANTERIE

Bien peu de gens peuvent se targuer d'habiter rue de la Diamanterie car ce n'est en réalité qu'une voie de desserte reliant Saint-Hubert-le-bas à Saint-Hubert-le-haut, comme on disait encore quelques décennies en arrière.

Son ouverture n'a laissé aucune trace dans les archives communales. Il semble que ce soit les propriétaires riverains qui l'aient créée dans les années 1910 en construisant des murs de soutènement au milieu de la pente.

Sa dénomination reste elle aussi introuvable dans les registres de délibérations mais on peut la situer entre 1953 et 1963. Heureusement la raison

d'être de son nom nous est beaucoup mieux connue. Il évoque bien évidemment l'usine diamantaire qui la borde sur le côté droit. Cet



imposant bâtiment, avec sa façade ornée de briques émaillées, abritait les bureaux et les ateliers de la coopérative diamantaire ouvrière dite à ses débuts, en 1897, "Reffay, Fournier et Cie", du nom des premiers associés. Elle devint par la suite la coopérative "Le Diamant" jusqu'à sa dissolution en 1983.

Il est bon que la toponymie garde ainsi la trace de cette industrie qui connut un grand développement à partir de 1885 et atteignit son apogée en 1914, date à laquelle elle occupait 4500 personnes dans le canton de Saint-Claude. Réduite aujourd'hui à quelques ateliers d'artisans, elle reste cependant étroitement associée à l'image de marque de la ville.



Atelier de diamanterie vers 1950.

La rue des Ecoles, autrefois chemin de la Villette, marquait la limite nord de l'abbaye de Saint-Oyend-de-Joux.

Les murailles qui la bordaient ont disparu, à l'exception d'un pan de mur arrondi à usage de colombier ou d'escalier extérieur selon les époques. Cette demi-tour correspond à l'une des extrémités de la Porte de l'Horloge, démolie en l'an 12 (1803-1804), qui séparait la ville de l'abbaye. Cette voie de communication entre le secteur du marché et de la porte de la Cueille s'est appelée aussi rue du Bugnon jusqu'en 1874. A cette date, les trois écoles qui allaient motiver le changement de nom étaient déjà construites.

La première fut l'école de filles : un M. Reverchon avait donné à la ville en 1820 un immeuble situé place de l'Abbaye (une ancienne maison canoïale) pour en faire une salle d'asile - c'est-à-dire un établissement recevant les enfants de moins de 6 ans. Mais la municipalité trouva plus urgent d'ouvrir en 1834 une école de filles en mettant à sa tête des soeurs du Saint-Sacrement. Ce pensionnat religieux, mais néanmoins public, se situait à l'emplacement de la bibliothèque actuelle. En 1858, le ville racheta au docteur Guichard une autre maison (aile ouest de l'actuel Centre 1) pour agrandir l'école de filles. Ce médecin, qui répondait aux doux prénoms d'Isabeau Philias Eléonor, a laissé une "Topographie médicale de la ville de Saint-Claude" fort intéressante et fut par ailleurs un bienfaiteur de l'hôpital.

Le passage, ouvert en 1856, qui séparait son immeuble du pâté de maisons voisin, reçut le nom de "passage Guichard" en son honneur. Mais, en 1874, il rejoignit le sort de la rue adjacente pour devenir le passage des Ecoles.

La rue Gambetta et le débouché du passage des Ecoles vers 1980.





La rue des Ecoles en 1996 avant la démolition de la maternelle Rosset (Cl. R. Le Pennec).

Les deux autres écoles furent construites en même temps, en 1867, sur l'emplacement de l'ancien cimetière paroissial de Saint-Romain.

Les murs de soutènement furent complètement repris et rebâties.

Pour l'école de garçons, il s'agissait d'un transfert car elle occupait précédemment une maison assez exiguë de la rue du Collège. Quant à l'école maternelle, il s'agissait du premier établissement de ce type ouvert à Saint-Claude.

Un premier projet, dressé en 1844 suite au legs d'Honoré Colomb, ancien sous-préfet "en faveur des tout petits-enfants", n'avait pas abouti.



Elèves de l'école communale tenue par les Sœurs du Saint-Sacrement vers 1870.

Les deux écoles primaires occupent toujours leurs locaux du XIXe siècle, en partie remaniés et rénovés, mais la maternelle a été entièrement reconstruite en 1998.

L'ancienneté du rattachement d'Etables à Saint-Claude, tout comme l'urbanisation croissante de la vallée entre le hameau et l'agglomération, font qu'il paraissait logique d'intégrer son histoire à celle des rues de Saint-Claude. Il n'en a pas toujours été ainsi : jusqu'à la Révolution, Etables constituait une communauté à part entière, mais mainmorte et dépendant pour le religieux de la paroisse Saint-Romain (de Saint-Claude). Elle connut un bref épisode en tant que commune indépendante de 1790 à 1813, épisode qui nous a laissé son unique pièce d'archives : un registre de délibérations. Son ancienneté ne fait cependant aucun doute : la villa de Stabulis est citée dans les titres latins de l'abbaye. Les différents sens du latin "stabulum" permettent de l'interpréter, soit comme un lieu d'élevage de bestiaux, soit comme une auberge avec un relais de chevaux, ce qui s'explique aisément par la position du village en bordure de la route de Lyon. Cette fonction hôtelière, toujours présente aujourd'hui, est illustrée par une anecdote peu connue que rapporte Désiré Monnier : "En 1793, le duc de Chartres, qui est devenu roi des Français en 1830 (Louis-Philippe), passant de Suisse en France pour aller

rejoindre à Marseille sa famille

qui était près de s'embarquer pour les

Etats-Unis

d'Amérique,

logea dans

une maison

d'Etables,

qui était la

première à

gauche en

arrivant de

Saint-Claude.

C'était chez le voiturier Vuillermoz, qui



Canoteurs sur la retenue d'Etables dans les années 1930.

s'était chargé de lui faire passer la frontière ainsi que la ville de Saint-Claude sans y être reconnu, et qui parvint avec le même bonheur à le conduire jusqu'à Lyon." Etables hébergea plus tard, dans les années 1910, un autre hôte illustre en la personne de Paul-Emile Victor qui, enfant, y passait ses vacances dans une famille amie.

L'ancienne route passait au-dessus du tracé actuel ; elle fut déplacée en 1850 pour adoucir les rampes préjudiciables au trafic hippomobile. Ce tronçon de la route de Lyon fut dénommé en 1982 "rue de Bellefontaine", la "belle fontaine" en question étant toujours en place sur le bord de l'ancienne route, qui a reçu, elle, le nom de "rue de la Pierre qui vire". Cette appellation semble se rapporter au bloc en vague forme de menhir dressé au carrefour, lors des travaux du lotissement en 1980. En fait, elle perpétue le souvenir d'une pierre magique, réputée tourner sur elle-même à certaines dates, comme toutes les "pierres qui virent" connues un peu partout. Ce rocher, que D. Monnier décrit en 1841 comme "ne présentant pas une saillie remarquable", est localisé sur un plan de 1788 en plein milieu du cours de la Biemme, un peu en amont du pont de Lizon.

Si la troisième rue du hameau, la "rue d'Etables" qui borde les plus anciennes maisons, n'appelle aucun commentaire, on s'attardera pour finir sur la rue du Barrage. Le barrage d'Etables, édifié entre 1929 et 1932, fut un des grands travaux de la municipalité Henri Ponard et a depuis fait couler beaucoup d'encre, notamment lors des grandes inondations de 1990-91. Outre la retenue, la rue du Barrage dessert la zone artisanale, lotie à partir

de 1977 et étendue en 1991 au terrain dévolu jusque là au stade de football, transféré depuis aux Champs de Biemme.



Village et barrage d'Etables vers 1935.

Le quartier des Etapes, dont l'urbanisation a débuté il n'y a guère plus de 100 ans, a conservé un peu de son caractère globalisant. Car si tout le monde peut le situer, bien malin qui saura détailler les rues qui le composent.

Trois d'entre elles ont déjà fait l'objet d'une notice : la rue Carnot, l'avenue du Cimetière et le chemin de la Combe du Marais. La partie haute du quartier, dite encore "Sur les Etapes" et également "Aux Crosats", a été divisée en 1902 en deux tronçons.

Le premier tronçon, allant de la rue Carnot au chemin du Mont, fut baptisé "rue Gagneur". Le conseil municipal, avare de précisions, ne dit pas quel Gagneur il entendait honorer par là ; mais il s'agit vraisemblablement de Just Charles Wladimir Gagneur, homme politique jurassien, journaliste fouriériste et député du Jura de 1869 à 1889, né à Poligny en 1807, et surtout de sa fille Marguerite, sculpteur née en 1857, plus connue sous son pseudonyme de Syamour. C'est elle en effet qui créa la maquette de la statue de Voltaire érigée en 1887 à l'entrée du Truchet.



Le second tronçon reçut le nom plus courant de Rouget de Lisle ; est-il utile de rappeler ici que Claude-Joseph Rouget de Lisle (1760-1836), natif de Lons-le-Saunier, est l'auteur de "La Marseillaise" ?

Gagneur et Rouget de Lisle : deux symboles républicains bien dans la ligne de la municipalité radicale-socialiste présidée par Jean-Baptiste Vuillod. Mais si le second est parvenu sans encombre jusqu'à nous, le premier a connu un purgatoire dont il n'est jamais sorti.

En 1941, la délégation spéciale vichyste élimine Gagneur au profit d'Edouard Branly (1846-1940), inventeur de la T.S.F. ou télégraphie sans fil,

ancêtre de la radio. Une délibération de 1946 tenta de rétablir Gagneur, mais sans succès et la rue s'appelle toujours Edouard Branly.

La partie basse du quartier, ou "Sous les Etapes", comportait en 1858 deux voies : la montée des Etapes qui reliait la place du Faubourg



Usine de pipes Delacour et tramway rue Carnot vers 1910.

Marcel à l'entrée du pont suspendu et le chemin de la Source, ou "du Meuron", qui aboutissait à la route de Lons au niveau justement du captage de la source des Etapes. Une troisième voie transversale se créa au fur et à mesure des constructions d'usines et de hangars.

Citons l'une des principales : l'usine de pipes Delacour à l'angle de la rue Carnot, qui aurait employé jusqu'à 400 personnes à son apogée dans les années 1910. D'abord privée, cette voie fut incorporée à la voirie communale en 1966 sous la même appellation. Malgré la délimitation en 1975 de la "Rue des Petites Etapes" (partie nord-ouest), la rue des Etapes tient encore davantage de la toile d'araignée que de la voie bien délimitée souhaitée par l'administration.

Quant à l'origine du toponyme, attesté depuis le XVI^e siècle et écrit souvent "Etappes", on peut avancer deux hypothèses. La première le rattache au terme régionale de Teppe ou Tap(p)e(s) (cf. Les Teppes Maures, les Tapettes...) qui signifie friche, lieu aride ou labouré pour la première fois : ce qui peut correspondre à la configuration du terrain. La seconde, peut-être plus évidente, évoque le sens ancien du mot étape, dérivé de l'allemand Stapel ; dans le jargon militaire, il désignait le lieu où s'arrêtaient les troupes en marche et où la ville concernée devait entasser les vivres réquisitionnés.

Le plateau des Etapes, bien pourvu en eau courante et un peu à l'écart de l'entrée de la ville par le Pont Marcel, se prêtait à cette destination. Il reste à découvrir le document qui le prouverait.

Avec le Faubourg Marcel, c'est tout un pan englouti de l'histoire de Saint-Claude qu'il convient d'aborder : celle de la ville basse dominée par l'abbaye, de ses usines sur l'eau et de son petit peuple besogneux.

En fait de Faubourg Marcel, nos ancêtres ne connaissaient que "le Fauxbourg", le vrai, l'unique ; comme tout faubourg d'une ville moyenâgeuse, il se situait à l'extérieur de l'enceinte délimitée ici par la porte fortifiée du Pont Marcel, en bas de la Poyat. Ce pont compte sans doute parmi les deux plus anciens de Saint-Claude, avec le pont d'Avignon. Il a toutefois été entièrement rebâti en 1911.

Mais d'où vient donc son nom de Marcel, attesté dès le XVe siècle et écrit "Marcet" au XVIIIe siècle - le s final s'amuissant dans la prononciation locale, comme pour Morel/Moret, Arbel/Arbez, etc... ? Rien dans les archives ne



Inondation de 1897 dans la rue du Faubourg Marcel (cl. Mandrillon).

prouve qu'il faille le rattacher au saint de ce nom ; mais, en l'absence d'autre explication, on peut tout de même évoquer le souvenir de saint Marcel, martyrisé sous Dioclétien au IVe siècle ap. J.C. et patron des palefreniers. Le charroyage était en effet une des activités principales du Faubourg, du moins jusqu'à la mise en service du pont suspendu en 1844. Toutes les marchandises arrivant à Saint-Claude par le sud, ou transitant par la ville, devaient alors être hissées en haut de la Poyat à grand renfort d'attelages. C'est si vrai qu'en l'an II, la Société Populaire pensa baptiser le Faubourg "rue des Subsistances". En 1846, près de 80 chevaux et chariots logeaient chaque semaine dans cette rue : c'est ce que nous apprend une pétition des

habitants du Faubourg protestant contre le projet des Ponts et Chaussées de récupérer les pavés qu'ils avaient fait poser en 1825, sous le prétexte du déclassement de la route départementale en voie communale.



L'ancien pont du Faubourg vers 1900. A gauche, arriroit des usines de l'Ours.

Il n'y avait pas à l'époque de petites économies ! Peut-être étaient-ce ces mêmes pavés que l'on pouvait voir encore récemment dans un passage, avant la démolition en 1994 de l'îlot vétuste des numéros 28 à 38. Les pavés étaient certes plus salubres que la simple groise qui transformait la rue en cloaque par temps de pluie et plus roulants que les galets posés sur lit de sable et extraits de la Bienne et du Tacon, employés jusque là. Le passage du Gravier, créé en 1992 sous l'immeuble Vuillard réhabilité par l'Office H.L.M., évoque d'ailleurs cette activité d'extraction.

On ne parlait pas encore d'inondations aussi graves que celles des années 1990 mais le quartier a de tous temps été habité par les plus modestes, ce qui laisse bien sous-entendre ses inconvénients. Si l'habitat s'est implanté là, c'était pour bénéficier du passage mais aussi de la présence de l'eau qui faisait déjà tourner les moulins de l'abbaye au VI^e siècle, d'après les textes. Pourtant, l'artère principale de cette industrie hydraulique, le canal de l'infirmier qui prenait naissance au Tomachon, reste invisible à cet endroit parce que souterrain. Il n'entraînait pas moins des tourneries, une tannerie et, au XIX^e siècle, des usines de pipes et des tailleries de pierres précieuses. En 1889, on dénombrait dans ce quartier 43 fabricants et 47 artisans ou commerçants.

Mais le Faubourg n'était pas seulement cette fourmilière où chacun s'activait ; c'était aussi - c'est encore - un haut lieu de la sociabilité ouvrière, comme on dit en jargon sociologique, avec ses cabarets, ses jeux de boules, son folklore (les fameuses truites de l'arriroit, la fête annuelle...) que les habitants du quartier regroupés en amicale s'efforcent d'entretenir.

A l'inverse du Faubourg Marcel qui ne s'appelait que Faubourg, le Faubourg des Moulins ne s'appelait jusqu'au XIXe siècle que "Les Moulins".

Il était alors considéré comme un écart à vocation avant tout industrielle. D'après les historiens de l'abbaye, c'est là que les moines de Condat concédèrent des terrains aux premiers colons désireux de s'installer auprès d'eux. Si le fait était avéré, il témoignerait de la volonté des religieux de maintenir les laïcs à distance respectable. C'est sans doute cette hiérarchie marquée que la municipalité de l'an II entendait gommer en baptisant le hameau des Moulins "Faubourg de l'Égalité". Les maisons d'habitation y étaient à vrai dire peu nombreuses et propriétés des usiniers du lieu. Le hameau se trouvait pourtant à un carrefour très fréquenté : celui de la route de Besançon par le pont d'Avignon et de la route de Morez par Cinquétral. La route de Besançon, désaffectée en 1863 par la construction du pont de pierre, prit le nom de "rue du Faubourg des Moulins" ; celle de Cinquétral, remplacée par l'itinéraire du pont du Diable vers 1870, fut appelée en 1902 "rue Jean Jacques Rousseau". Il semble que le choix du célèbre philosophe des Lumières, né à Genève en 1712, ait été justifié par le désir de faire pendant à son ennemi intime Voltaire, déjà consacré par une rue et une place.



Vers 1900.

Mais la principale activité était l'industrie. Les moulins éponymes (clouteries, ribes ou moulins à chanvre, etc..) étaient actionnés par des roues alimentées par l'arrivoir du pont de la Serre. L'un des plus anciens se trouvait sur cet arrivoir, un peu en amont du débouché sur la Bienne et appartenait au XIXe siècle à une famille Lacroix. C'est elle qui donna son nom au chemin qui relie la rue principale à cet arrivoir et qu'on connaît officiellement depuis 1962 comme "Chemin du Moulin Lacroix".

Au milieu du XIXe siècle, âge d'or de ce quartier, on citait aussi le chemin de la Chaumière : cette "chaumière", en fait une maison assez imposante, se situait à proximité du pont d'Avignon. Il y avait encore le chemin de la scierie Benoît (au confluent arrivoir/Bienne) qu'il convient d'assimiler au "Chemin du gour Mandrillon" cité par ailleurs. Les frères Mandrillon reprirent en effet l'usine Benoît vers 1880, non loin de cet endroit où la Bienne se creuse en gour (ou trou d'eau, en langage local).

L'ère des moulins était alors révolue. Celle qui s'ouvrait était celle du prolétariat et de la grosse industrie. Le premier fut illustré dans ce quartier par

"la cour Tonione", ensemble d'habitations construites en 1899 par M. Joseph Tonione, entrepreneur venu d'Italie du Nord, et précurseur de l'office H L M, pour y loger les ouvriers immigrés. Son surnom de "Cour des Miracles" dit bien le mépris dans lequel la tenait le reste de la population. La



4918 SAINT-CLAUDE — LE VIADUC SUR LA BIENNE

Vers 1920.

grosse industrie, elle, est toujours représentée par l'usine de l'Ebonite, édifiée en 1905 par Paul Jeantet (né à St-Claude en 1877), issu de la dynastie pipière des Jeantet-David.

Alors que son frère Maurice (1873-1953), député du Jura de 1919 à 1924, perpétuait l'activité familiale, Paul eut l'idée, soutenu par ses collègues pipiers, de concurrencer l'Allemagne, jusque là fournisseuse exclusive de tuyaux en ébonite pour les pipes de Saint-Claude. Cette industrie employa jusqu'à 200 ouvriers en 1915 - surtout immigrés en raison de son insalubrité. Mais elle a aussi empuanti pendant longtemps la ville par temps de bise. Les filtres anti-pollution sont heureusement aujourd'hui très efficaces.

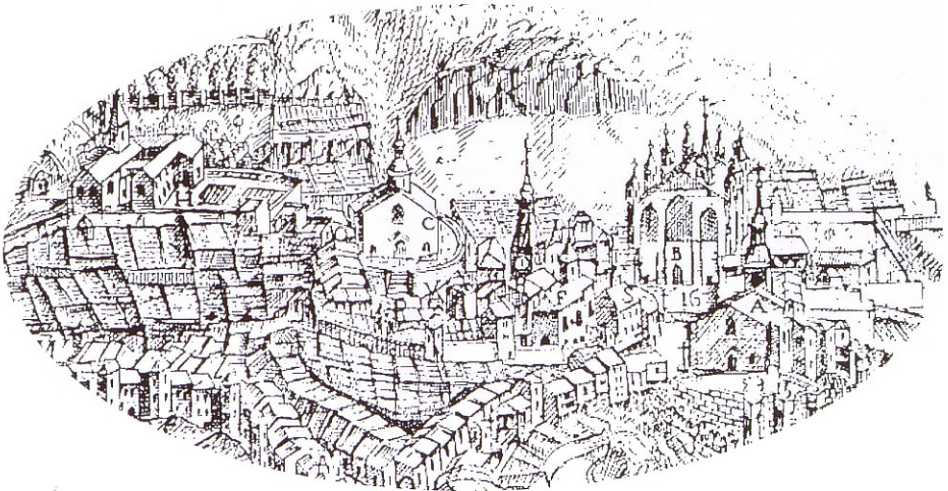
Car, si l'Ebonite ne produit plus guère de tuyaux de pipes (3 % de sa production seulement), elle continue à transformer le caoutchouc pour les usages les plus divers. "Le passage de l'Ebonite", baptisé en 1962, en a fait une institution.

LA RUE FRANCOIS PELLIOT

Ce nom peu connu est pourtant bien symbolique d'une certaine laïcité militante qui remonte à l'ouverture même de la rue.

On n'avait là, il y a fort longtemps, que des jardins et des vergers que les Pères Capucins, arrivés à Saint-Claude en 1637, achetèrent pour y établir leur couvent. Ils se trouvèrent d'entrée en conflit avec les échevins de la ville au sujet de cette "rue que l'on prétend faire sur (leur) jardin pour rejoindre le rue haulte" - c'est-à-dire l'actuelle rue du Collège. Cette fois-ci, l'intérêt de la circulation publique prima sur la tranquillité des religieux et le raidillon qui séparait l'îlot paroissial de Saint-Romain du couvent des Capucins fut ouvert sous le nom de "Vie des Pères" : la "Vie" est la forme locale de voie (du latin via) ou chemin ; quant aux Pères, il s'agit bien évidemment des Capucins voisins. Le premier mot a été modernisé en "rue" au XIXe siècle sans changer de dédicace.

Mais, en 1902, la rue des Pères fut atteinte par la vague républicaine qui imposa à Saint-Claude ses grands hommes : Emile Zola, Carnot, Gagneur, Rouget de Lisle, etc... A côté d'eux, François Pelliott fait figure d'illustre



*Détail de la gravure anonyme du XVIII^e siècle.
En H, le couvent des Capucines*

inconnu, mais il avait bien mérité l'hommage de la commune en tant qu'instituteur principal de l'école communale de garçons. Né à Lyon en 1825, F. Pelliot débuta sa carrière à Saint-Claude en 1864 dans l'ancienne école. Située 3, rue du Collège, elle comportait 2 classes où s'entassaient une centaine d'élèves, dont les 2/3 étaient "indigents", c'est-à-dire que la commune payait leur scolarité.

Très dévoué à sa tâche, F. Pelliot eut la satisfaction d'emménager en 1872 dans la nouvelle école construite montée Saint-Romain sur l'emplacement de l'ancienne église paroissiale. Il vit également l'institution de la gratuité de l'enseignement par le conseil municipal, 4 ans avant les lois Ferry. Sa mort prématurée en 1882, à 57 ans, fut durement ressentie et le conseil fut unanime à voter des crédits pour lui élever un monument funéraire que l'on peut toujours voir au cimetière communal.



6205 SAINT-CLAUDE — LE COLLÈGE

Le nouveau collège vers 1930. A gauche, la rue François Pelliot.

RUE GAMBETTA

Ce sont essentiellement les nécessités de la circulation qui ont présidé aux destinées de la rue Gambetta.

Son histoire commence en 1838 avec le nouveau tracé de la route de Genève ou chemin de grande communication n°23 par Septmoncel. Pour éviter la montée de la Cueille, on crée alors une voie basse en empiétant largement sur les jardins du presbytère qui se situait juste en contrebas de la Cueille, à l'emplacement de l'actuel parking de la Sous-Préfecture. Le tronçon de voie qui longe le côté nord de la cathédrale s'appelait rue du Pensionnat : ce pensionnat, ouvert par les soeurs de Saint-Sacrement en 1834 pour le compte de la ville, est devenu plus tard l'école de filles du centre. Les bâtiments originels, d'anciennes maisons canoniales, étaient disposés presque en épi et débordaient largement sur la nouvelle route. Un premier alignement vint y mettre un peu d'ordre en 1856 et la rue put prendre le nom officiel de



A l'angle des rues Rosset et Gambetta vers 1910. A gauche la Fontaine du Cygne.

route de Genève en 1874. La portion de route allant de la cathédrale à Saint-Hubert se vit attribuer en 1902 le nom de Gambetta par la vague républicaine dont on a déjà parlé.

Faut-il rappeler que Léon Gambetta (1838-1882) fut le proclamateur de la Troisième République le 4 septembre 1870, même s'il est resté dans les mémoires pour avoir quitté en ballon Paris assiégé par les Prussiens ?

Son choix en tout cas ne fut pas remis en cause par la délégation vichyste en 1941. Gambetta n'avait pourtant pas toujours été en odeur de sainteté à Saint-Claude, comme l'illustre une triste affaire survenue en 1878. Cette année-là, l'archiprêtre de la cathédrale fit déterrer du secteur catholique du cimetière le corps d'un enfant en bas âge et non baptisé. Ses parents, des ouvriers "de gauche", n'avaient-ils pas eu l'outrecuidance de le prénommer Hugo Gambetta ?

Le tracé de la rue Gambetta connu, lui, encore des aménagements successifs. La démolition en 1904 de l'hôtel de l'Ecu de France, qui faisait l'angle des rues Rosset et Gambetta, donna un peu d'espace au carrefour. En 1968, le mur qui clôturait la cour du collège de filles - ancienne Ecole Primaire Supérieure ou "Sup" - fut abattu, car, avec l'introduction de la mixité, les filles avaient rejoint les garçons au Collège Rosset et au Pré Saint-Sauveur nouvellement construit. Les locaux libérés furent aussitôt attribués à la confrérie des Maîtres-Pipiers pour y présenter son exposition (devenue Musée Pipe et Diamant en 1986). C'est ce voisinage qui a motivé l'appellation de "place Jacques Faizant" donnée à la cour Gambetta en 1991.

Ce dessinateur humoristique, né en 1918, est en effet bien connu à Saint-Claude comme fumeur de pipes - il a été élu premier fumeur en 1971 - et illustrateur patenté du "Courrier". Il vint en personne inaugurer sa plaque apposée sur la façade de la bibliothèque municipale, installée là en 1983 après avoir connu successivement la mairie, la Grenette et les Bains-Douches. En 1978, la création des arcades en dessous de l'école permettait d'élargir la chaussée à trois voies et améliorerait le confort des piétons et des touristes, très nombreux dans ce secteur.

Ces derniers peuvent également, depuis 1982, "pousser" jusqu'à la plate-forme belvédère aménagée par suite de la démolition du n° 7 pour admirer l'abside de la cathédrale, dont la construction débuta au XIV^e siècle.

La rive droite de la Bienne est restée inhabitée jusqu'à l'achèvement du pont de pierre, appelé aussi viaduc, en 1863. Cet ouvrage en pierre de taille de 110 mètres de long comporte six arches maçonnées à 30 mètres au-dessus de la rivière.

Le projet fut conçu par l'architecte sanclaudien Guillaume et réalisé par l'entreprise lyonnaise Guillet et Rosa. Le nouveau pont facilitait certes le trafic avec Salins et Besançon,

mais il améliorait aussi notablement l'accès aux carrières du Grand Plan, dont on extrayait la pierre à bâtir pour la ville de Saint-Claude et qui servit à sa propre construction.



“Chemin des Carrières” fut donc le premier nom de cette voie créée en 1863 dans la foulée du viaduc. Dès cette époque, les immeubles se multiplièrent entre le pont et le chemin de la Papeterie. L'augmentation de la population justifiait en 1899 la construction d'un lavoir couvert qui rendit encore des services lors des gelées mémorables de l'hiver 1985 ; il a été récemment dégagé de sa gangue de béton disgracieux .

A partir de 1883, on commence à parler d'avenue de la Gare ou de la Station (sous-entendu “de chemin de fer”) : l'édification de la gare par la compagnie P.L.M. ou Paris-Lyon-Méditerranée a en effet précédé de plusieurs années l'arrivée effective de la voie ferrée La Cluse-Saint-Claude en 1889. Car c'est une longue histoire que celle de cette ligne, plusieurs fois menacée au cours des dernières décennies.

Les années 1910 marquèrent l'apothéose de l'avenue, quand les personnalités arrivées à Saint-Claude par le train étaient escortées en grande pompe

entre la gare et les hôtels du centre. Ce fut le cas en octobre 1912 pour les fêtes d'inauguration de la ligne Saint-Claude-Morez. Elles dépassèrent par leur pompe celles de 1889 : près de 10 000 visiteurs, 400 convives au banquet officiel auquel participait le Ministre des Travaux publics Jean Dupuy, des arcs de verdure et des illuminations dans les rues. La grande attraction fut



*Construction de la ligne Saint-Claude-Morez vers 1910.
Au fond, la Condamine.*

le défilé des automobiles, une nouveauté à l'époque, qui transportèrent les invités du train ministériel jusqu'au centre ville. On se souvient aussi de 1911, lorsque Jean Jaurès, qui était déjà venu à Saint-Claude en 1899, revint pour une conférence à l'occasion de la campagne électorale

des législatives. En souvenir de cette marche triomphale, la municipalité Henri Ponard donna en 1920 à l'avenue le nom du leader socialiste assassiné en 1914.

Ce ne fut pas du goût de tout le monde, d'autant que les édiles avaient fait inscrire sur la plaque indicatrice "Avenue Jean Jaurès, martyr de la paix" au grand dam du particulier à qui on l'imposait. La délégation vichiste s'empressa en tout cas de la débaptiser en 1941 pour lui rendre son nom d'avenue de la Gare ; la délibération rectificative de 1946 resta sans effet.

L'urbanisation de l'avenue reprit à la fin des années 1950 avec la construction de copropriétés puis de H.L.M. en 1962. A ce jour, la gare est toujours là, doublée d'une gare routière pour les transports urbains ; le buffet de la gare s'est développé en hôtel-restaurant.

Les petits commerces ont par contre quasiment disparu et les riverains se prennent à regretter le pont projeté en 1889 entre la place du Pré et la gare qui leur permettrait d'aller faire leurs emplettes quotidiennes sans grand détour.

Au XIX^e siècle, le transport des voyageurs est assuré par des voitures à cheval affrêtées par des petites entreprises de roulage. En 1827, une première réglementation nationale est mise en place pour assurer la sécurité des voyageurs.

A Saint-Claude, la voiture publique du sieur Bouvet comportait trois places et assurait un service de messageries entre Saint-Claude et Morez ; le trajet de 27 Km par Longchaumois durait 6 heures en 1865. A la même époque, il fallait 3 jours pour effectuer l'aller-retour Saint-Claude-Dole par les transports publics.

Le chemin de fer était donc impatientement attendu, aussi bien pour le transport des personnes que pour celui des marchandises, dont la production assurait la prospérité économique de la ville : approvisionnement en matières premières, expédition en France et à l'étranger des objets manufacturés (articles de Saint-Claude en bois tourné, pipes...).

Dès les années 1840, les projets de chemin de fer se multiplient dans le Jura. Lons-le-Saunier tente à plusieurs reprises



de promouvoir un axe Est-Ouest (Tournus-Lons-Genève par Saint-Claude) mais le premier projet réellement étudié privilégie l'axe nord-sud qui correspond mieux aux traditions commerciales du Haut-Jura (son principal débouché est Lyon). Ce projet, signé par l'ingénieur Jacqueline (ex-ingénieur de la ligne Moscou-Novgorod), date de 1863 et porte sur une ligne Ambronay-Morez-Champagnole qui raccorde le réseau nord (Paris-Dole-Champagnole) achevé en 1867 et le réseau sud (Lyon-Genève par la Cluse) achevé en 1877.

Il a été entièrement financé par les villes de Saint-Claude et Morez et les comités locaux composés surtout d'industriels.

Il faudra attendre 1878 pour que le Ministère des Travaux Publics classe le projet de ligne La Cluse-Champagnole au réseau d'intérêt général. L'Etat financera donc une partie des travaux, le reste étant à la charge du département et des villes desservies. La part de Saint-Claude s'élève à 376.000 F, somme énorme (3 fois les recettes annuelles de la ville) qu'on se propose de trouver en créant, avec l'accord des industriels, une taxe à l'octroi sur les matières premières. A l'achèvement du tronçon La Cluse-Oyonnax en 1885, les travaux débutent, avec quelques passages difficiles entre Jeurre et Lavancia par exemple et durent jusqu'en 1889, date à laquelle la gare est construite.

L'exploitation de la ligne est confiée à la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée ou P.L.M. Le premier train arrive à Saint-Claude le 10 juillet 1889 mais la fête d'inauguration fut fixée au 21 juillet : le 14, on fêtait le centenaire de la Révolution...

A partir de cette date, on assista au développement des quartiers de la gare, du Grand Plan et du Miroir qui permirent à la ville de s'étendre un peu sur la rive droite de la Bienne. Mais il restait encore à effectuer la jonction avec Champagnole pour que l'on puisse parler de réseau et non de cul-de-sac ferroviaire. En raison du relief escarpé, les travaux avançaient lentement ; le train arrive à Saint-Laurent en 1890, à Morbier en 1899, à Morez en 1900. La ligne Saint-Claude-Morez n'est achevée qu'en 1912. Elle fut construite à grand peine par des ouvriers en majorité italiens (piémontais pour la plupart) ou cévenols dont beaucoup ont fait souche dans la région après l'achèvement du chantier. Elle ne comporte pas moins de 18 tunnels et 9 viaducs qui en font une des lignes les plus pittoresques de France, mais aussi l'une des plus coûteuses du point de vue de la construction et de l'entretien.

Nombreux sont les Sanclaudiens qui croient que cette rue doit son nom à sa réputation de mauvais ensoleillement. C'est en partie vrai, mais en partie seulement.

Ce qu'on appelle, officiellement depuis 1902, rue de la Glacière, était désigné auparavant - en 1822 par exemple - sous le terme de "pente de la Lentillère". Bien qu'aucun document ne permette de préciser sa situation exacte, il est vraisemblable qu'une plantation de lentilles occupait alors les jardins en terrasse aménagés sur la rive gauche de la Bienne, en contrebas du Truchet. Nos ancêtres étaient en effet de gros consommateurs de lentilles et autres légumineuses avant la généralisation de la pomme de terre dans l'alimentation.

La voie elle-même a existé quasiment de toute éternité puisqu'elle conduisait aux Moulins qui abritèrent, selon la tradition, les premiers Sanclaudiens et, au delà, vers la Suisse à droite et la Franche-Comté à gauche. Elle s'est d'ailleurs longtemps contentée du nom de route de Besançon n°10 et n'a commencé à "se construire" qu'après 1880. La glacière, située vers le haut de la rue, est attestée par les archives depuis 1736 mais était sans doute plus ancienne : il s'agissait d'un réservoir aménagé pour conserver la glace pendant toute l'année. Le réservoir, toujours en place actuellement chez un particulier, consistait en un grand dôme maçonné placé dans une cave enterrée et abritée du soleil par l'exposition nord-ouest de ce quartier. A la différence de ce que l'on connaît pour d'autres villes comme Dole, cette glacière n'était pas municipale : on ne possède donc pas d'autre renseignement à son sujet. En 1867, la maison de la



Glacière appartenait à un marchand de vins et débitant de boissons qui pouvait ainsi proposer à ses clients des rafraîchissements très appréciés en été.

La glacière perdit sa raison d'être avec l'apparition du froid artificiel mais le côté guinguette se retrouva bientôt un peu plus bas avec l'aménagement du terrain de boules de M. Chenevez - aïeul de la famille Paccaud - vers 1935-1940. C'est actuellement le fief de l'Amicale Boules des Moulins, héritière de l'Union Bouliste née en 1946 pour fédérer les nombreuses sociétés boulistes qui avaient fleuri dans tous les quartiers entre 1920 et 1940 : la Boule Fraternelle, la Boule Ouvrière, l'Amicale bouliste du Bief des Sonnats, et j'en oublie. Tout un aspect de l'identité sanclaudienne.. Quant au bas de la rue, on pourrait le qualifier de Petit Portugal : là aussi, une composante essentielle du Saint-Claude d'aujourd'hui.

Toute la partie basse de la montagne d'Avignon faisant face à la ville s'appelait autrefois "les Perrières", mot médiéval que l'on retrouve un peu partout pour désigner une carrière. Une partie de la ville de Saint-Claude, y compris la cathédrale, fut effectivement construite avec des pierres calcaires extraites des carrières du Grand Plan, plan signifiant simplement partie plane ou replat. Le chemin qui montait du pont d'Avignon à ces carrières était appelé chemin des Perrières puis, à partir du XIX^e siècle, chemin des Carrières, ce qui est logique. Après la construction de la gare en 1889, ce secteur commence à s'urbaniser et, en 1902, deux nouvelles rues sont délimitées par la municipalité radicale :

– le boulevard Emile Zola, en hommage au célèbre écrivain décédé la même année. En 1941, le boulevard sera victime de l'épuration vichiste et deviendra le boulevard Bellevue, ce qui évoque la position privilégiée de cette voie en étant totalement dépourvu de toute implication politique...



Le père Lamberthod, sculpteur sur pipes, dans son atelier du Grand Plan vers 1920.

– la rue du Travail, vertu à la fois radicale et pétainiste qui lui valut de garder son nom jusqu'à nos jours. Notons que le syndicat ouvrier "Le Travail", recréé en 1891 après une première et éphémère fondation en 1874 qui en avait fait l'un des premiers syndicats français, y avait son siège. La partie basse de la rue du Travail, qui enjambe la voie de chemin de fer, s'est appelée "montée du Grand Plan" jusqu'en 1975, date à laquelle elle est rattachée à la rue du Travail.

Il y eut également une “rue du Travail prolongée”, ce qui, reconnaissons-le, n’était ni pratique, ni élégant. L’impasse ainsi désignée reçut donc en



1961 le nom de “rue de Beauregard”, en référence au lieu-dit qui la surplombe et qui existait, lui, de toute ancienneté. Désiré Monnier, dans l’Annuaire du Jura de 1855, fait dériver les nombreux Beauregard du dieu gaulois Bel ou Bélénos. Un lien a peut-être existé avec Guillaume de Beauregard qui fut abbé de Saint-Oyend-de-Joux au XIV^e siècle. En tout cas, la grange de Beauregard - il y en avait en fait deux, l’ancien et le nouveau, devenus le petit et le grand Beauregard - est attestée au XVII^e siècle ; un linteau porte la date 1744, sans doute une reconstruction. Longtemps abandonnée, elle a même caché dans ses caves des faux-monnayeurs qu’on y arrêta en 1866. Elle est aujourd’hui réhabilitée et entretenue.

La construction d’une cité pour loger les employés du chemin de fer créa une nouvelle impasse que la Compagnie P.L.M. proposa en 1934 d’appeler “rue du Mont Bayard”. La ville préférait “rue de la Cité” mais n’officialisa jamais cette appellation.

Tout en haut du quartier, une ruelle très pentue, bordée de pavillons et de jardins, fut dénommée “rue des Vergers” en 1970. A ne pas confondre avec le chemin du Verger, qui était l’ancien nom de la rue du Moulin Neuf.

Enfin, en 1975, le tronçon sinueux qui relie la rue du Travail aux Avignonnetts fut baptisé “rue des Perrières”, renouant ainsi avec la toponymie originelle.

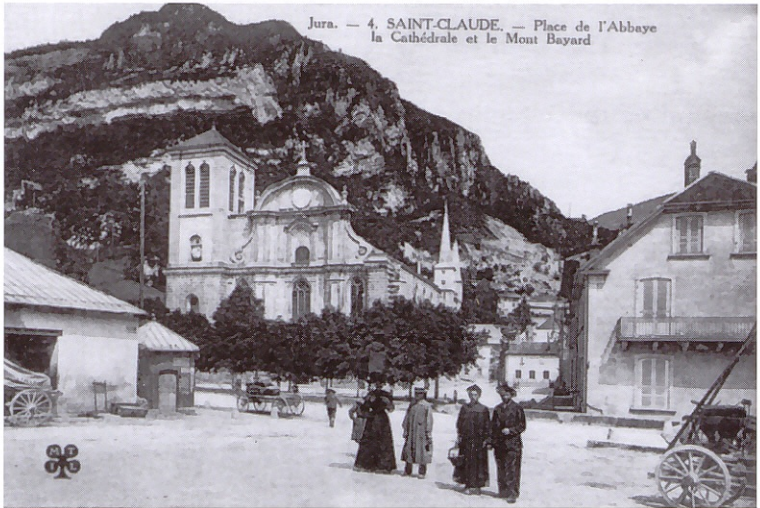
Cette place naît véritablement en 1842, avec la construction de la halle aux grains, appelée familièrement Grenette.

Du temps de l'abbaye, elle était occupée en partie par l'église Saint-Claude, d'où le nom de place Saint-Claude qu'on lui trouve quelquefois. Cette église débuta au Ve siècle par un oratoire dédié à Saint Martin qui accueillit le corps de Saint Romain, le fondateur de l'abbaye de Condat, à sa mort vers 460 après Jésus-Christ.

Sa crypte doit se trouver à peu près sous l'entrée du marché actuel.

Au VIe siècle, l'abbé Antidiole fit construire

une église plus grande sur cet emplacement pour abriter les reliques d'Oyend, vénéré comme saint par les populations : elle prit alors le nom de cet abbé, tout comme l'abbaye et la ville. Accessible aux moines par un passage privé, elle s'ouvrait sur la ville côté place Louis XI, en dehors de l'enceinte abbatiale. Elle fut restaurée au XIe siècle dans le style roman, que l'on retrouve à Saint-Lupicin. L'abbé Claude y fut inhumé à la fin du VIIe siècle, mais son culte comme saint et thaumaturge ne débuta qu'au XIIe s. L'église Saint-Oyend devint alors l'église Saint-Claude, tout comme la place, l'abbaye et la ville : mais cela ne se fit que progressivement et le changement de nom officiel ne fut entériné que vers 1650.



La place Saint-Claude était bordée au sud par des maisons canoniales qui formaient une barre continue depuis le grand cloître jouxtant la cathédrale (côté presbytère) jusqu'à l'église. Avec la disparition de cette église Saint-Claude dans la 2ème moitié du XVIIIe siècle, consécutive à la sécularisation de l'abbaye en 1742, s'ouvre un vaste terrain vague appelé "Sur la Place" au cadastre de 1809. Les maisons des chanoines sont vendues comme biens nationaux en 1791 à des particuliers. La ville en rachète une en 1835 pour la démolir et faire place à la Grenette. Celle-ci fut transformée en marché couvert en 1890 ; ses annexes connurent au cours de leur histoire les affectations les plus variées : bureau de poste, caserne, musée, dortoirs scolaires, dispensaire, etc....



La place de la Halle prit très vite sa configuration actuelle, avec la démolition en 1844 d'une autre ex-maison canoniale pour laisser place au pont suspendu et à la nouvelle route de Lyon dans la traversée de la place de l'Abbaye. Les plans du XIXe s. montrent deux bureaux de péage établis de part et d'autre de l'entrée du pont car celui-ci était payant, du moins au début. Puis ce fut la baraque de l'octroi, édifiée à l'angle des deux places, avec le poids public installé là en 1875. L'octroi fut supprimé en 1921 et démoli en 1923, sans doute pour ne pas déparer la façade de la banque de France toute neuve qu'il jouxtait. A partir des années 1950, avec le développement de l'automobile, la place de la Halle rejoignit le lot réservé au moindre espace libre situé en ville : celui de parking.

Les appellations de montée de la Pierre ou montée de l'Hôpital sont concurrentes dans la toponymie officielle mais non pas contemporaines.

La "Pierre" renvoie à un temps où l'on croyait aux propriétés magiques des pierres levées, appelées menhirs dans le domaine celtique ; la tradition plaçait là, à proximité du pont dit "des ânes" qui traversait le Tacon pour remonter sa vallée en direction de la Savoie, une pierre aux vertus thérapeu-



A la fin du XIXe siècle.

tiques. Est-ce pour cela ou pour toute autre raison plus prosaïque que l'on éleva dans ses parages une maladrerie pour abriter les lépreux à l'écart des autres habitants ? L'existence de cet établissement est en tout cas attestée par la charte de 1310.

Pour l'hôpital, il faut attendre les dernières années du XVIIe siècle. L'hôpital primitif, situé rue du Marché, étant tombé en ruines, les moines l'avaient déplacé dans la salle capitulaire (partie sud de l'actuelle sous-préfecture), en plein milieu de l'abbaye : ce qui était fort peu pratique pour recueillir, sans déroger à la clôture, les pèlerins et autres étrangers qui formaient alors le gros de la clientèle de l'aumônier (ou plutôt de ses aides),

chargé en théorie de cet office. Une tractation entre l'aumônier et l'infirmier, propriétaire du terrain, aboutit vers 1690 à la construction d'un vaste et bel hôpital en pierre de taille, en forme de H. Le bâtiment a connu bien des excroissances depuis le début de notre siècle, la dernière en date étant la maison de retraite qui occupe les anciens vergers à flanc de montagne et dont les



Trois ponts sur le Tacon en enfilade en 2000 : la passerelle du Tomachon, le pont de l'Hôpital et le grand pont.

couleurs ont fait couler beaucoup d'encre en 1995.

Les anciennes dépendances de l'hôpital ont toutefois disparu : le cimetière avec sa chapelle en aval et le moulin, en amont, construit vers 1711 et transformé en 1854 en fabrique de mesures

linéaires par M. Jacquemin-Verguet, venu de Longchaumois avec ses frères et soeurs pour implanter cette industrie à Saint-Claude. L'ancien moulin de l'hôpital était situé Sous-Jouhan, lieu-dit à l'étymologie incertaine que l'on trouve sous la forme Jovent (1736) ou Jouan (1809). Une liaison routière par la rive droite du Tacon a fait l'objet de plusieurs projets, sans résultat jusqu'à présent et le chemin de Sous-Jouhan s'arrête toujours bien avant d'arriver au lieu-dit en question.

Mais une passerelle piétonnière, jetée sur la rivière en 1997, relie désormais le chemin au Tomachon, à la hauteur du Pôle de services aménagé en 1993 dans l'ancien moulin. Quant au pont de l'hôpital, toujours existant, ce n'est plus celui qu'ont connu nos ancêtres. A l'origine en bois, il bénéficia en 1777 de culées en pierre, le tablier et les garde-corps demeurant en bois. En 1879, cet ouvrage rustique fut remplacé par un pont en maçonnerie et charpente de fer Schneider, doté d'une chaussée toujours en sapin. En 1976, enfin, il fût reconstruit en béton armé sur un tracé un peu modifié. Rendez-vous donc vers 2070 pour un nouvel avatar !

Dans sa séance du 11 juin 1888, le conseil municipal présidé par le tout nouveau maire républicain Eugène Reydelle, décerna à deux nouvelles rues quasiment jumelées le nom de célébrités locales.

Si le nom de Christin pour l'une put apparaître quelque peu "militant", celui de Lacuzon pour l'autre ne pouvait que faire l'unanimité. Lacuzon n'est-il pas en effet le héros franco-comtois par excellence, celui qui, pendant 39 ans, de 1636 à 1678, s'opposa au rattachement de la Comté à la France ?

De son vrai nom Claude Prost - "La Cuson", qui signifie "souci" en patois, étant son nom de guerre - il est célébré à Longchaumois puisqu'il naquit à Orcières en 1607. Mais Saint-Claude peut aussi bien le revendiquer parmi ses grands hommes : en effet, après son mariage avec Jeanne Blanc, fille d'un bourgeois sanclaudien, il devint à son tour bourgeois de Saint-Claude en 1633 et y exerça quelques années le métier de cordonnier en haut de la rue de la Poyat. Il prit les armes au moment de l'invasion française de 1636 et ne les déposa qu'en 1678, à la signature du traité de Nimègue, après la carrière aventureuse qu'on lui connaît. Il repose à Milan où il mourut, exilé volontaire, en 1681.





Mais revenons à notre rue Lacuzon. L'année de son baptême, en 1888, elle se dessinait à peine entre, côté impair, la fabrique de pipes Grappin-Daloz édiflée au lieu-dit "Derrière le Truchet" (actuel n°1) et, côté pair, les soubassements des maisons dont l'entrée donnait sur la rue Christin. Son tracé ne datait à vrai dire que des années 1870, lorsque les Ponts et Chaussées ouvrirent la nouvelle route de Cinquétral par le pont du Diable. Son étroitesse, gênante aussi bien pour les piétons que pour les voitures, était déjà critiquée en 1900 suite, semble-t-il, à une lacune du plan d'alignement.

Son plus beau fleuron est, à n'en pas douter, la manufacture de pipes "à l'anglaise" Verguet / Maréchal-Ruchon, construite en 1907 et agrandie en 1925. La taille du bâtiment contrastait avec les ateliers pipiers plus répandus à Saint-Claude et la sortie de son nombreux personnel constituait un sujet de choix pour les éditeurs de cartes postales.



Linteau de l'oratoire des Combes, ancienne propriété des Lamartine.

La petite rue Lamartine marquait jadis la limite nord-est du bourg de Saint-Oyend. Elle était bordée par le collège communal établi là en 1673 grâce aux largesses de deux prêtres de la familiarité de Saint-Romain, Jacques Joly et

Pierre-Romain Bauderat. Ce bâtiment, désaffecté à la Révolution, fut transformé en hôtel au XIXe siècle - le "Grand Hôtel du Commerce" devenu ensuite "le Nouvel Hôtel" - puis, en 1951, en "Clinique Saint-Anne". Lors de sa démolition, en 1980, on a pu constater que les voûtes des caves de l'ancien collège étaient toujours en place. C'est maintenant une résidence en copropriété.

Au delà s'étendait la place du Pré. Mais, après l'incendie de 1799, le département obtint des crédits de l'Etat napoléonien qui lui permirent de bâtir, entre 1812 et 1822, un imposant tènement de bâtiments publics, à savoir : le palais de justice au centre (démoli en 1970), la prison au nord (qui deviendra la maison de la Santé) et la gendarmerie au sud (future maison du Tourisme et des Associations). C'est cette dernière qui donna d'abord son nom à la rue, qu'on appelle indifféremment au XIXe s. "rue de la Gendarmerie" ou "de la (ou des) Caserne(s)". En 1902, le conseil opte pour la dénomination révolutionnaire de "rue Blanqui". Louis Auguste Blanqui (1805-1881), célèbre dirigeant socialiste et communard, est, rappelons-le, l'auteur de "Ni Dieu, ni maître".. Comme on pouvait s'y attendre, la rue fut débaptisée en 1941. La

gendarmerie ayant entre temps déménagé rue du Collège en compagnie de la prison et du tribunal, il fallut lui proposer un autre nom.

Certains avancèrent alors celui d' Arsène d'Arsonval. Ce physicien (1851-1940), professeur au Collège de France, est cité surtout pour son traitement de l'artériosclérose par l'élec-



La rue Lamartine entre la gendarmerie et l'hôtel du Commerce vers 1910.

tricité à haute fréquence. Un des édiles avait-il bénéficié de ce progrès médical et voulait-il ainsi témoigner sa reconnaissance au disparu ?

Les autres ne le suivirent en tout cas pas sur ce point et s'accordèrent sur le nom de Lamartine. Alphonse de Lamartine (1790-1869), plus connu comme poète que comme homme politique, avait en effet bien mérité de la ville de Saint-Claude pour l'avoir chantée en termes dithyrambiques dans ses œuvres en prose. Son grand-père, Louis François de Lamartine, devenu sanclaudien en 1749 par son mariage avec Jeanne Eugénie Dronier, avait hérité de sa belle-famille la direction de l'usine des Combes et la jouissance de la forêt du Frénois.

Il fut le dernier à se voir décerner le titre de bourgeois de Saint-Claude, le 12 juillet 1789... Deux jours avant l'abolition de ce privilège par les événements que l'on sait. Le souvenir des Lamartine est encore bien vivant dans notre cité, puisque, outre la rue, on connaît la table de Lamartine - sur le chemin de la cascade des Combes - et la roche du même nom, dans le Frénois.

Il peut sembler étonnant aujourd'hui d'entendre les échevins de 1754 déclarer que notre actuelle place Louis XI était alors "la seule qui ait et qui mérite le nom de place publique à Saint-Claude". C'était si vrai qu'elle n'eut longtemps d'autre nom que "la Place", celle du Pré étant hors les murs et celle de l'Abbaye dans le domaine religieux. Elle était d'ailleurs plus vaste que maintenant car le bâtiment de la Grenette, construit en 1840, a empiété sur son emprise originelle. Il faut imaginer cette esplanade sur deux niveaux reliés par un escalier, plantée d'une croix aux armes de l'abbaye et d'un tilleul et envahie par le manège incessant des pèlerins qui pénétraient en masse, notamment le 6 juin pour la fête de saint Claude, dans l'église où était conservé le corps du saint. D'un côté de la place, côté château, ils pouvaient acheter divers "articles souvenirs" de fabrication locale dans les boutiques accolées au rocher ; de l'autre, côté Tacon, ils pouvaient admirer, comme nous le faisons encore, "les murailles en pierre de taille, d'une élévation prodigieuse, d'une structure ancienne et recherchée", selon les termes des chanoines de 1757.

Les religieux d'alors, plus avides de biens matériels que de connaissances, en ignoraient manifestement l'origine. Les recherches des historiens permirent bientôt de les attribuer au roi Louis XI qui, après avoir laissé saccager la ville et raser son château par ses armées vers 1480, y vint peu après en pèlerinage et pensa se racheter en comblant de bienfaits... l'abbaye, ce qui n'est



tout de même pas la même chose. Avec l'argent royal, l'abbé fit donc élever à "la Rocheta" (c'était le nom du lieu-dit en parler local) des remparts qui s'arrêtaient à la limite de la ville, là où le sieur Jean Richard (aucun rapport avec le cirque !) construisit une maison en 1494 ; cette maison, sans doute remaniée, existe toujours à l'angle de la place et de la rue Antide Janvier.



*Cuisine populaire sur la place Louis XI lors des grèves de 1906 dans l'industrie de la pipe
(cliché CL. J. Millet)*

C'est le conseil municipal qui officialisa en 1874 le souvenir de Louis XI. La tradition populaire, rapportée par Thuriet en 1876, préférerait rattacher ce lieu à la légende du "Saut de la Pucelle", celle d'une enfant vertueuse qui se jeta du haut de ces remparts pour échapper aux mains d'un vil séducteur. La barrière de fer, posée en 1892, met depuis les jeunes filles à l'abri d'une telle mésaventure.



*Les deux tracés superposés de la route de Lyon à Etables :
à gauche l'ancien, au centre le nouveau.*

C'est un air martial qui souffle sur cette longue artère qui suit la vallée de la Bienne en direction des débouchés économiques naturels de la ville de Saint-Claude, vers le Bas-Jura, le Bugey et surtout Lyon.

N'a-t-elle pas été successivement "saucissonnée" en rue Carnot, depuis la sortie du grand pont (1902), puis en avenue de la Libération, de Mouton à la Patience (1971) et enfin rue du 19 mars 1962, du giratoire d'Etables au pont de Lizon qui marque la limite sud de la commune (1994), l'appellation route de Lyon restant affectée au tronçon La Patience-Etables ?

La rue Carnot a fait l'objet d'une précédente notice. L'avenue de la Libération fut ainsi dénommée en 1971 sur proposition de l'association d'anciens combattants "Rhin et Danube" pour commémorer l'entrée à Saint-Claude, le 2 septembre 1944, du 3^e Régiment de Spahis Algériens venant de Nantua. Cette arrivée, ovationnée malgré la pluie battante marquait le début de la libération du Haut-Jura qui avait tant souffert des exactions allemandes dans les mois précédents.

La rue du 19 mars 1962 fut créée plus récemment le 12 décembre 1994 à la demande de la FNACA = Fédération Nationale des Anciens Combattants d'Afrique du Nord.

Elle résulte de l'élargissement de l'ancienne route de Lyon réalisé en 1991/92 dans le cadre de la voie express St-Claude-Oyonnax. Cette date du 19.03.1962 est celle des accords d'Evian qui ont mis fin à la guerre d'Algérie. Cet événement avait eu des retentissements locaux avec les pourparlers secrets entre le FLN et l'Etat français qui s'étaient déroulés au fort des Rousses : mais cela, on ne l'apprit que plus tard.

On trouve encore d'autres souvenirs militaires sur cette voie, à commencer par la Poudrière, lieu-dit peu usité aujourd'hui, mais encore bien connu au début du XXe siècle. Cette poudrière était située à proximité, voire à l'intérieur du fort Saint-Blaise (attesté au XVIIe s.), à peu près en face de l'abattoir. On y stockait dans les siècles passés la poudre destinée aux armes à feu de la milice communale, puis de la garde nationale ; en 1880, elle servait d'entrepôt pour les mines des terrassiers. C'est son caractère dangereux qui l'avait exilée loin des habitations.

Un autre lieu-dit évoque lui-aussi, malgré des apparences trompeuses, la défense militaire de la ville. Il s'agit de la Croix du Bar, dont l'orthographe actuelle peut laisser supposer qu'il doit son nom à un moderne estaminet. C'est en fait une croix du Barre, croix que l'on peut voir sur un plan de 1788 à l'emplacement de l'écart du même nom.

Le toponyme est une contraction de "Croix du fort des Barres", les barres désignant au Moyen-Age les divers systèmes adoptés pour barricader les villes, voire les maisons en cas de peste par exemple: on proclame "la mise en barres". Ce fort des Barres fut utilisé pendant les guerres de conquête française du XVIIe siècle, mais n'existait déjà plus au XVIIIe s. Il devait être implanté à l'endroit le plus resserré de la vallée, un peu en amont de la Croix du Bar.

Signe des temps, toutes ces infrastructures militaires ont cédé la place aux centres commerciaux et aux panneaux publicitaires typiques des entrées de ville de notre époque.

Avec la rue du Marché, nous sommes au centre même de la vieille ville.

Du temps de l'abbaye, elle se composait de deux parties : la rue de l'Horloge et la place du Marché. La tour de l'Horloge, ainsi dénommée parce qu'elle comportait une horloge côté ville, était la porte principale de l'abbaye et fermait la rue de ce côté. On date généralement sa construction de la fin du XV^e siècle, en même temps que celle des remparts, grâce aux largesses de Louis XI. Si l'on se fie à la gravure bien connue du XIX^e siècle qui la représente, elle ressemblait à celle de Romainmôtier, en Suisse, dont l'abbaye fut à l'origine une filiale de celle de Condat. Son horloge donna lieu en 1764 à un procès épique entre la municipalité et les religieux du chapitre : ceux-ci avaient retourné le cadran côté abbaye, privant ainsi les laïcs des services de la seule horloge publique de Saint-Claude.

Malgré de nombreuses protestations, la Tour de l'Horloge fut démolie en l'an 12 (1804) pour élargir la voie qui continua cependant à s'appeler rue de l'Horloge. La place ou rue du Marché s'étalait, elle, tant bien que mal entre la rue Mercière et la place du Coin, en haut de la Poyat. Des arcades la bordaient tout au long du pâté de maisons qui va des arcades subsistantes au passage de la Tour : c'était la halle où se tenait le marché tous les samedis matins ainsi que les grandes foires de la Saint-Claude le 6 juin ou de la Saint-Martin.

La halle faisait aussi office de forum pour les assemblées communales et les procès publics.



S^t-CLAUDE. - ARCADES DES ANCIENNES HALLES



Supplantées par la Grenette, les arcades furent démolies en 1850. Ayant ainsi perdu successivement leurs plus beaux fleurons, les deux portions de rue furent unifiées en 1874 sous le nom de rue du Marché. C'est de cette époque que date le petit Christ en plâtre inséré dans une niche en façade au n°4 (il porte le millésime 1875) et sans doute la gargouille qui lui tire la langue depuis l'autre côté de la rue : on dit en effet que c'était la réponse du propriétaire, anticlérical, à son calotin de voisin.

En 1918, la municipalité inspirée par un pacifisme que l'on retrouve dans les inscriptions du monument aux morts de la Grande Guerre élevé aux Bains-Douches, donna à cette rue très passante le nom du Président Wilson (1856-1924), qui s'illustra comme promoteur de la SDN ou Société des Nations, ancêtre de l'O.N.U. En 1946, les élus issus de la Résistance la transforment en rue de la Libération : les troupes libératrices ne l'avaient-elles pas foulée en septembre 1944 ?

Mais les Sanclaudiens continuaient malgré tout à l'appeler rue du Marché. On revint donc par délibération à cette appellation en 1959, consacrant pour une fois avec bon sens l'usage commun.

LA RUE MERCIERE

Dans les siècles passés, la rue Mercière devait à sa proximité de l'abbaye un statut à part, à la fois civil, par son ouverture sur la ville, et religieux, par la présence de boutiques dont les revenus allaient en partie aux moines de Saint-Oyend. Ce sont en effet ces boutiques de "souvenirs", dirait-on aujourd'hui, qui ont donné à la rue son nom premier de rue des Merceries.

En ancien français, mercerie (du latin *merx* = marchandise) désignait toutes sortes de petits articles appelés aussi "cliquaillerie". Les boutiques de Saint-Claude, avec leurs linteaux voûtés et leurs vantaux rabattables pour servir d'étals, couraient depuis la place du Marché jusqu'aux Portes Sanguines (actuel passage du Colombier).

On y vendait aux pèlerins de l'église Saint-Oyend puis Saint-Claude des chapelets en grains de buis tournés et guillochés sur place ou en matériau plus noble tel que l'ivoire ou l'os, des sifflets, des médailles et statuettes à l'effigie des saints de Condat et autres objets de tournerie (toupie, porte-aiguilles, etc...) qu'on connaît d'ailleurs sous le vocable "d'articles de Saint-Claude".



Une auberge importante, à l'enseigne de la Tête Noire - changée ensuite en "Cheval Blanc" - faisait l'angle avec la rue du Château. La principale fontaine de la vieille ville, avec son bassin de forme octogonale, alimentée par la source de la Rochette, s'adossait aux arcades de la maison qui sera, au XVIIIe siècle, celle des David devenus "de Saint-Georges".

Le dernier rejeton de cette famille anoblie s'intéressa aux ruines de la ville d'Antre et fut contraint d'émigrer en 1791 en raison de ses idées réactionnaires. En face, la maison des Colomb, ornée naguère d'une magnifique Vouivre en bois sculpté, enseigne d'une galerie d'art, active dans les années 1970-80, abrite dans son arrière-cour un four à pain qui a appartenu à la famille Grivel. En 1664, la rue était pavée en galets de rivière et elle fut éclairée par des réverbères à l'huile dès 1762, grâce à Mgr. Méallet de Fargues, le premier évêque de Saint-Claude, qui en fit don à la ville.

Avec la Révolution et la cessation des pèlerinages, le commerce d'objets religieux périclita. La Société Populaire proposa d'ailleurs de remplacer l'ancien nom, trop évocateur du passé abbatial, par "rue de la Révolution". La population préféra s'en tenir à "rue Mercière" et ce, jusqu'à nos jours. On trouve cependant au XIXe siècle les appellations de "rue de la Halle aux grains" (après la construction de la Grenette en 1842) puis de "rue de la Caserne" après 1860 : la Grenette servit en effet de casernement à un corps d'armée qui y séjourna de 1860 à 1871.

La portion de la rive droite de la Bienne qui constitue aujourd'hui le quartier du Miroir a longtemps été complètement déserte, à l'exception de deux granges.

A mi-pente de la montagne d'Avignon, la grange du Souci, attestée en 1749, a sans doute un passé lointain de poste militaire car on y a trouvé une boucle de ceinturon d'époque gallo-romaine.

La ferme fut dévastée par le cyclone du 19 août 1890 et un de ses occupants y trouva la mort. L'origine du toponyme est obscure : faut-il l'attribuer au souci de monter la garde - mais on sait que le terme local est plutôt "cuson" ? ou a-t-il un rapport avec l'ancien français "soucy" = rivière souterraine, cité par un spécialiste d'onomastique bourguignonne ?



Vue générale vers 1890. Au centre l'usine à gaz du Miroir (cl. Albert Regad).



Pierre gravée "Anno dei hominis 1636 cruenta peste" provenant de l'oratoire du cimetière des pestiférés au Miroir (cl. G. Guichon).

Les eaux de ruissellement sont abondantes de ce côté-ci, à commencer par le peu avenant Merdasson canalisé en 1984. C'est un phénomène en tout cas bien connu des habitants du Pré aux Filles, en contrebas.

De ce dernier lieu-dit, élevé au rang de rue en 1975, on ignore tout autant l'origine que l'ancienneté. Il n'apparaît que dans les années 1930 et fait peut-être tout

bonnement référence à la fréquentation de ces lieux écartés, comme son vis-à-vis du Miqui.

Galanterie et fonction militaire se retrouvent curieusement associés dans le toponyme Miroir, de l'ancien français "mirer" =

regarder, équivalent sémantique de l'espagnol mirador. Il est vraisemblable que le nom de Miroir s'appliquait autrefois à tout le pan de montagne d'où l'on jouit d'une vue panoramique sur les vallées de la Bienne et du Tacon. Plus d'une vue de Saint-Claude, particulièrement celle de Tournier en 1718, ont d'ailleurs été levées depuis là. La maison que le cadastre de 1809 appelle Grange du Miroir et que des riverains, impressionnés par son toit à la Mansard, gratifiaient en 1912 de "Château du Miroir", était connue au XVIIIe siècle sous le nom de grange Chapel, ayant appartenu dans les années 1690 à un Romain Chapel. Avant lui, on parlait simplement de grange "au delà de l'eau" car l'endroit n'était accessible qu'en passant la Bienne à gué.

Pour cette raison, le replat en bordure de rivière fut utilisé comme cimetière des pestiférés lors des épidémies de 1606 à 1639. Il comportait un oratoire dont une pierre gravée "Anno dei hominis 1636 cruenta peste" subsiste, en réemploi dans un bâtiment industriel de la Coupe, sur la rive gauche de la Bienne.

C'est en ce lieu, toujours en raison de son isolement, que la Société Reynaud et Carrel édifia en 1877 une usine de distillation de la houille pour approvisionner la ville en gaz d'éclairage. On étudia aussitôt le moyen de relier la rive gauche à la gare. La rue du Miroir naquit donc en 1890, entre la cour des voyageurs de la gare P.L.M. et le pont du Gaz construit en fil de fer en 1878 par la même société, avec une subvention de la ville.

Elle se borda bientôt de maisons et de hangars en bois ou en plotets de



Construction d'égoûts au Miroir par les chômeurs en 1932.

mâchefer peu décoratifs avec, dans le haut, quelques immeubles plus cossus comme celui de l'Union Electrique (1931), futur siège d'EDF et, dans le bas, des estaminets comme le café du Gai Rivage, baptisé ainsi par son tenancier vers 1906.

Les bords de Biemme reçurent quant à eux le nom évocateur de "Bois de Boulogne", malgré l'odeur d'oeuf pourri qui flottait autour de l'usine à gaz. Celle-ci fut désaffectée en 1929. La délégation spéciale en charge de la ville envisagea en 1943-44 d'aménager à son emplacement des terrains de sport avec piscine et tennis. Mais elle ne fut finalement rasée qu'après 1950 pour y construire les H.L.M. actuels ; le premier fut inauguré en 1956.

Peu après, en 1959, le pont du Miroir, ou du Gai Rivage, fut reconstruit en béton précontraint (procédé Freyssinet) sur un tracé différent du précédent et inauguré par le Ministre des Travaux publics Robert Buron le 2 octobre 1960. Quant à la rue du Miroir, elle accéda au statut de rocade par son élargissement, étalé de 1982 à 1990. Depuis, le Miroir est bien terni par les gaz d'échappement...



La ferme du Souci dévastée par le cyclone de 1890.

Le rapprochement de ces deux lieux-dits, voisins géographiquement, a une vertu particulière : celle de mettre en lumière les dangers d'une étymologie hâtive.

Si l'on s'en tenait à la langue d'aujourd'hui, on parierait que "Mouton" renvoie aux troupeaux bêlants que les anciens sanclaudiens envoyaient paître dans les communaux du Mont et que "Les Serves" évoquent la malheureuse condition mainmortable des habitants de la terre de Saint-Claude. Or, c'est tout le contraire. La serve, qui signifiait aussi le troupeau, pouvait désigner en ancien français un vivier à poissons ou encore une fosse de tanneur. Divers documents, dont des rôles d'impôts, attestent que des habitants du Faubourg Marcel entretenaient de tels viviers et que d'autres exerçaient également une activité de tannerie. Quel sens retenir pour la toponymie ? On ne peut être affirmatif. Les Serves se signalent aujourd'hui par l'intéressant bâtiment de l'ex-brasserie Erb avec ses décors de faïence colorée et par le lavoir de 1891 récemment transplanté à proximité du pont du Miroir avec une nouvelle couverture en cuivre.

Quant à Mouton, l'ancienne orthographe "Mothon", usitée en 1674, nous met sur la voie : c'est un dérivé de motte, tout comme Mouthe ou Moutonne, qui désignait une élévation ayant comporté une motte féodale. Bien qu'aucun document ne permette de l'affirmer - mais le Moyen-Age a laissé si peu de traces écrites ou figurées dans notre région - la présence d'une installation défensive est vraisemblable en cet endroit, surplombant le principal chemin d'accès à Saint-Oyend.

Ce domaine ne fit d'ailleurs jamais partie des communaux de la ville. Il fut érigé en fief par l'abbé en 1711 pour son lieutenant général de la Grande Judicature Claude François Joseph Reymond, écuyer.

Nous parlons là de Mouton en bas, qui deviendra



L'ancien domaine de Mouton devenu centre aéré, en 1981.

en 1952 la garde-rie privée de l'association Castel-Condât, puis le centre aéré communal. Le "château", avec sa chapelle de 1715, a donné son nom à ses propriétaires du XVIIIe siècle, une branche de la famille Brody qui prit le titre de Brody de Mouton.



La place des Serves en 2000 avec le lavoir et l'ancienne brasserie Erb.

Mouton en haut appartenait à cette époque aux Buffet, une autre famille de notables.

Le bas de la côte de Mouton était beaucoup moins "bien habité" ; c'est là, dans les "cabanes de Mouton", qu'on isolait les pestiférés lors des épidémies du XVIIe siècle. Situé entre le bas de Saint-Blaise et les Serves, le lieu-dit "La Peste" - écrit faussement "La Piste" au cadastre de 1809 - perpétue ce souvenir.

On ne compta longtemps que les deux domaines cités plus haut, auxquels vint s'ajouter à la fin du XIXe siècle la grosse maison Perrier au bord du chemin conduisant aux sources des Chenalettes. La cité de Mouton, bâtie en 1954/55, présente la particularité d'avoir été commandée par un collectif de copropriétaires à l'architecte Duboin. On moqua à l'époque la forme des bâtiments en les traitant de "caisses à bois". L'école maternelle de Mouton (en haut), conçue pour remplacer l'ancienne salle d'asile du faubourg Marcel, vit le jour en 1957. Elle aussi est signée Duboin, alors que la seconde école, celle



du bas, destinée à faire face à l'afflux d'enfants en provenance de la nouvelle cité Chabot fut construite en 1969 sur les plans de J.C. Verpillat.

Les "caisses à bois" de la cité de Mouton en 2000 (cl. R. Le Penneç).

LA PAPETERIE ET SOUS LE PRE OU “LE GRAND MILE” ET “LE PETIT JULES”

C'est toute l'évolution de l'industrie sanclaudienne qui se dessine à travers ces deux sites posés tant bien que mal en vis-à-vis sur les rives de la Bienne, très encaissées en cet endroit.

Le site le plus ancien est celui de la rive droite. La rue de la Papeterie existait depuis un temps immémorial sous l'appellation de chemin des Carrières ; elle conduisait en effet du pont d'Avignon aux carrières de pierre à bâtir du Grand Plan, délaissant, en contrebas, un moulin et une usine établis là à une époque indéterminée sur un arrivoir et desservis depuis la ville par une passerelle de bois. Ces établissements appartenaient en 1700 au sieur Albert, originaire du Briançonnais.



*Au centre, le maire Jules MERMET
à New-York en 1928.*

En 1736, on retrouve ce moulin Albert transformé en une papeterie tenue par J.C. Hugues : elle subsistera jusque vers 1870 et donnera son nom à la rue. On connaît la plupart de ses propriétaires successifs : Dumoulin à la fin du XVIIIe s., Claude François Chappuis, déjà propriétaire de la papeterie de l'Essard, en 1807, puis son gendre Claude Joseph Poirier - d'où la raison sociale Poirier-Chappuis - qui la rénove dans les années 1830 et emploie 120 ouvriers et ouvrières vers 1850.

On conserve des échantillons du papier fabriqué à St-Claude, reconnaissable à son filigrane “Chappuis”. Le dernier papetier fut le banquier lédonien Baille.

Après lui, Wilhelm Rosemberg l'acquit en 1873 pour le convertir en tournerie. Le malheureux se tira une balle dans la tête en 1898, jour de la revente de ses parts à son associée, la veuve Haas. Peu de temps après, Emile Dalloz, plus connu comme "le Grand Mile", s'y installa et en fit la principale taillerie de diamants sur la place de St-Claude.

Il adjoignit au système hydraulique une turbine hydroélectrique qui fonctionne toujours comme micro-centrale. Il rétablit également en 1905 une passerelle métallique à l'emplacement des anciens ouvrage en bois emportés depuis des années. Cette passerelle qui porte son nom a été rachetée par la ville en 1983 et réparée depuis. Après 1945, la taillerie Dalloz périclita et fut louée à différents industriels et artisans, comme la fabrique de boutons Tacchini.



Vers 1900.

De l'autre côté de la Bienne, on retrouve cette succession d'industries qui reflète bien l'histoire de l'économie locale. Une première usine sur l'eau fut construite au bas des communaux de la pente du Pré dans les années 1820 à 1850, affectée à la tournerie.

C'est l'usine Grappin-Brochot que l'on voit sur la carte postale ci-dessus (vue prise avant 1905). Un sentier y conduisait qui partait de l'emplacement futur des Bains-Douches. La municipalité ayant décidé de lotir la pente du Pré, elle fit ouvrir en 1909 un nouveau chemin partant de l'arrière de l'hôtel des postes qui datait de 1899.



La papeterie vers 1850. - Gravure de Dominique Hausseguy et E. Ravignat.

Sur l'ancien sentier s'éleva bientôt, en 1923, l'immeuble des Bains-Douches qui abrita dès l'origine d'autres activités : l'école de musique centralisée là en 1960, la bibliothèque municipale (jusqu'en 1982) et des salles de réunion. Il reçut au début des années 1970 le nom de centre Jules Mermet, en l'honneur de cet ancien maire dit "le petit Jules" (1867-1957) qui succéda à Henri Ponard en 1928 et fut déporté en 1944. En 2000, le centre a été entièrement remanié pour être consacré aux activités musicales, après que la réhabilitation de l'ancienne usine Bavoux-Lançon, rue Rosset, a permis d'accueillir les conférences et réunions diverses organisées par les nombreuses associations de la ville.

Mais revenons à Sous-le-Pré : l'usine Grappin fut rachetée vers 1910 par M. Grandclément qui avait fondé en 1899 une entreprise de taille de pierres fines. La taillerie évolua dès les années 1930 vers le moulage des plastiques, pour se consacrer à cette nouvelle activité après 1950 sous la raison sociale Miflex. Malgré un élargissement périlleux opéré entre 1961 et 1967, l'accès de cette usine, bâtie à flanc de coteau, restait malcommode.

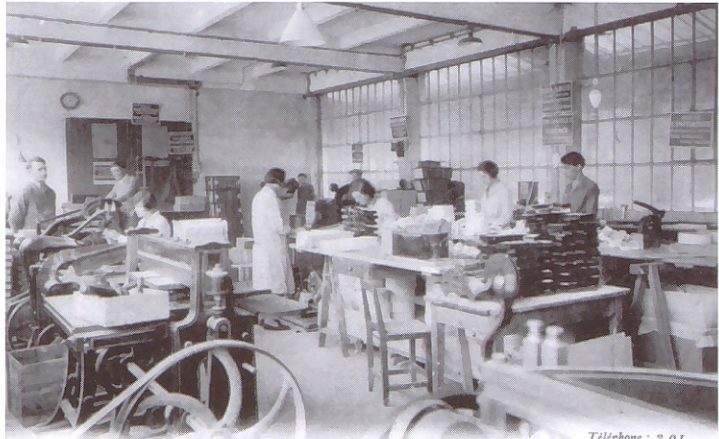
C'est pourquoi les dirigeants de Miflex 2 ont pensé la transférer dans des lieux plus accessibles, comme l'ont fait ou continuent à le faire tous les industriels de la place.

Avec la Patience, c'est une histoire de la modernité, avec ses machines et son industrie et, il faut bien le dire, avec ses nuisances et son incohérence que l'on va aborder.

L'histoire de ce qui est devenu un quartier s'étirant le long de la route de Lyon ne remonte pas au-delà du XIX^e siècle. Le cadastre de 1809 ne signale dans ce secteur qu'un lieu-dit "Le Biolet" ou Biolais, qui indique la présence d'un bois de bouleaux. La Biole est en effet la forme locale dérivée du latin *betula* qui a donné en français standard le bouleau. Quand, en 1982, il faudra nommer la rue formée par la partie de la route de Chevry située sur l'ancienne commune de Saint-Claude, on optera tout naturellement pour la rue du Biolet.

Le nom de "La Patience" apparaît avec une maison de campagne attestée en 1834 qui fut la propriété du docteur Guichard dont on a déjà parlé à propos du passage des Ecoles. Le choix de ce nom signifiait-il au passant qu'il lui fallait encore s'armer de patience pour arriver jusqu'à Saint-Claude ? ou bien cette vertu avait-elle été choisie comme devise par le propriétaire, comme c'était alors la mode ? Quoi qu'il en soit, la Patience reste bucolique jusqu'à l'installation de la cartonnerie Jahier, qui deviendra "Les Cartonnages de la Patience", détruits par un incendie il y a quelques années, puis en 1928 de l'usine à gaz de la ville de Saint-Claude.

Le choix de cet emplacement pour succéder à l'ancien site du Miroir s'explique par sa présence sur le trajet du tramway, qui permettait d'acheminer à moindres frais jusqu'à l'usine le



Téléphone : 2.01
Manufacture de Cartonnage en tous genres — Etab^l JAHIER, La Patience, SAINT-CLAUDE (Jura)

charbon nécessaire à la production du gaz de ville, utilisé surtout dans l'industrie. Ce sont les problèmes d'approvisionnement en charbon, liés à la guerre, qui amenèrent la régie municipale, gestionnaire de l'usine, au bord de la faillite. Elle la céda donc en 1945 à la Société des Gaz du Midi qui se trouva presque aussitôt nationalisée ; les terrains sont restés depuis ce temps à l'usage de Gaz de France qui y réceptionne le gaz naturel en provenance du gazoduc Etrez-Gland depuis 1988.

Pour loger les ouvriers de l'usine à gaz, l'Office Public d'Habitations à Bon Marché, ancêtre de l'OPHLM, construisit un peu au sud des maisonnettes dites HBM que l'on peut considérer comme les premiers HLM de Saint-Claude. Elles furent démolies pour permettre la construction en 1970/1971 d'un nouvel avatar du logement "social" connu cette fois sous le sigle de PLR = Programme à Loyer Réduit. Cet ensemble de 3 immeubles, conçu comme



La Patience vers 1965 avec les habitations à bon marché (HBM).

une cité de transit à l'usage des ouvriers de la toute nouvelle zone industrielle, en majorité immigrés, s'est trouvé être "du provisoire qui dure", selon la formule éprouvée. Quand on pense que, dans les années 1920, les concepteurs de la cité-jardin du Plan d'Acier

avaient prévu avec logique d'implanter les habitations sur la rive droite de la Bienne, bien ensoleillée, et les usines sur la rive gauche, humide et froide en hiver, alors que leurs successeurs des années 70 ont fait tout le contraire, on peut à bon droit se demander si la considération pour l'élément humain a vraiment progressé dans notre société. La démolition de cette cité et le relogement de ses locataires ont été effectués de 1999 à 2003 à l'initiative de la municipalité F. Lahaut.

o u v r i e r s
de la toute nouvelle zone industrielle, en majorité immigrés, s'est trouvé être "du provisoire qui dure", selon la formule éprouvée. Quand on pense que, dans les années 1920, les concepteurs de la cité-jardin du Plan d'Acier

Les personnes qui fréquentent journallement le Plan d'Acier pour leur travail se sont certainement posé un jour la question de l'origine de ce nom. Et nombreuses sont celles qui ont dû supposer un rapport avec la vocation industrielle du lieu, et en particulier avec la fonderie Manzoni-Bouchot qui fut parmi les premières à s'y implanter, délaissant en partie son site originel des Arrivoirs. Détrompons-les tout de suite : bien avant la création de la zone industrielle en 1968, se trouvait là un vaste domaine agricole dit du Plan d'Acier, avec 2 granges ou fermes à chaque extrémité. Si l'on comprend bien la signification de Plan (ou plain), c'est-à-dire un terrain plat, assez rare à Saint-Claude pour être signalé par la toponymie, le mot "acier" pose problème. Le sens de métal ne peut être écarté d'emblée car cette forme "acier" est attestée en 1666 par exemple et on est encore très ignorant sur l'activité métallurgique ancienne de la région.

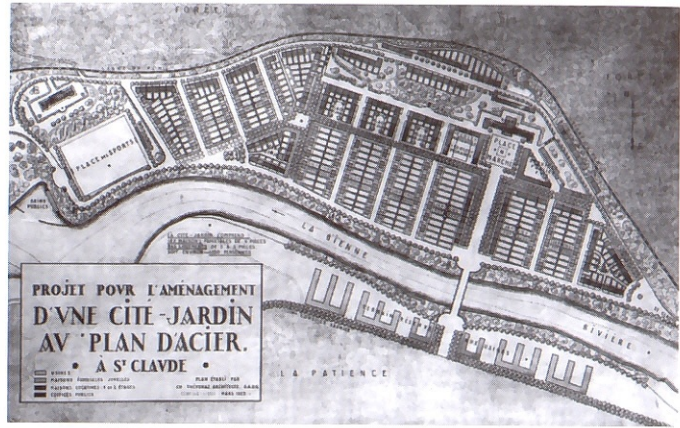
Un lieu-dit "La Charbonnière", attesté au XVIII^e s. et connu aujourd'hui, se situe juste en face, sur la rive gauche de la Bienne, et l'on sait que charbon (de bois ou de terre) rimait souvent avec transformation des métaux. Mais l'on n'en sait pas plus. Certains ont fait dériver acier du latin "acies", qui signifiait entre autres "armée", en rappelant que le lieu-dit "La Bataille" surplombe immédiatement ce coin.

Mais cette bataille, bien connue, eut lieu en 1595, époque où les racines latines non passées au français avaient cessé depuis bien longtemps de donner des noms de lieux. Il paraît plus vraisemblable de se raccrocher à une graphie que l'on retrouve fréquemment aux XVII^e-



*La zone du Plan d'Acier à ses débuts en 1971.
Les PLR de la Patience sont en construction.*

XVIII^e siècles avec ses variantes “Assy, Assis ou Assier”. On aurait donc affaire à un “vulgaire” plan d’assis, d’assise ou contrefort, désignant un replat adossé à un relief marqué, comme c’est le cas “En Assis” (entre Coyrière et Les Bouchoux) ou au Plateau d’Assy en Savoie.



Projet de 1923 (cl. G. Gaignou).

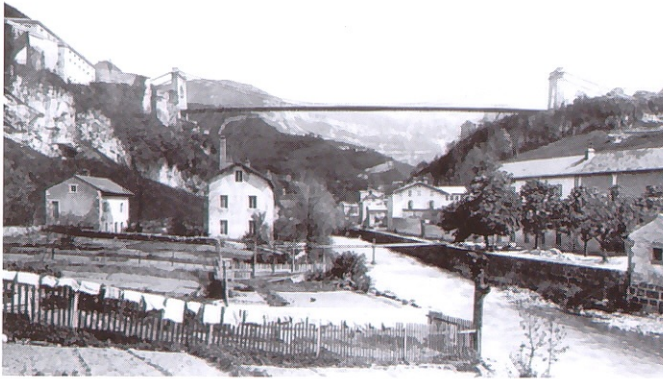
Quoiqu’il en soit, notre Plan d’Acier fut racheté en 1924 par la ville, dans l’intention d’y construire une cité-jardin, sur le modèle des cités ouvrières du Nord, avec gare de chemin de fer, équipements sociaux, sportifs et culturels intégrés. Un pont sur la Bienne est également prévu et l’entrepreneur choisi : Debachy, l’adjudicataire du barrage d’Etables. Mais la crise des années 1930 coupa court à ce projet et la municipalité Jaillon entreprit en 1968 de lotir le Plan d’Acier au bénéfice des industries, beaucoup trop à l’étroit et mal desservies dans les différents sites du centre ville. Un pont métallique provisoire Bailey est installé pour desservir les premières usines jusqu’à l’achèvement du pont définitif en béton armé.

Celui-ci sera inauguré en même temps que la zone industrielle par le ministre André Bettencourt en 1970. En 1975, la municipalité délimita deux rues : l’une, à droite du pont, s’appela rue du Plan d’Acier ; l’autre, à gauche, rue des Frères Lumière, en hommage à Louis et Auguste Lumière, nés à Besançon respectivement en 1864 et 1862, et connus comme les inventeurs du cinématographe. Donc, des gloires de l’industrie française, d’origine comtoise de surcroît. En 1982, la ville ouvrit une voie pour mener à la zone d’épandage des ordures ménagères ; elle reçut le nom de rue de la Tuf, comme la grange qui existait là précédemment ; le tuf, ou la tuffe, est une roche de concrétion calcaire répandue dans le Haut-Jura. Une nouvelle extension de la zone industrielle, vers le sud cette fois, provoqua la création d’une quatrième voie, dénommée en 1993 “chemin de la Soule”, la soule étant un jeu du sud-ouest ancêtre du rugby, sport roi à Saint-Claude depuis 1900 comme chacun sait.

Si l'on ne retrouve pas de délibération baptisant la rue du Plan du Moulin, c'est sans doute parce que ce nom était usité de toute ancienneté. Il s'appliquait plus précisément au replat (ou "plan") en bordure du Tacon occupé actuellement par l'école du Faubourg. Ce "Plain du Molin", tel qu'il figure sur un plan des Archives départementales du Jura de la fin du XVII^e siècle, était remarquable par... son absence de moulin. Mais la légende du docu-

ment éclaircit ce mystère : il y avait là, anciennement, un des trois moulins de l'abbé, les deux autres correspondant aux usines de l'Ours (l'actuelle "Sésame").

Ce moulin avait déjà complètement disparu à la conquête française et était remplacé par une promenade



Vers 1890 (cl. Albert Regad).

plantée d'arbres où, semble-t-il, on jouait aux quilles aux XVIII^e-XIX^e siècles. Les habitantes de la rue de la Poyat venaient aussi y laver leur linge en rivière, comme l'attestent une célèbre gravure et une réclamation contre un projet de mur de soutènement qui, réalisé, allait empêcher l'accès au Tacon des riverains. C'est sur ce plan du Moulin que l'on édifia en 1874 la seconde salle d'asile - ancêtre de l'école maternelle - de la commune. Ce premier établissement devint en 1896 un véritable groupe scolaire avec l'adjonction, côté ouest, d'une école primaire de filles et de garçons. Devenu trop petit, malgré l'ajout de diverses salles et le déménagement de la maternelle à Mouton en 1958, il fut augmenté d'un nouveau bâtiment construit en 1963 de l'autre côté de la rue, ce qui ne manque pas de poser des problèmes de fonctionnement.

Mais revenons à nos moulins. Au XVII^e siècle, outre les trois moulins de l'abbé, les bords du Tacon comptaient également, un peu en amont, deux des moulins de l'infirmier : celui du Tomachon et celui qu'on appelait le moulin Riche ou Maillat, de nom de ses tenanciers successifs, situé sur l'arroyo du Tomachon, à l'aplomb du grand pont actuel. Il semble qu'on puisse l'identifier à l'ancien atelier du fameux "Bourgeois-Pipes de roi" ou du moins à son emplacement.



Vers 1970.

La famille Buat, qui en fut longtemps propriétaire, l'augmenta au XVII^e siècle d'un second moulin et d'une tannerie, toujours actionnés par l'eau de l'arroyo. En 1879, une autre tannerie s'ouvrit en aval : c'étaient les futures graisses Paulin, disparues en 1996 sous les coups des démolisseurs.

Le quartier, très peu habité, se prêtait bien à l'installation d'industries polluantes, comme le traitement des métaux qui succéda au traitement des cuirs ; la CTS (= Comtoise de Traitements de Surfaces) y eut longtemps ses ateliers avant d'emménager à la zone industrielle du Plan d'Acier. Tout ce bâti industriel, devenu miteux et peu décoratif vu depuis le grand pont, a été démolit ces dernières années ou est en passe de l'être, pour laisser place à de nouveaux établissements.

DU PONT SUSPENDU AU GRAND PONT

La construction du pont suspendu, jeté sur le Tacon en 1844 entre les Etapes et la place de l'Abbaye, marque l'entrée de Saint-Claude dans l'ère de la communication.

En effet, l'accès traditionnel par le pont du Faubourg Marcel et la rue de la Poyat, qui accuse plus de 15% de déclivité, était laborieux voire périlleux ou impossible en hiver. Ce nouveau pont va ouvrir le Haut-Jura aux marchés de la Bresse et de la région lyonnaise ; toutefois, le péage institué et maintenu pendant 24 ans par l'Etat pour se dédommager des frais de construction limitera le trafic dans un premier temps. Comme toute nouveauté, l'ouvrage ne suscite pas que de l'enthousiasme à l'époque ; certains prédisent le dépérissement des quartiers du Faubourg et de la Poyat et la ruine de leurs artisans et commerçants. C'est bien ce qui va se produire, en partie du moins.

La ville a pourtant davantage à gagner dans l'opération. Outre son intérêt pratique et économique, ce pont allait en effet constituer pendant près d'un siècle l'une des curiosités touristiques de la région. D'une portée de 148 mètres, son tablier en bois surplombait le Tacon d'une hauteur de 55 mètres et était encadré par deux portiques en pierre de taille à voûte ogivale portant les câbles qui le retenaient. Cette silhouette caractéristique, maintes fois gravée puis photographiée, demeure familière à bien des Sanclaudiens.



Début des travaux de remplacement du pont suspendu par le grand pont en 1939.

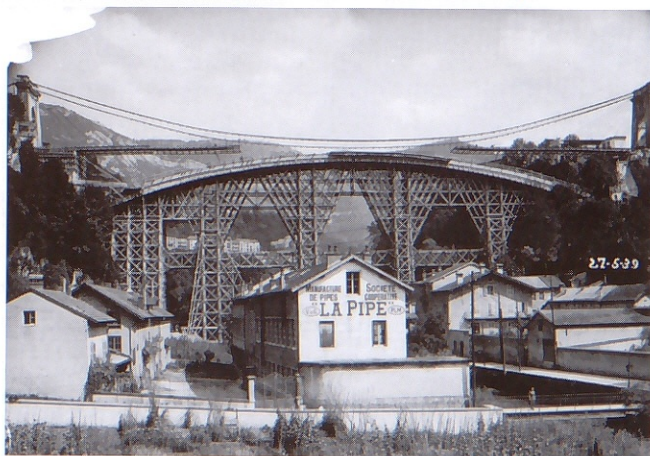
Sa solidité n'était toutefois pas à toute épreuve et il dut être réparé à plusieurs reprises, notamment après le cyclone du 19 août 1890 qui retourna son tablier. Avec l'apparition des camions dans les années 1920, sa charge maximum de 8 tonnes devenait

notoirement insuffisante. C'est pourquoi les Ponts et Chaussées étudient dès 1932 son remplacement par un nouveau pont et retiennent la solution "béton armé" qui, vue la portée de l'ouvrage, parut alors d'une audace certaine.

Précipités par les bruits de guerre et les desiderata du Ministère des Armées qui voulait bénéficier d'un accès aisé à la frontière suisse, les travaux débutèrent en 1938 par la construction d'un gigantesque échafaudage en bois, œuvre de l'entreprise Moles d'Amiens avec la participation de compagnons charpentiers. Un accident mortel survint sur le chantier, celui de Pierre Dunaigre le 4 mars 1939. Après la mise en place des 220 tonnes d'armature de la voûte, le bétonnage de celle-ci fut exécuté en 25 jours, du 14 juin au 7 juillet 1939, par l'entreprise Theg sous la direction des ingénieurs des Ponts Emile Truchet et A. Guénot qui ont tous deux laissé une notice technique sur l'ouvrage. La démolition du pont suspendu commença le 14 juillet et, malgré le départ de la moitié des ouvriers à la déclaration de guerre, le nouveau pont put être ouvert à la circulation en décembre 1939.

Il restait à lui trouver un nom. Certains édiles proposèrent "Pont Jean-Baptiste Vuillod", en hommage au sénateur-maire radical (1850-1917) qui dirigea la ville de Saint-Claude de 1897 à 1906 et était encore bien présent dans les mémoires sous son surnom de "l'homme-canon".

Mais le conseil municipal s'accorda finalement le 4 février 1940 sur le terme plus neutre de "Grand pont" qui reflétait le caractère exceptionnel de ses mensurations : 128 m d'ouverture et 50 m de hauteur. L'inauguration officielle eut lieu le 10 mars sous la conduite du maire Jules Mermet. Peu de temps après, c'était la débâcle et le tout nouveau pont faillit être détruit par les artificiers français pour ralentir l'avance des armées allemandes. Il n'en fut rien et, à l'aube du XXI^e siècle, ce robuste sexagénaire continue d'avoir bon pied bon œil grâce aux bons soins du Conseil général qui en a la charge.

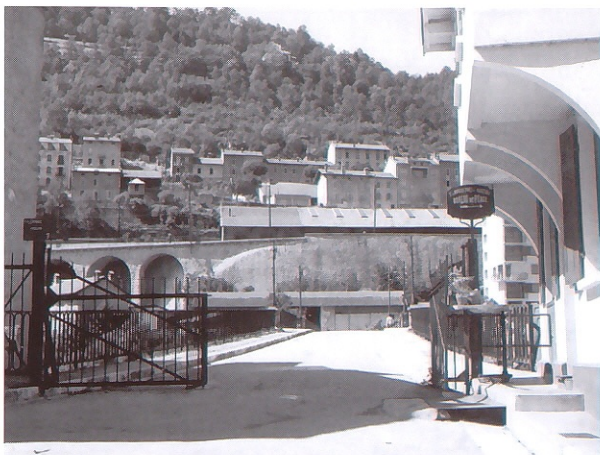


L'échafaudage du grand pont en juillet 1939.

L'histoire de cette rue est intimement liée à celle du pont qui lui a donné son nom.

Pendant des siècles, les Sanclaudiens qui désiraient se rendre sur la rive droite de la Bienne, "au delà de l'eau" comme on disait alors, sans faire le

tour par le pont d'Avignon, durent se contenter de moyens de fortune. Les usiniers de Sous-le-Pré édifièrent puis entretenirent tant bien que mal différentes passerelles de bois (attestées en 1700 et en 1840/1860) puis de métal (Emile Dalloz en 1905) pour relier leurs établissements à la ville. La traversée du Faubourg Marcel au Miroir se faisait à gué, en période de basses eaux ou en barque ; le passage de la Barque, entre la rue du Faubourg et le bord de la Bienne, en est une survivance.



Poste de péage du "pont payant" vers 1960.

Le viaduc ou pont de pierre, construit en 1862 par les Ponts et Chaussées, puis le pont du Gaz ou du Miroir (ou encore du Gai Rivage), construit en 1878 vinrent tisser de nouveaux liens avec la rive droite qui commençait à s'urbaniser. Mais pour une population se déplaçant à pied, la distance demeurait grande entre ce quartier et le centre ville. L'ouverture de la gare de chemin de fer en 1889 et la multiplication des trajets qu'elle entraîna rendit le problème crucial aux yeux de la municipalité. Celle-ci consulta donc plusieurs sociétés en vue de lancer un pont métallique, comme c'était alors la mode, entre la place du Pré, derrière la Poste actuelle et la cour de la gare. Parmi les soumissionnaires figure un nom illustre, celui de Gustave Eiffel. Il venait juste de terminer la tour qui porte son nom, pour l'Exposition Universelle de Paris en 1889, lorsqu'il expédia en février 1890 au maire de

Saint-Claude son avant-projet, “une solution non seulement économique mais encore élégante”. De fait, elle l’était autant qu’on puisse en juger sur le plan joint. Malheureusement, l’affaire resta sans suite, faute de crédits suffisants.

Quelques années plus tard, en 1893, la création du premier réseau d’égouts digne de ce nom fut l’occasion d’un nouveau projet : celui d’un pont-égout, sorte d’aqueduc en pierre à 17 (!) arches, comportant sous son tablier une canalisation d’assainissement, à établir entre le bas de la rue de la Poyat, à l’entrée du pont du Faubourg, et le Miroir. Là encore, l’esquisse resta

dans les cartons mais l’idée de pont-égout fut reprise lors de la reconstruction du vieux pont du Faubourg en 1911.

Ces échecs successifs conduisirent la ville à modérer ses ambitions ; le troisième projet, étudié en 1901, ne concerne plus



Construction du pont central en 1909.

qu’une passerelle piétonnière métallique entre la rue de Bonneville et le talus en contrebas de la gare. La société Schneider et les Forges de Franche-Comté sont sur les rangs ; une convention est finalement signée avec les sieurs Lémard et Papelier en 1902 pour construire cette passerelle à frais partagés.

Ces associés lyonnais, qui se constitueront plus tard en Société civile immobilière avec la raison sociale de “Société des Nouveaux Ponts et Quartiers de Saint-Claude”, avaient acheté des terrains de la rive droite en vue d’y créer un lotissement qui ne se réalisera que très partiellement. Le pont sur la Bienne faisait donc partie intégrante de la desserte du futur quartier. Le projet qui aboutit en 1909 fut quelque peu différent : il fut financé intégralement par ladite société et se concrétisa sous la forme d’un pont en béton armé construit par l’entreprise Hennebique. Ce fut l’un des premiers ponts français de ce type et il figura à ce titre dans l’exposition “L’art de l’ingénieur” présentée à Beaubourg, au Centre Georges Pompidou, en 1997.

Sa deuxième particularité est d'avoir été un des derniers ponts payants de France, avant la réapparition du péage sur des ouvrages d'exception comme le pont de Tancarville. Pour se dédommager des frais de construction, la Société des Nouveaux Ponts et Quartiers avait en effet institué un droit de péage qui se montait, pour les piétons, à 17 centimes en 1917, 40 c en 1939 et 4 AF en 1958. Les entreprises et les riverains contraints à ce paiement quotidien élevèrent de nombreuses protestations qui aboutirent au rachat du pont par la ville en 1961. Le rapport demandé aux Ponts et Chaussées à cette occasion mit en évidence les limites de la technique adoptée en 1909, d'avant-garde pour l'époque. Le béton ne présentait pas alors les qualités de compacité attendues 50 ans plus tard et les gels et dégels avaient largement attaqué la voûte et le tablier, ce qui entraîna une limitation du tonnage et une réfection complète, réalisée de 1975 à 1977.

Signalons le dernier avatar, à ce jour du moins, du projet municipal de 1890. Un élève architecte de la région lyonnaise, Régis Zeller, présenta en 1963 pour son diplôme d'Etat l'étude d'un pont commerçant, donc couvert, à implanter à l'emplacement même de 1890, c'est-à-dire entre la Poste et la gare. L'esquisse avait la laideur typique des années 1960 mais l'idée ne manquait pas d'intérêt. Elle a du reste fait un retour en force tout récemment dans divers pays européens.

En plus du pont central, quelques immeubles virent le jour avant la Première Guerre mondiale, en surplomb de la rivière, mais le lotissement prévu, beaucoup plus ambitieux, ne fut jamais réalisé. La voie était cependant ouverte, du carrefour de la rue du Miroir à l'escalier qui rejoint la gare en formant un cul-de-sac pour les véhicules : elle reçut en 1959 le nom de rue du Pont Central.

Peu à peu, et surtout à partir des années 1960, d'autres immeubles vinrent la border. Citons parmi eux celui de la Caisse d'Allocations Familiales du Jura, aujourd'hui installée à la Patience. C'est en effet l'occasion de rappeler que, si la CAF du Jura présente la particularité d'être implantée à Saint-Claude, et non au chef-lieu Lons-le-Saunier comme la plupart des administrations départementales, c'est parce que notre ville vit en 1928 la création de la première caisse patronale de compensation, ancêtre de la Caisse d'Allocations familiales. La CAF a déménagé mais la rue est maintenant le siège d'une œuvre de solidarité, le Centre d'Aide par le Travail qui a rénové les locaux de l'ancienne usine de briquets Monneret et emploie des personnes handicapées à des travaux de sous-traitance.



Saint-Claude, commune aux 36 ponts - ou presque - partage avec nombre de localités de France et de Navarre le privilège de compter un "pont du diable".

Celui-ci est situé sur la route de Saint-Claude à Cinquétral et Morez, au débouché des gorges de l'Abîme récemment aménagées pour la visite. Le pourquoi de cette appellation est une question souvent posée par les



La scierie du pont du Diable vers 1910.

Sanclaudiens et les visiteurs, d'autant que le pont visible actuellement, assez modeste, ne présente pas de caractère particulier qui pourrait fournir une explication évidente. Ce nom de pont du diable est en effet souvent

donné à des ouvrages d'art qui ont représenté, dans leur contexte historique une prouesse technique remarquable.

Par exemple, le pont du Diable de Céret (Pyrénées-Orientales), dont le député-maire Henri Sicre a lancé une grande enquête sur ce thème et nous a fourni ces renseignements, comporte une seule arche d'une portée de 45 m. Sa clé de voûte est à 30 m au-dessus du Tech, dont il a bravé les crues depuis l'époque de sa construction, entre 1321 et 1341.

Une autre explication aux ponts du diable, qui n'exclut pas la précédente, est quelquefois avancée : ce serait le nom donné aux ouvrages que les frères pontifes de Saint-Bénézet (Vaucluse), congrégation spécialisée au Moyen-Age dans ce type de construction, et auteur selon la tradition des ponts

d'Avignon et du Faubourg à Saint-Claude, n'avaient pas réalisés et qui, de ce fait, n'étaient pas bénis.

Pour notre pont du diable, rien de tel. Il fut construit en 1866/67 seulement par les Ponts et Chaussées, au moment de l'ouverture de la nouvelle route de Cinquétral qui passait auparavant par la Serre. Le tablier actuel date de son élargissement en 1960 par l'entreprise Pascal. La scierie en ruines qui jouxte le pont, bien visible sur les cartes postales du début du siècle (cf. illustration), est d'ailleurs postérieure aux années 1870. Elle fut abandonnée entre les deux guerres, suite à un incendie.

Je suis donc restée longtemps dans la plus profonde perplexité, avant de “tomber” sur un passage de la “Topographie médicale de la ville de Saint-Claude” publiée en 1860 par le docteur Guichard, qui éclaire quelque peu notre lanterne :

“Près de là, on voyait, il y a quelque temps seulement, le petit pont dit du Diable, fait de branchages entrelacés ; il se trouvait immédiatement derrière la chute de cette rivière, la cascade des Combes, et était suspendu sur des précipices ; il est, aujourd'hui, remplacé par un pont en pierres, depuis l'établissement du chemin d'intérêt commun de Saint-Claude à Morez.”



Le pont du Diable vers 1900.

De fait, le tracé d'un sentier aboutissant à cet endroit précis, relevé sur une carte militaire de 1827, laissait supposer l'existence d'une passerelle qui s'avère donc végétale et sans nul doute périlleuse. Elle évoque irrésistiblement le descriptif que donne Charles Thuriot ("Traditions populaires de la Haute-Saône et du Jura", en 1892) du pont du diable sur le Lison, à Sainte-Anne, près d'Amancey (Doubs) : "passerelle rustique jetée entre deux roches d'où l'eau du torrent tombe en cascade dans un affreux précipice".

Chose curieuse, le second pont du diable cité par cet auteur pour la Franche-Comté se trouvait sur un autre Lison, celui qui se jette dans la Bienne en aval de Saint-Claude, sur la commune de Ponthoux. Et tous deux étaient accompagnés d'une légende très semblable, illustrant le "caractère presque magique qu'acquiert le chantier de construction du pont tant est grande sa difficulté" (Jean Mesqui "Le pont en France avant le temps des Ingénieurs", 1986). Le thème est en général le suivant : l'ingénieur chargé de la construction, ne pouvant mener le chantier à son terme, fait appel au diable ; celui-ci, en échange, exige la première âme se présentant sur le nouveau pont. Pour Ponthoux, ce fut un rat ; le diable, furieux, enleva alors la pierre qui servait de clé de voûte et le pont s'écroula. Pour Sainte-Anne, ce fut le curé et la force divine qu'il incarnait précipita le diable "dans le gouffre sans fond où se perdent les eaux du torrent et qui, à ce que l'on croit, est un des entonnoirs de l'enfer" (Thuriot). Ceci n'est pas sans rappeler le trou de l'Abîme (pléonasme datant au plus tôt du XVII^e siècle, où l'on donna ce nom savant à la rivière appelée auparavant le bief des Trois Bourgeoises ou de Sarmaison), un peu en amont du pont du Diable.

Mais, si une légende a existé pour ce pont-là, elle n'est pas parvenue jusqu'à nous. La seule tradition que l'on ait pu recueillir à son sujet est familiale : chez les descendants de Cottet de Cinquétral, on raconte que, aux environs de 1700, trois frères Cottet, tous maçons, se seraient brouillés à l'occasion du chantier de construction du pont du diable et auraient voulu dès lors se différencier. Ce serait l'origine des Cottet-Emard, Cottet-France et Cottet-Providence. Ce que l'on sait du pont et de l'époque d'apparition de ces différents noms composés ne corrobore pas du tout cette histoire. Le diable en a sans doute brouillé les cartes...

Jusqu'au XIXe siècle, on distinguait deux parties dans cette rue : la partie haute, depuis la place du Coin – c'est à dire le carrefour rue du Pré / rue du Marché – jusqu'aux Carmes, était appelée "rue de Sur la Poyat". Poya, mot ancien du domaine franco-provençal, signifiait en effet montée, pente raide, ce qui est bien le cas ici. La "Poya" proprement dite, donc la partie basse de la rue, beaucoup plus pentue que la partie haute, entre les Carmes et le pont du Faubourg, était appelée tout simplement "rue Basse". Ce n'est qu'en 1874 que les deux tronçons furent réunis sous le nom de "rue de la Poyat".

Cette partition se calquait certes sur une réalité topographique, mais elle dénotait aussi une différence sociologique marquée, que la Société Populaire avait bien analysée en proposant, en l'an II, de changer le nom des deux rues respectivement en rue du Commerce et rue de l'Industrie.

La rue "Sur la Poyat" faisait en effet partie du centre ville commerçant et, dans une moindre mesure, résidentiel. Un examen des différents recensements du XIXe siècle montre une présence de boutiques à tous les numéros : marchand de gibier, boulanger, quincailler, boucher, cafetier, épicier... Au premier étage des maisons, on trouvait d'heureux rentiers et rentières, des médecins, des hommes de lettres, des agents-voyers, des receveurs des finances, etc... ; aux étages supérieurs, des commis, des employés et des domestiques. L'ancienne maison Dumoulin, au n°12 (la future Maison du Peuple construite pour l'essentiel en 1910) faisait figure d'hôtel particulier, tout comme les restes de l'ancien couvent des Carmes, adjudé à la Révolution à plusieurs particuliers, dont les parents du célèbre Désiré Dalloz, créateur des codes Dalloz.

Après avoir connu une période plus faste aux XVIe-XVIIe siècles – en témoignent certains vestiges, linteaux sculptés, arcades... – la rue Basse comportait essentiellement au XIXe s. des ateliers de tournerie, tableterie,





Façades des maisons du bas de la Poyat donnant sur le Tacon vers 1830.

Détail d'une gravure de "La Franche-Comté pittoresque" de Taylor et Nodier.

souvent "de l'eau jusqu'au-dessus du soulier". Malgré l'amélioration de la voirie, ce phénomène de paupérisation s'est accentué au XXe siècle jusqu'à la mise en œuvre de programmes d'amélioration de l'habitat dans les années 1970, qui ont largement porté leurs fruits.



Les joies de l'hiver rue de la Poyat vers 1965.

menuiserie, cordonnerie, etc... et des ménages ouvriers. La présence de la boucherie communale, c'est-à-dire de l'abattoir, jusqu'à son remplacement en 1888 par un lavoir (actuel HLM), entraînait les nuisances que l'on devine. Elle fournissait cependant un matériau de pavage original pour les couloirs de maisons voisines : l'os de bœuf scié, dont il reste quelques rares exemples. La paupérisation du quartier est surtout sensible après le détournement de la circulation par le pont suspendu en 1840, qui entraîne une baisse de l'activité et un manque d'entretien de la voirie. Les riverains se plaignent en 1846 d'être délaissés par l'administration : des ornières de "20 à 30 cm de profondeur et autant de largeur" se sont creusées dans la chaussée, pavée seulement dans la partie centrale ; et les eaux de pluie et du trop-plein des fontaines dévalent la rue où l'on a



Henri PONARD

La rue du Pré est aujourd'hui la rue principale de Saint-Claude, mais il n'en a pas toujours été ainsi.

Elle s'est bâtie progressivement sur la voie de communication qui partait du centre ancien (quartiers du Château et du Marché) en direction du nord ; le bourg de Saint-Oyend était délimité de ce côté par la porte du Pré, au niveau de l'actuelle place Denfert-Rochereau.

Socialement parlant, la rue du Pré a toujours été "assez bien habitée", mais ce n'est qu'après le grand incendie de 1799 qu'elle devint véritablement le centre administratif avec la construction de l'hôtel de ville au n°32 en 1813, puis de la sous-préfecture au n°38 en 1825.

Son importance commerciale s'accrut après la disparition des halles de la rue du Marché en 1850 et la multiplication des petits commerces, caractéristiques du XIXe siècle.

Sa dénomination apparemment limpide cache une histoire plus mouvementée. Si la proposition de "rue de l'Égalité", faite par la Société Populaire en l'an II, resta lettre morte, celle de rue Henri Ponard fut retenue vraisemblablement en 1928, à la mort du grand homme. La notoriété d'Henri Ponard (Saint-Claude 1861 - Paris 1928) n'a sans doute pas dépassé le cadre local, mais son rôle fut très important dans le Haut-Jura. À l'origine du développement de "La Fraternelle", il était maire socialiste de Saint-Claude depuis 1919 et député du Jura depuis 1924. La foule présente à son enterrement laisse mesurer sa popularité. C'est sans doute pour cela que la délégation spéciale vichiste, tout en rendant à la rue centrale son nom de rue du Pré en 1941 – après une proposition érudite de "rue du Maréchal Pétain" – transféra le souvenir d'Henri Ponard aux Avignonnets en l'appelant "Quartier Henri Ponard".

Chaque numéro de la rue du Pré aurait certes une histoire à raconter mais nous nous limiterons à celle des passages couverts pour rester dans notre propos. Côté impair, le passage de la Cheneau au n°33/35 et celui des Religieuses au n°45 ont fait chacun l'objet d'une notice. Côté pair, le plus discret s'ouvre au n° 12 bis : c'est le passage des Quatre-Vingts qui, comme son nom l'indique, compte 80 marches et aboutit juste en face du collège. La commune l'aménagea vers 1825 à la demande d'habitants qui désiraient accéder au lavoir de la Rochette sans faire le tour par Saint-Romain. L'immeuble sous lequel il s'insinue (qui date, lui, du XXe siècle) abritait jusqu'en 1799 le four communal ; ce dernier fut remplacé en l'an XII (1804) par une fontaine publique qui obstruait précédemment l'entrée de la rue du Pré.

Au n° 40, en dessous de la belle façade de la Maison de la Presse, peinte en 1929 et restaurée en 1993, part une ruelle appelée autrefois tout bêtement ruelle du Pré. Les urbanistes qui confectionnèrent le plan général d'alignement de 1858 l'affublèrent du nom de ruelle de la Sous-Préfecture, car il était alors question d'élargir la ruelle pour l'adosser à ce bâtiment. Projet sans suite... Le conseil municipal la rétablit donc dans son nom d'origine en 1874. En 1902, elle reçut pour mission de perpétuer le souvenir d'Henri Michaud (Saint-Claude 1842-1886) qui avait tenu la mercerie-papeterie du n°40 donnant sur ladite ruelle par l'arrière. Cet Henri Michaud, "homme de bien", d'après les édiles, avait été conseiller municipal républicain de 1884 à 1886 et s'était illustré dans les joutes oratoires et épistolaires autour du "culte de Voltaire" à Saint-Claude. Bien entendu, la ruelle Henri Michaud fut débaptisée en 1941 mais cela resta, pour une fois, sans effet.



Vers 1930.

“L'étranger est surpris de voir dans cette ville, resserrée au point de ne pouvoir plus se procurer la plus petite étendue en largeur, de belles et longues allées en tilleuls de haute futaie, impénétrables au soleil de la canicule...” C'est en ces termes élogieux que Jean-Baptiste Crestin, maire de Saint-Claude de 1807 à 1814, décrivait en 1811 les promenades du Pré qui s'étendaient alors aux portes de la ville, du talus de la Bienne aux contreforts du mont Bayard. Si les tilleuls ont été remplacés par des platanes et des marronniers après le passage du cyclone de 1890, puis par des érables en 1998, et les allées des promenades par des parcs à voitures, on parle toujours de place du Pré.



D'après l'historiographie religieuse, ce pré – du latin pratellum, désignant une terre arable – séparait l'abbaye des premières implantations laïques aux Moulins. Aussi loin que les archives nous permettent de remonter, ce fut un lieu de délassément et de loisirs à connotation militaire.

Un terrain pour le jeu de l'arquebuse y fut aménagé dans la seconde moitié du XVII^e siècle du côté de la Côte Joyeuse, puis un jeu de quilles au nord de l'ancien collège. La Révolution envisagea de l'appeler “Champ de la Fédération” puisqu'on y célébra la fête du même nom le 14 juillet 1790.

A partir du XIXe siècle, le manque de terrains à bâtir conduisit l'administration à édifier ses nouveaux bâtiments en bordure de cette vaste esplanade : d'abord le tènement prison-tribunal-caserne, puis en 1899 l'hôtel des postes, malgré les protestations des Sanclaudiens qui le trouvaient "éloigné de la plupart des quartiers de la ville". Dans le même temps, la construction privée venait dessiner la rue des Promenades qu'on baptisa vers 1860 "rue Saint-Dominique", en référence à l'industrie principale de la ville. Saint Dominique, qui propagea l'utilisation dévote du rosaire – ou chapelet à gros grains, une spécialité locale – était en effet considéré comme le patron des tourneurs de Saint-Claude.

En 1902, en pleine période anticléricale, la municipalité Vuillod lui attribua le nom de "rue Reybert" en hommage à Jean-Louis Reybert (1844/1892), un des responsables du parti radical jurassien et de la loge maçonnique "Le réveil de la montagne", qui fut maire de Saint-Claude de 1884 à 1888 et député du Jura de 1885 à 1893. Médecin de profession, il collabora à l'Institut Pasteur et fonda à Saint-Claude "La Franc-Comtoise", société de gymnastique masculine dont l'entraîneur n'était autre, à ses débuts, que le futur maire Jean-Baptiste Vuillod – 47 cm de tour de biceps ! Son gymnase était installé aux Promenades justement, à l'emplacement de la poste actuelle.



Vers 1930.



Vers 1914.

Vers 1900, et surtout à partir de 1911, avec la construction des “maisons à 10 et 12 étages” – les gratte-ciel de l’époque : le chantier fut une véritable attraction – c’est une nouvelle voie qui se dessine, baptisée en 1902 “Boulevard de la République” : il en fallait un dans toute ville digne de ce nom.

En 1923, la municipalité Ponard y fit bâtir l’immeuble des Bains-Douches, arasé au niveau de la place pour dégager la perspective sur la rive gauche de la Bienne et faire place à un monument aux 408 morts de la guerre 1914-1918, remarquable par sa dédicace pacifiste : “Que les luttes fratricides soient à jamais maudites”.

Ce monument fut démoli en 1973 et remplacé par les bustes de Voltaire et Christin. Quand au vœu des édiles socialistes, il ne fut pas exaucé puisque la place connut les heures sombres que l’on sait. Après la grande manifestation pétainiste que fut la Fête de la Légion des Combattants en 1943 (la délégation spéciale avait d’ailleurs songé en 1941 à transformer le boulevard de la République en boulevard du Maréchal Pétain), ce fut la rafle de Pâques 1944 et ses 300 déportés dans les camps nazis.

C’est cette tragédie que commémore la nouvelle appellation de “place du Neuf Avril 1944”, adoptée en 1960 sur proposition de la FNDIRP (= Fédération Nationale des Déportés, Internés et Résistants Patriotes) mais peu usitée par la population.

Au tout début du XVII^e siècle, des jeunes filles de la ville résolurent de former un couvent car il n'existait alors aucune congrégation féminine à Saint-Claude. Elles prirent le voile dans l'ordre des Annonciades Célestes et ouvrirent leur maison religieuse en 1620 rue du Pré (actuel n°45). Malgré un court épisode où elles durent se réfugier à Annecy pendant la Guerre de Dix Ans, elles tinrent là une école de filles jusqu'à la Révolution qui provoqua la dissolution de toutes les congrégations. Leur couvent passa alors à des particuliers. Il se composait d'une sorte de quadrilatère avec une façade sur la rue, et à l'arrière, un vaste jardin clos de murs de tous côtés.

Un premier démembrement intervient en 1883 avec la démolition du bâtiment en façade, mais la configuration générale reste inchangée. Dans les anciens jardins, des hangars et remises ont été construits au XIX^e s., ainsi qu'une maison à l'angle de la rue Reybert. Cette maison Boulette montrait un linteau de porte, en réemploi, avec l'inscription suivante :

“Passant, ferme tes pas devant ces trois fontaines
Qui découlantz sur toy adouciron tes peynes
Mais faictz que le canal de celle du milieu
Abreuve celuy qui t'a dressé ce lieu – 1627”

On ne sait à quelles fontaines cette pierre fait allusion. Elle a été récupérée lors de la démolition de la maison en 1970 et conservée par les Amis du Vieux Saint-Claude.

En 1920, la propriété des Religieuses est acquise par la Société Immobilière Economique, fondée par Emile Dalloz et d'autres industriels, pour agrandir ses entrepôts.



La Cour des Religieuses en 1959.



La démolition de l'ancien couvent des Annonciades vers 1890.

Elle y construit en 1923, sur le sol d'un bâtiment ayant servi de bains-douches, le Théâtre des Variétés qui fonctionna comme cinéma jusqu'à la fin des années 60. Entre temps, la ville lui rachetait en 1956 la cour des Religieuses, devenue extrêmement vétuste, pour la démolir. Avant l'exécution de ce projet, un incendie la détruisit en 1959 ; les barres nord et ouest furent donc rasées en

1960, puis tout le reste (y compris les Variétés rachetées en 1966) en 1970 pour laisser placer à la salle omni-sports. Encore que lques démolitions en 1983, pour

relier le passage de la Cheneau au parking et nous obtenons le site actuel. Dommage qu'hor-mis quelques pierres, on ait gardé si peu de traces des bâtiments disparus.



Pierre gravée "Passant, ferme tes pas..." provenant du secteur des Annonciades, conservée par les Amis du Vieux Saint-Claude (cl. R. Le Penneç).

La fréquentation régulière de Rochefort et du Pré Saint-Sauveur remonte, semble-t-il, au XII^e siècle. C'est à cette époque que fut créée la paroisse de Saint-Sauveur, par démembrement de l'immense paroisse qui était desservie jusque là par l'abbaye de Saint-Oyend.

Celle-ci fit alors construire, en amont de la ville, sur une esplanade formée par une boucle du Tacon, une église dédiée au Saint-Sauveur. Pour atteindre

leur église, les nouveaux paroissiens de la vallée du Tacon et du plateau des Moussières qui en dépendaient, après avoir traversé la rivière au pont de Villard pour ceux de la rive droite, étaient "obligés



La cité scolaire du Pré Saint-Sauveur en 1982.

de passer par un sentier fort étroit étant auprès d'un affreux rocher escarpé et tout calciné duquel il se détache souvent de grosses pierres", selon une enquête de 1708. Le détour par Saint-Claude leur aurait occasionné en effet 3/4 d'heure de marche supplémentaire. Ce sentier très dangereux dans sa portion située entre l'actuel pont de Rochefort et les abords du Pré Saint-Sauveur avait causé de nombreux accidents, parfois mortels. Ce fut l'un des principaux arguments de la requête déposée au début du XVIII^e siècle par les paroissiens de Saint-Sauveur pour obtenir une nouvelle église dans un lieu plus central. C'est finalement le Villard qui sera choisi et l'église actuelle y sera construite en 1713.

Quand à l'ancienne église Saint-Sauveur, elle fut démolie – ses pierres se retrouveraient, dit-on, dans divers bâtiments du Plan du Moulin – et remplacée par une ferme. Celle-ci disparut à son tour pour laisser place au gigantesque chantier du Lycée du Pré Saint-Sauveur, débuté en 1964.

Il est vraiment dommage que personne n'ait songé à l'époque à relever les traces de l'ancien cimetière qui auraient pu donner des indications sur l'occupation primitive du site. Les sections techniques du lycée furent les premières ouvertes et l'ensemble de la cité scolaire fut inauguré en 1969 par Edgar Faure, alors ministre de l'Éducation et, accessoirement, premier des Premiers Fumeurs de Pipe élu par la Confrérie des Maîtres-Pipiers de Saint-Claude en 1966. Le Pré Saint-Sauveur fut relié en 1970 au stade de Serger et à la piscine du Martinet, fréquentés par les élèves, par une passerelle et un raidillon débouchant à Rochefort.

Le hameau de Rochefort, lui, n'a guère plus de 150 ans d'existence. Auparavant, le lieu-dit Rochefort désignait "l'affreux rocher escarpé et tout calciné" dont il a été question plus haut, sur la rive gauche du Tacon. Le toponyme indique clairement qu'il y eut aux temps féodaux en cet endroit une fortification qui devait surplomber également le chemin de Savoie passant par le Marais et Taillat. "Sous Rochefort" commença à devenir un carrefour routier en 1845, avec l'ouverture de la nouvelle route de Bellegarde et la construction d'un petit pont suspendu, frère cadet du "grand pont en fil de fer" lancé l'année précédente à Saint-Claude. Une seule maison est recensée en 1859 par Rousset. Mais le nouveau tracé de la route de Genève par les lacets de Septmoncel amène à partir de 1860 un flux supplémentaire de passants par Rochefort et deux cafés-restaurants s'y installent pour étancher leur soif et calmer leur faim. Ils y sont toujours avec, en prime, une belle vue sur les courts de tennis aménagés à partir de 1979. Quant au pont suspendu, remplacé en 1905 par un tablier métallique fixe, il a été reconstruit en 1975 en béton armé.

*Le Pré Saint-Sauveur vers 1960.
La ferme occupe l'emplacement de
l'église Saint-Sauveur ;
à l'arrière plan, la montagne de Rochefort
et à droite, l'ancienne route de Savoie
par le Marais.*





Le passage des Quatre-vingts entre la rue du Pré et la rue du Collège (cl. R. Le Penneç).

Cette Rochette là n'est pas celle du centre ville, que l'on fortifia avec le château et les remparts, mais un promontoire rocheux un peu détaché de la falaise des Baumes-Rives. Le chemin de la Rochette grimpe au flanc du Mont Bayard en direction de la grotte Sainte-Anne et de son ermitage, disparu au début du XIXe siècle et dont le plus illustre occupant fut Jean de Gand (1360-1439), considéré comme un précurseur de Jeanne d'Arc. Les pèlerins étaient nombreux à gravir ce sentier, en particulier pour la Sainte-Anne, le 26 juillet.

Au pied de la roche sourd la source dite justement de la Rochette, qui alimentait autrefois les fontaines du Marché et du Pré, ainsi que le lavoir de pierre construit et couvert en 1833 par M. Gillet, un ancien militaire philan-

thrope, qui s'était ému de voir les femmes du quartier laver leur linge sous les intempéries. En mémoire de son fils Charles décédé prématurément, il le baptisa du nom de "lavoir Saint-Charles". Et c'est ainsi que la voie d'accès au lavoir, qui longeait les murs du collège, devint pour quelques décennies la rue Saint-Charles, alors que le chemin de la Rochette proprement dit désignait la portion de rue entre la Touperse (emplacement de la Caisse d'Épargne) et les limites du collège.

Lorsque l'on procéda en 1894 au creusement de la rue Rosset, la rue Saint-Charles se trouva soumise à un fort dénivelé. Les habitants – ou plutôt les habitantes, par la voix autorisée de leurs époux respectifs – se plaignirent des montagnes russes qui leur étaient désormais imposées.



Le lavoir Saint-Charles à la Rochette.

Qu'on en juge : il leur fallait gravir les "80", puis dévaler la rue Saint-Charles pour atteindre la rue Rosset et grimper à nouveau jusqu'au lavoir. Ils obtinrent gain de cause en 1896 avec la construction d'une passerelle métallique toujours en place, prolongée en 1999 en direction de la salle des fêtes. A l'angle des rues du Collège et de

la Rochette signalons la maison dite des crèches démolie en 1996 : ce bâtiment fut mis à la disposition de la ville par la Caisse d'Epargne pour y installer en 1906 la première crèche municipale, fermée dès 1908. Le bâtiment fut alors affecté aux cantines des écoles du Centre jusqu'aux années 1940.

En 1909, en pleine période anticléricale, le nom de Saint-Charles parut une offense aux idées professées par les édiles qui lui préférèrent le nom du chevalier de la Barre, comme leurs collègues de Morez. Ce Chevalier de la Barre, connu comme martyr de l'athéisme, était un jeune noble picard qui fut torturé et décapité en 1766 pour ne s'être pas découvert devant une procession et avoir chanté des chansons impies telles que les litanies du Pantagrue de Rabelais...

Son affaire suscita l'indignation de Voltaire qui s'en exila en Prusse. Tout ce qui touchait à ce dernier faisant horreur à la délégation spéciale, la rue du Chevalier de la Barre fut débaptisée en 1941 pour redevenir l'innocent chemin de la Rochette et le rester à la Libération.



En haut, l'ermitage de la grotte Sainte-Anne. Détail dessiné d'après la gravure de Tournier (1718) pour "Louis XI pèlerin en Comté" de G. Gros.

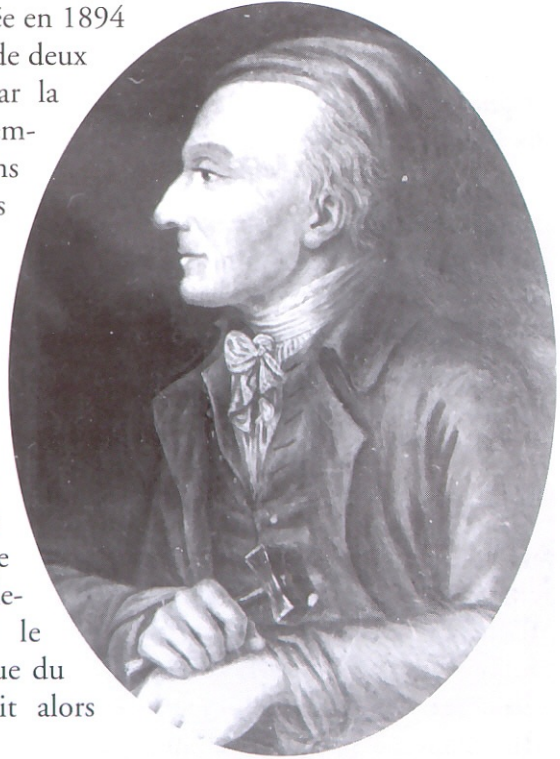
L'ermitage de Sainte-Anne (en haut, sur la gauche). En bas, sur la droite, le couvent des Capucins devenu l'ancien collège.

La rue Rosset actuelle est née en 1894 de la mise en communication de deux tronçons séparés jusque là par la cour du collège, aménagée à l'emplacement des anciens jardins des Capucins et close de murs de toutes parts.

Au nord, le tronçon venant de la rue du Collège était appelé "rue de la Rochette" ; au sud, la portion de voie reliant la rue des Pères au bas de la Cueille, avait reçu à la Révolution le nom de "rue de l'Égalité". Notons au passage que cette appellation avait également été proposée pour le Faubourg des Moulins et la rue du Pré, tant la notion paraissait alors importante.

La nouvelle rue fut baptisée sous les auspices des Rosset, dynastie de maîtres-sculpteurs sanclaudiens connue sur au moins 5 générations, depuis Denis Rosset dit Dupond, cité en 1655, jusqu'à François-Marie (1743-1824), émigré à Dole. Le plus célèbre fut sans conteste Jean-François dit Joseph (1706-1786), dit aussi "le grand Rosset", qui se fit connaître par ses Christ en ivoire et ses bustes de Voltaire. Le collège prit lui-même le nom de Rosset en 1982, à l'instigation de son principal, Henri Marandin.

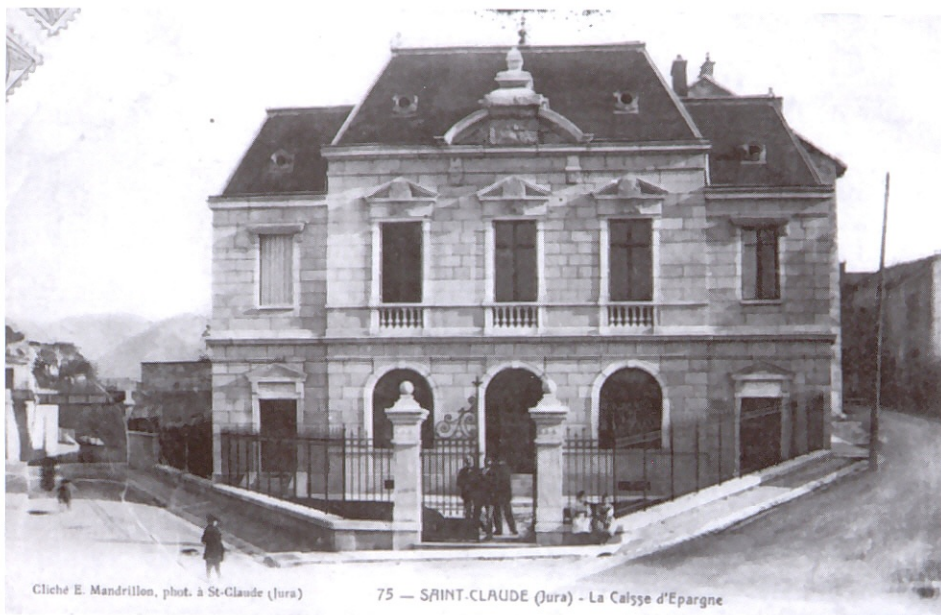
Outre le collège, la rue Rosset fut le siège de plusieurs bâtiments publics, à commencer par celui de la Caisse d'Épargne, construit en 1897. Après une première tentative de crédit populaire avec le Comptoir d'Escompte qui



Portrait de Jean-François Rosset dit "le grand Rosset" par son fils François Marie.

fonctionna de 1848 à 1859, la Caisse d'Épargne de Saint-Claude ouvrit en 1868 au 44, rue du Pré pour suppléer aux carences du système bancaire existant. En 1909 débute la construction de la gendarmerie, du tribunal et de la prison. Mais la Première Guerre mondiale vient interrompre les travaux, tout comme ceux du collège en face, et les nouveaux locaux ne seront occupés que beaucoup plus tard, après 1924.

La gendarmerie a déménagé en 1999 pour son nouvel immeuble des Avignonnets. La prison, elle, fut démolie en 1956 pour laisser place à la salle des fêtes et à la caserne des pompiers, transférée à Mouton en 2004.



A gauche, la rue Rosset et le pont de la Rochette.

Pour la petite histoire, on peut intégrer à ces bâtiments “publics”, la maison à l’enseigne de “La Belle Etoile” où l’on pratiquait, avant 1914, une activité que la morale réproouve, comme nous l’apprend Daniel Chambre dans son “Haut-Jura oublié”.

En effet, le nom de cette maison, située à l’angle nord de la rue du Bugnon, a été officialisé par le cadastre de 1974 et a donc toutes les chances de passer à la postérité.

La rue Saint-Blaise, qui fut jadis le début de la route de Lyon, est limitée depuis 1971 à la rampe joignant le pont du Miroir à la nouvelle route de Lyon. Mais c'est tout le quartier situé de part et d'autre de ce carrefour qui porte, avec raison, le nom de Saint-Blaise. Il a pour origine une chapelle, très ancienne semble-t-il, érigée en ce lieu.

A la différence des différents oratoires construits au XVII^e siècle par de pieux bourgeois, elle dépendait directement de l'abbaye et plus particulièrement de l'aumônier qui, en 1598, avait à charge "d'entretenir l'église de monsieur Saint Blaise", tout comme il avait la charge de l'ermitage de Sainte-Anne. Ceci montre que le culte de saint Blaise à Saint-Claude était intégré au phénomène des pèlerinages ; ce sont deux saints guérisseurs que Louis XI, roi maladif, invoquait lorsqu'il était en danger de mort.



280 — Saint-Claude (Jura) sur Saint-Blaise - Diamanterie et l'Abattoir

Au XVII^e siècle, le Magistrat de Saint-Claude faisait faire des neuvaines à saint Blaise – ainsi d'ailleurs qu'à saint Oyend – pour demander la cessation des pluies.



Station du tramway à Saint-Blaise vers 1930.

L'histoire du quartier a moins de relief mais quelques bâtiments sont à signaler. Le fort et la poudrière, disparus, ont déjà fait l'objet d'une notice. L'abattoir, fermé en 2000, était là depuis 1885 : il a succédé à celui de la Poyat, par souci de salubrité.

A proximité, la maison Grosfilley est caractéristique de l'architecture "dommages de guerre" ; une plaque rappelle qu'elle fut incendiée par les Allemands et son propriétaire exécuté pour avoir ravitaillé le maquis. En direction de la ville, s'étendait la diamanterie Roulina, construite dans les années 1880 ; elle fut très vite convertie en tournerie puis adaptée aux transports Laperrière.

Ce sont aujourd'hui les ateliers municipaux : sait-on que leurs bureaux occupent la maison que l'on appelait à la Belle Epoque "Monplaisir" car on y menait joyeuse vie en compagnie de femmes légères ?

L'histoire du quartier Saint-Hubert commence dans le cadre bucolique d'un pré que les anciens dénommaient "Fossa en bas" et que le cadastre de 1809 connaît sous le nom de "Pré Saint-Hubert". C'est la première apparition attestée de ce toponyme dont on ignore la raison d'être. Il ne semble pas en tout cas qu'il y ait eu là d'oratoire dédié à saint Hubert, patron des chasseurs et vénéré par ailleurs comme guérisseur.



Le nouveau tracé de la route de Genève en 1838 vint troubler cette tranquillité. La suite de l'histoire est plus malodorante puisqu'on y ouvrit en 1890 un dépôt d'ordures après que divers habitants se furent cotisés pour faire canaliser le ruisseau de Fontainebleau qui traversait le terrain choisi. La décharge publique fonctionna jusqu'en 1952 et l'on continua encore à y déposer des matériaux jusqu'en 1963.

Ceci n'empêcha pas les premières maisons de sortir de terre en cette fin du XIXe siècle, donnant peu à peu naissance à un quartier qu'on baptisa tout d'abord, en 1909, Faubourg Etienne Dolet.



Etienne Dolet (1509-1546), un imprimeur humaniste pendu et brûlé pour hérésie religieuse, était considéré comme un martyr de la libre pensée et figurait en bonne place au panthéon radical. Progressivement, on individualisa les rues et places : la bretelle longeant la décharge est appelée en 1924, sous le mandat d'Henri Ponard, rue Proud'hon. Faut-il rappeler qui était Pierre Joseph Proud'hon, né à Besançon en 1809, un des principaux socialistes utopiques français ?

Bien évidemment, Etienne Dolet et P. J. Proud'hon se retrouvèrent dans le collimateur de la délégation vichiste qui les remplaça respectivement par Saint-Hubert pour le faubourg et le lieutenant Froidurot pour la rue. Ce lieutenant Froidurot, Jean de son prénom, est aujourd'hui oublié bien qu'il ait fait l'objet d'une notice admirative d'un de ses anciens officiers.

Né à Orgelet en 1891, il fit ses études au collège de Saint-Claude où son père, notaire, était venu s'établir. Grand sportif, il s'occupa beaucoup des sociétés sportives de la ville, notamment du F.C.S.C., mais trouva la mort en Flandre en 1918, à 27 ans, asphyxié par les gaz de combat. L'autre rue, appelée souvent jusque là rue du Faubourg Etienne Dolet, se vit attribuer en 1946 le nom de route de Genève.

Quant à la place existant à l'entrée du quartier, elle servait depuis 1890 de marché aux bestiaux et reçut donc en 1941 le nom officiel de place du Champ de Foire. Vinrent les années 60 et la fin de la France rurale. Le marché aux bestiaux fut supprimé en 1961 et remplacé par un square : la place redevint alors place Saint-Hubert.

A la différence de bien des rues de Saint-Claude, la rue Saint-Oyend ne connut pas les aléas imposés par l'anticléricisme puis son contraire. C'est qu'à ces époques de turbulences idéologiques, elle n'était pas encore baptisée : son existence officielle ne date que de 1962. Les maisons, peu nombreuses, qui la bordent, ne remontent pas au-delà des années 1880 ; c'étaient pour la plupart des ateliers de pipiers. Son tracé est cependant bien visible sur les gravures du XVIII^e siècle.

Il y avait là un chemin qui conduisait au Tacon en desservant les jardins bordés de murs du lieu-dit "Sous Saint-Oyend" et en rejoignant au passage le sentier de l'Enfer venant de la rue Neuve. L'un des jardins appartenait à la Charité et c'est peut-être ce qui explique la présence, encore aujourd'hui, de deux magnifiques colonnes de pierre au chapiteau sculpté de motifs religieux,

en bordure de rivière. Un léger pont de bois, visible sur les photographies des années 1880-90, reliait Sous Saint-Oyend au Plan du Moulin. Il fut reconstruit en dur par les usiniers Ardon et Salvin qui exploitaient sur la rive droite de la Bienne une tournerie. Celle-ci est rachetée par l'industriel d'origine allemande Notton (d'où le nom de "pont Notton" parfois donné à la passerelle) puis par une coopérative pipière qui prendra le nom de "La Pipe". Le pont dit pour cela "de la Pipe" a été rénové en 1981.

Pour expliquer l'origine du toponyme Saint-Oyend, on peut hésiter entre plusieurs hypothèses, ce nom ayant été porté à la fois par l'abbaye,



Vers 1930.

la ville et l'église abritant les reliques du saint, entre le VIe (ou le VIIIe) siècle et le XVIIe siècle, date à laquelle il est définitivement supplanté par Saint-Claude. Il semble qu'on puisse opter pour l'église Saint-Oyend (devenue, rappelons-le, la Grenette) qui dominait effectivement cette rive droite du Tacon. Le saint lui-même est bien identifié ; originaire d'Izernore comme ses prédécesseurs Romain et Lupicin, il fut élevé au monastère et devint le 4ème abbé de Condat de 496 à 510.

Il est connu pour avoir donné essor à l'école monastique mais aussi pour avoir occasionné, après sa mort en 510, de nombreux miracles. Son culte fut très important au Moyen-Âge et maintes paroisses du Bugey lui sont consacrées. Une récente étude d'onomastique a d'ailleurs rapproché le nom d'Oyonnax (aux graphies très variées selon les textes et les époques : Oyenna, Oena...) d'Oyen (écrit lui-aussi de nombreuses façons, depuis la forme latine Eugendus à Ouyan, Oyant...).



Vue générale vers 1890 (cl. Albert Regad).

On ignore toutefois l'origine de ce nom, qui a connu l'attraction du latin Eugenius mais ne lui est pas assimilable. Sans doute faut-il remonter à une racine pré-celtique, voire basque puisque "oyen" signifie "forêt" dans cette langue. On avait donc bien raison de surnommer l'équipe de rugby du F.C.S.C. "les Basques de l'Est"...

La Montée Saint-Romain a longtemps été à Saint-Claude le plus court chemin entre la vie, symbolisée par le marché, et la mort, représentée par le cimetière qui la couronnait. La Société Populaire, en l'an II, crut même bon de proposer "rue du Sommeil" dans le cadre de la déchristianisation des rues de la ville mais ceci resta sans suite.

L'origine du toponyme est claire : on sait que l'église paroissiale dédiée à saint Romain, construite au XI^e siècle, occupait le sommet de la butte qui surplombe le marché au nord-est. Ce qui est plus incertain, c'est l'identité de ce saint.

On penche logiquement pour saint Romain, né aux environs de l'an 400 à Iznore et que la "Vie des Pères du Jura" célèbre comme le fondateur de l'abbaye de Condat dont il fut le premier abbé, son frère Lupicin lui ayant succédé à sa mort vers 460. Pourtant, une tradition tenace, illustrée par exemple par l'abbé Pernier au XVIII^e siècle, place l'église paroissiale sous le patronage de saint Romain martyr, fêté le 18 novembre jour de la consécration de la basilique des saints apôtres Pierre et Paul ; d'origine syrienne, ce Romain fut persécuté au IV^e s.

Il était vénéré dans le diocèse de Lyon et fut peut être, après tout, le saint patron de "notre" Romain.

L'église Saint-Romain, outre ses fonctions paroissiales, servit de cadre aux assemblées communales avant l'aménagement d'une maison de ville au XVI^e siècle.

Elle fut démolie en 1792 et ses matériaux vendus pour agrandir le cimetière dont elle était entourée. Avec l'accroissement de la population et les nouvelles notions d'hygiène en



vogue au XIXe s., il devint urgent de déplacer ce cimetière hors la ville. Ce qui fut fait en 1850 ; la commune put alors y construire dès 1867 une école de garçons, la première digne de ce nom.

La montée Saint-Romain, qui fut équipée d'escaliers au cours du XIXe siècle, était encadrée d'assez beaux bâtiments, dont l'un au moins subsiste : c'est la maison du Grand Juge Bayard, à l'angle de la place du Marché. Les barreaux d'une fenêtre du rez-de-chaussée ont pu laisser croire que c'était aussi le siège de la prison.



La porte de l'Horloge : la célèbre gravure de Dominique Hausseguy (vers 1850) d'après un état inconnu de la fin du XVIIIe siècle.

Or, on sait par des documents des Archives départementales que celle-ci était située rue de la Poyat, entre les n°9 et 13. De l'autre côté de la montée figurait un pâté de maisons, lui-même séparé par un pré du bâtiment attenant à la Porte de l'Horloge, identifié par Dom Benoît comme l'ancien hôpital des pèlerins. Ce lieu-dit, encore marqué aujourd'hui par une rampe d'escaliers, s'appelait le Bourra(t) ou Borra, toponyme issu du gaulois "borwo" impliquant la présence d'eau bouillonnante.

Peut-être faut-il y voir le débouché de la source qui alimentait la fontaine du Marché, la plus ancienne de la ville.

Qui dit Serger pense aujourd'hui stade et, partant, rugby, tant ce sport est lié à l'image de marque de Saint-Claude. Mais l'histoire sportive de ce quartier ne commence qu'en 1901, avec la location d'un grand pré miraculeusement plat – encore fallait-il ne pas y regarder de trop près – au F.C.S.C. tout nouvellement créé. Mais la grange de Serger (maison Dalloz), elle, est attestée au XVII^e siècle avec l'orthographe Sergié(r) qui trahit une prononciation différente de celle qui prévaudra au XVIII^e s.; l'origine de ce toponyme est inconnue. Il viendrait peut-être de la serge, une étoffe que l'on aurait pu



Le stade de Serger vers 1935.

fabriquer là. A proximité, le cirque des Foules témoigne aussi peut-être d'une activité textile, les "foules" évoquant les moulins à foulons. Les ruines subsistantes sont toutefois celles d'une scierie du XIX^e siècle.

On disait de même Très-Sergié pour la ferme située "au-delà de Sergié". L'entrée actuelle du stade correspond au carrefour ancien de la route de Gex par la Cueille du Haut, qui suivait le tracé du chemin dit du Stade, et de la desserte des fermes de la vallée du Grosdar. En témoigne le "banc des curés",

bloc de pierre toujours visible sur le parking, où les habitants de ces fermes isolées auraient déposé les cercueils de leurs chers disparus pour que les croque-morts de la paroisse les y prennent en charge.

Ce quartier résidentiel ne commença à s'urbaniser véritablement qu'en 1925 avec le lotissement de terrains privés sur le replat dominant le stade, puis dans les années 50 avec ce qu'on appellera en terme de voirie la cité de Serger. Le dernier projet en date, l'implantation de la nouvelle gendarmerie, a finalement été abandonné au profit des Avignonnets.

Quant au stade, après avoir connu des gradins en bois dans les années 30, il acquit sa physionomie actuelle entre 1950 et 1955, avec une piste d'athlétisme, des tribunes en béton et le pavillon du gardien... le tout sans être propriété de la ville qui ne réussit à l'acquérir qu'en 1963 par expropriation. Les gradins ont été couverts en 1969 et agrandis en 1989 grâce au plan Bergelin. Le terrain du haut, dit aussi Serger II, fut aménagé en 1978 pour l'usage des scolaires et des clubs autres que le F.C.S.C.

Cette portion de la vallée de l'Abîme est intéressante à plus d'un titre. Tout d'abord, sous l'aspect toponymique car elle permet d'exposer les différentes explications avancées pour le nom de lieu "serre", fréquent dans le sud de la France. D'origine inconnue (que l'on qualifie faute de mieux de "prélatine"), il désigne généralement une montagne de forme allongée. Mais on l'explique aussi par l'influence du latin populaire "serro" qui signifie serrer, fermer : une serre serait alors un lieu resserré, un col par exemple. Enfin, on ne peut ignorer le sens local, issu directement du latin classique et souvent présent dans les archives de la ville comme de l'abbaye : une serre est une scie et, partant, une scierie. Un moulin de la Serre est bien attesté au XVII^e siècle, bien que non situé avec précision.

Mais un problème se pose : le lieu-dit "Sous la Serre" est situé bien au-dessus du niveau de la rivière et donc de cette éventuelle scierie. La seconde explication résiste mieux bien que, là aussi, la partie resserrée soit située plus bas que "Sous la Serre". La première hypothèse, celle de G. Taverdet dans ses "Noms de lieux de Franche-Comté", semble donc la bonne. Mais cette serre-là fait partie d'une trilogie, avec le ruisseau de Sercontent (ancien nom de la Blénrière) et Sermaison (ancien nom du secteur du Moulin Neuf et du pont de la Serre), mentionné dès 1346 sous la forme Sarmaison.



La diamanterie ADAMAS.

En 1402, l'abbé baille à cens perpétuel aux habitants des Moulins de Saint-Oyan une place assise "au mont de Sarmaison". Faut-il entendre "la maison de la Serre" ? Mais le terme postérieur (XVIIIe s. ?) de Moulin Neuf laisse assez penser qu'il n'y avait là auparavant aucune construction. Peut-on alors le rapprocher des nombreux Sermaise du centre-est et notamment de Saône-et-Loire, souvenir de la tribu des Sarmates d'après les toponymistes ? Le mystère reste pour nous entier.

Le second aspect intéressant, mieux connu celui-là, a trait à l'histoire industrielle de la ville et à ses usines sur l'eau. La rue de la Serre fut en effet ouverte en 1874 pour donner accès à l'usine Jacquemin-Verguet qu'on atteignait jusque là en faisant un détour par le chemin de la Crozate et le sentier toujours existant. Les frères Jacquemin-Verguet - et leurs soeurs - originaires de Longchaumois, implantèrent à Saint-Claude en 1846 l'industrie des mesures linéaires pratiquée dans leur commune natale et multiplièrent les ateliers : à la Serre et au Moulin Neuf (usine Lavenna) mais aussi aux Moulins et à l'hôpital. La Serre comportait également à cette époque une brasserie et une tournerie. Cette dernière sera convertie en une diamanterie qui prendra en 1912 le nom d'Adamas, nom latin du diamant. La centrale hydro-électrique, édifiée en 1900 par une société qui prendra en 1905 le nom de Société des Forces Motrices de la vallée de la Bienne, sera la première centrale locale à alimenter Saint-Claude en électricité. La passerelle métallique, en bois à ses débuts, date de cette époque.

La rive gauche de l'Abîme avait un aspect plus agricole puisque les arbres fruitiers qui prospéraient autour de la ferme construite là l'avaient fait appeler "Aux Vergers" (1809) puis chemin du Verger. Avec la construction de l'immeuble de l'Équipement (ex-Ponts et Chaussées), le chemin privé fut rebaptisé rue du Moulin Neuf en 1962 mais n'entre dans la voirie communale qu'en 1970.

La rue de la Sous-Préfecture a occupé dans l'histoire sanclaudienne une place inversement proportionnelle à sa faible longueur. Elle fut en effet le siège successif des principales autorités de la région de Saint-Claude. Au temps de l'abbaye, il n'y avait là qu'une place confinée au nord par la cathédrale, à l'ouest par le cloître et au sud par la salle capitulaire et la maison de l'infirmier.

C'est pour cette raison que l'on retrouve le blason étoilé des De Marnix, dont plusieurs membres eurent la charge d'infirmier, en divers endroits de l'actuelle sous-préfecture. A la sécularisation de l'abbaye, en 1742, le cloître fut réduit à une maison canoniale mais ne disparut pas pour autant. La ville en acquit une partie en 1791 pour en faire sa nouvelle mairie, sacrifiant l'autre moitié au passage public. Mais il fallut les destructions de l'incendie de 1799 pour ouvrir complètement la rue à la circulation.



42. - St-CLAUDE. - Cathédrale - Nouvel Evêché - Sous-Préfecture. - Cl. P. R.

L'ancienne infirmerie avait été entre temps achetée par Claude Dumoulin, riche marchand sanclaudien, comme bien national. Mais ce passage aux mains du privé fut d'assez courte durée. En effet, les Dumoulin revendirent leur demeure au nouveau diocèse de Saint-Claude, rétabli en 1822 après une coupure de 21 ans, pour en faire le siège de l'évêché. Avant sa suppression par le Concordat en 1801, l'évêché était situé dans l'ancien palais abbatial place de l'Abbaye. Pour la petite histoire rappelons qu'à son arrivée en janvier



Le presbytère, la sous-préfecture et l'abside de la cathédrale vers 1910.

1823, le nouvel évêque Mgr. de Chamon fut hébergé par la famille Dumoulin dans ce qui deviendra... la Maison du Peuple. Notre rue devint donc la rue de l'Evêché et ce jusqu'à la loi de Séparation de 1905. Saisie par l'Etat, l'ancienne infirmerie fut affectée à la sous-préfecture tandis que l'évêque se réfugiait dans le bâtiment mitoyen. Pas pour bien longtemps, car, en 1925, le prélat s'installait définitivement à Lons-le-Saunier, jugé plus pratique pour l'exercice de son ministère.

Le 27 juin 1908, on assistait à la vente aux enchères de l'ex-sous-préfecture, un bel immeuble construit en 1825 au 38, rue du Pré, pour donner au représentant de l'Etat dans l'arrondissement de Saint-Claude, créé en 1801 dans les limites de l'ancien bailliage, un cadre digne de ses fonctions. Mais la rue ne prendra que plus tard le nom de cette administration. Le conseil municipal la baptisa tout d'abord, en 1909, rue Victor Considérant.

Considérant, né à Salins en 1808, mort en 1893, fut un des socialistes utopiques franc-comtois avec Proud'hon et Fourier. Bien évidemment, la rue Victor Considérant ne fut pas épargnée par la vague de "débaptisations" de 1941 ; c'est alors qu'elle devint la rue de la Sous-Préfecture et le resta jusqu'à nos jours. Quant aux bâtiments riverains, ils ont conservé leur destination cléricale, à l'exception de l'ancien presbytère de la cathédrale, situé à l'entrée de la montée de la Pierre, démoli en 1963 pour laisser place à... devinez quoi ? Un parking.

Avec la rentrée des lycéens, la rue du Tomachon connaît un regain de circulation après le calme de l'été. Une fréquentation à éclipses a toujours été le lot de cette voie très ancienne, indissociable du passage de la Filature.



Vers 1930.

C'est en 1962, avec le projet de construction de la cité scolaire du Pré Saint-Sauveur et des ILN (= Immeubles à loyer normalisé) afférents qui s'élèveront en 3 tranches de 1966 à 1970, que naquit officiellement la rue du Tomachon. Anciennement, ce chemin reliait la ville à l'église Saint-Sauveur, jusqu'à sa translation à Villard en 1713, et aux communautés de la vallée du Tacon. Il conduisait aussi au moulin Tomachon, très fréquenté par les Sanclaudiens. Ce moulin Tomachon était l'un des trois moulins de l'infirmerie de l'abbaye à être alimenté par l'arriervoir du Tacon. Il est attesté au moins depuis le XVII^e siècle ; son nom, sous ses différentes formes orthographiques "Thomachon" (1765) ou "Toumachon" (1736), semble venir d'un patronyme dérivé de Thomas et serait celui d'un ancien tenancier.

C'était en effet l'habitude de désigner les moulins par le nom de leur propriétaire ou occupant ; certains sont restés dans la toponymie.

Le moulin Tomachon, bien bâti en pierre, apparemment vers

la fin du XVII^e siècle, est parvenu jusqu'à nous après bien des transformations. Le premier évêque de Saint-Claude, Mgr. de Fargues, y établit (en 1780), d'après Rousset, une filature de coton qui perdura jusqu'aux années 1840. Le Tomachon redevint alors un moulin à grains et à chanvre, puis, avec l'essor de la pipe de bruyère à partir de 1854, fut converti en tournerie sur bois.

Après le déménagement du dernier occupant "L'Emboutissage jurassien", le bâtiment fut vendu pour en faire l'actuel Pôle de Services, les murs d'origine ayant été conservés.

Quant au passage de la Filature, avec sa forte pente, on a peine à croire qu'il constituait l'amorce du chemin de Savoie par le Marais jusqu'à l'ouverture de la route de Bellegarde par Rochefort en 1845.

Avec l'établissement du cimetière à proximité en 1850, il devint tout naturellement le chemin du Cimetière jusqu'à sa nouvelle dénomination, votée en 1982 en souvenir de la filature du Tomachon. Il n'est plus fréquenté que par de rares piétons, riverains pour la plupart.



Détail d'un plan de 1735 (ADJ).

A gauche, le moulin Tomachon avec le canal de l'infirmier ; au centre l'hôpital.

Le Valèvre, toponyme d'origine inconnue écrit anciennement "Valièvre", a connu une histoire "en accordéon".

Aux XVIIe et XVIIIe siècles et sans doute avant mais les documents manquent pour l'affirmer, ce nom s'appliquait à une seule et unique grange, située à proximité du carrefour actuel de la route d'Avignon et de la rue Henri Ponard, et dont la

moitié appartenait à la Charité. Vers 1856, les Ponts et Chaussées entreprirent de rectifier la route de Besançon pour l'amener jusqu'à l'entrée du pont de pierre qui sera construit en 1863 : ce fut l'ouverture de la future rue Pasteur, qui nécessita de se frayer un chemin à la mine



*Route de Valfin après un orage dévastateur en 1939.
Au premier plan, le député Arsène Gros.*

dans le rocher qu'on n'a eu de cesse depuis de retailler car il occasionne des ruissellements dangereux sur la chaussée. A partir de cette seconde moitié du XIXe siècle, des immeubles se bâtirent petit à petit le long de la côte en direction de Valfin et d'Avignon, et on prit l'habitude d'appeler tout ce quartier le Valèvre. Mais l'urbanisation croissante, due principalement dans ce secteur à l'installation d'immigrants italiens dans les années 1900-1920, amena à son tour le phénomène inverse. Les nouvelles rues créées reçurent des noms différents. La première fut en 1902 la rue Pasteur, du nom du savant bien connu, né à Dole en 1822 et décédé peu de temps auparavant, en 1895. Cette rue comportait vers 1914 une assez grande fabrique de pipes, Comoy-Verguet, qui devint ensuite l'usine Rey, détruite par un incendie. En 1941, la délégation spéciale en charge de la mairie envisagea d'évincer ce "saint laïc", emblème de

La III^e République, au profit du capitaine Regad, figure locale mais beaucoup moins connue. L'inscription qu'on peut encore lire sur la plaque commémorative apposée en grande pompe, le 14 juillet 1895, sur la façade du 14, rue du Marché, résume bien sa carrière :



De l'autre côté du viaduc, les premières maisons de la rue Pasteur vers 1900.

“Ici est né le 6 février 1856

Félicien REGAD - Capitaine d'Infanterie - Chef d'Etat Major du colonel BONNIER, tué au feu le 5 janvier 1894 près Tombouctou dans un combat contre les Touaregs”.

Les manuscrits et la cantine du capitaine Regad sont pieusement conservés dans les collections de la ville. Mais la rue resta dédiée à Pasteur. Le maire Paul Delacour - par ailleurs grand-père de la future Mme Balladur - demanda même au préfet en mars 1942 de remplacer la statue de Voltaire, promise à la récupération des métaux non ferreux, par une statue en pierre de Pasteur, envers qui “la région de Saint-Claude a une dette de reconnaissance beaucoup plus importante...”

La même année, la délégation spéciale, qui avait débaptisé la rue Henri Ponard pour lui restituer son nom de rue du Pré, chercha à se racheter en appelant le haut du Valèvre “quartier Henri Ponard”. Cette appellation fut restreinte en 1951 en “rue Henri Ponard”, une voie ayant été créée pour desservir entre autres les tout premiers HLM de Saint-Claude, achevés en 1953 ; l'école maternelle suivit en 1958, agrandie en 1972 de préfabriqués provisoires... démolis seulement en 2007. En 1951 toujours, on limita le Valèvre à l'impasse qui domine la rue Pasteur, et on baptisa officiellement la route de Valfin.

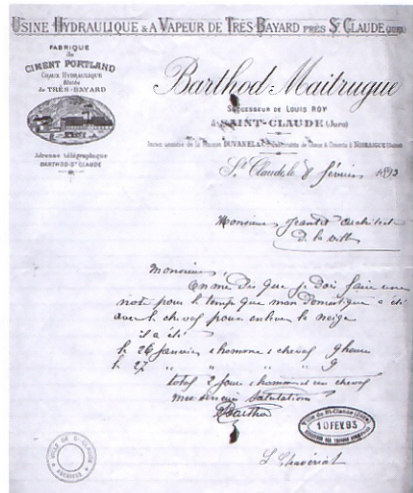
A l'instar d'Étables, Vauclose - du latin vallis clusa vallée fermée, selon l'étymologie couramment admise - connu la destinée éphémère d'une commune créée par la Révolution mais rattachée dès 1813 à Saint-Claude en raison de sa proximité avec la ville et de son faible nombre d'habitants : 64 en 1806. Mais, alors qu'Étables évoluait au XXe siècle jusqu'à devenir une banlieue du chef-lieu, Vauclose restait confiné dans le splendide isolement de son cirque montagneux.

Non que le hameau soit un véritable cul-de-sac : un chemin escarpé, mais fréquenté autrefois, conduit au Morenty (un ancien Mont Réty) et au Frênois (une ancienne Joux ou forêt Noire) et de là à la combe de Servagnat, desservant toute une

série de fermes qui faisaient autrefois partie du territoire franc de Saint-Claude. On y a trouvé du reste une monnaie du IVe siècle ap. J.C. laissant penser que l'endroit était habité ou parcouru à l'époque gallo-romaine.

Mais, du fait du relief, les accès en ont toujours été difficiles. Les rapports du début du XIXe siècle dénombrent trois chemins depuis Saint-Claude. L'un, le principal, partait des Moulins, bifurquait de l'ancienne route de Cinquétral Sur la Serre et gagnait le hameau par la rive droite de l'Abîme en passant la Safranière - dont le nom évoque la culture du safran qui a pu alimenter un artisanat de la teinturerie installé dans le secteur des Chenaviers au XVe siècle - et le Châtelet - toponyme impliquant la présence d'un poste fortifié. Ce chemin était si étroit que deux voitures à cheval ne pouvaient s'y croiser ; il fut donc "rectifié" et élargi entre 1849 et 1854, les habitants de Vauclose réalisant eux-mêmes la moitié du tronçon et la ville payant le reste. C'est la route actuelle.

L'autre chemin à chariot, sur la rive gauche, partait des Combes, passait par la grange Cattin, la Frête et traversait sur une planche le ruisseau dit à cet endroit "des Trois Bourgeoises" avant de remonter vers le hameau. Régulièrement emporté par les éboulements, il était souvent impraticable.



C'est pourquoi M. Molard, le propriétaire de la tuilerie de la Frête qu'il avait créée en 1802 après le grand incendie de 1799 pour fournir les tuiles nécessaires au remplacement des tavaillons inflammables, demanda en 1811 à ce que le troisième chemin, seulement piétonnier, qui desservait la Frête depuis Très-Bayard, soit amélioré afin de favoriser son industrie. Malgré son influence - il avait été conseiller municipal et sera contrôleur des contributions - il ne put obtenir gain de cause. Les clients de son tuilier Pierre Grappin, originaire de Larnaud dans le Bas-Jura, continuèrent donc à peiner pour s'approvisionner en tuiles et briques.



Fontaine-lavoir, chêne et chapelle de Vacluse au début du XXe siècle.

La route demandée sera finalement réalisée, mais en 1992-93, à l'instigation des propriétaires forestiers. A partir de 1844, la tuilerie Molard-Devaux fut concurrencée par celle de Roy à Très-Bayard, plus facile d'accès ; mais toutes deux fermèrent en 1890, à peu près en même temps que la dernière née dans les environs de Saint-Claude, celle des frères

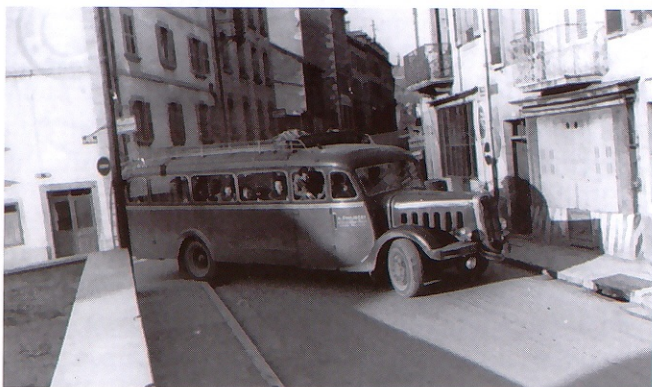
Raymond aux Prés de Valfin (1854-1894). Les derniers tuiliers de la Frête, les consorts Chappuis-Prost-Dame, exploitaient aussi à Vacluse une scierie qui fut détruite par un incendie en 1991.

Outre son intérêt pour l'archéologie industrielle, Vacluse est apprécié pour l'ensemble formé par sa chapelle du XVIIe siècle, sa fontaine et son chêne séculaire. Comme nous l'apprend la plaque classée à l'I.S.M.H. (ou Inventaire Supplémentaire des Monuments Historiques), cette chapelle dédiée à Notre-Dame a été bâtie en 1692 grâce à un legs fait en 1685 par Jacques Joly, vicaire de Saint-Romain, l'un des fondateurs du nouveau collège communal et complété par Antoine Renaud, bourgeois et marchand. Elle est entretenue par la ville. La fontaine, elle, a été amputée de son bassin lavoir en 1958 pour laisser place aux chargements de bois qui transitaient par le hameau. Quant au chêne, réputé avoir été planté à la Révolution, il daterait plutôt des années 1830 selon le comptage des cernes effectué lors de son étêtage en 1998. Ses branches desséchées menaçaient en effet le toit de la chapelle et la sécurité publique. Son tronc d'abord transformé en pèlerin de bois par le sculpteur Georges Geneste, n'a pu être conservé.

Bien que réduite à 2 ou 3 numéros, la rue Victor Hugo n'est pas avare de références illustres. Passons rapidement sur la plus évidente mais la moins intéressante pour nous. Le choix de Victor Hugo (1802-1885) fut motivé en 1902 par un triple facteur : la naissance comtoise du grand homme à Besançon "vieille ville espagnole", son statut d'idole des républicains et la date de baptême de la rue, coïncidant avec le centenaire de sa naissance. Le rapport avec Saint-Claude est inexistant, encore que... Sait-on que, d'après un biographe, le personnage de l'évêque des Misérables, Mgr. Myriel, fut inspiré à Hugo par Mgr. de Chabot (1740-1819), deuxième évêque de Saint-Claude retiré sur ses vieux jours dans la maison religieuse de Picpus à Paris ?

Mais l'enfant célèbre - du moins pour nous - de la rue Victor Hugo est bien plutôt Louis Jaillon. Sa famille y assura en effet longtemps la direction de l'Hôtel du Globe ; lui-même abandonna l'hôtellerie pour se consacrer à ses mandats de maire (1953-1985), de député (1958-1967) et de conseiller général (1958-1982). Il s'était étonné que cette rue chère à son cœur ait porté au XIXe siècle le nom de Versailles. S'il est aisé de répondre sur l'origine topographique de cette rue, créée dans les années 1820 par la construction de la prison, désaffectée après la Guerre de 14-18 et devenue la Maison de la Santé, il est beaucoup plus difficile de s'engager dans une explication toponymique.

Une chose est acquise : l'orthographe usitée au XVIIIe siècle est toujours Versailles et il semble bien que le s ait été ajouté par attraction du nom du célèbre château. D'autre part Versailles apparaît dans les archives communales en 1728 - sous réserve de découvertes ultérieures - comme un domaine composé d'une maison et d'un pré appartenant à



*L'autocar Philibert à l'angle
des rues Victor Hugo,
Voltaire et du Collège.*



A gauche Louis JAILLON, maire de Saint-Claude avec le maire de Rottenburg-am Neckar, en 1975.

l'avocat Joly, situé à l'emplacement du garage Pécelet. Mais une tradition recueillie chez les anciens étend cette appellation à toute la bande de terrain allant de la rue du Collège aux pentes de l'Abîme, non loin des Combes. Quant à l'origine du nom, mon prédécesseur

aux archives municipales, Pierre Romanet, s'est penché sur la question et en est arrivé à deux possibilités. La première fait dériver Versailles de la prononciation locale d'aigue (soit "eau" en langue d'oc) en "adye". On aurait alors "vers l'eau", ce qui peut s'expliquer par la présence de sources dans ce secteur situé au pied du Mont Bayerd ; le "prel de Versailles" était d'ailleurs signalé en 1728 comme point de départ d'un canal qui allait inonder les abords du collège, au Pré. Mais comment expliquer alors l'existence de nombreux Versailles dans le domaine d'oïl ? La seconde étymologie a sa préférence ; "aille" est en effet une variante d'aigle, employée un peu partout du XIIe s. à la disparition des patois et particulièrement dans le Haut-Jura, avec le sens de rapace ou de buse. On aurait alors "vers l'aigle". A l'appui de cette hypothèse, le nom de "route de l'Aigle" donnée à la route royale par Très-Bayard au XIXe siècle.

J'ajouterai une troisième hypothèse : versail ou bersail désigne en ancien français un terrain de tir à l'arbalète. Cet exercice était pratiqué partout, ce qui justifierait sa répartition. Et l'on sait par le cadastre de 1809 que l'espace occupé aujourd'hui par le parking Lamartine était "la promenade du Jeu de Quilles", alors que le Jeu de l'arquabuse se situait de l'autre côté du Pré.

Enfin, on ne peut exclure la possibilité d'une appellation soit emphatique, soit ironique donnée à ce domaine au XVIIe siècle, sur le modèle du Versailles royal. Cette pratique, fréquente à la fin du XIXe s. et au début du XXe s. (voir les "Monaco" et autres "Bois de Boulogne"), n'était pourtant guère dans l'esprit de l'époque qui réservait son humour aux "sobriquets".

Avant d'être un sujet de polémique, la rue et la place Voltaire eurent une histoire semblable à bien d'autres quartiers de la ville. La rue n'était au XVIII^e siècle qu'un vague chemin reliant Versailles au chemin de Très-Bayard ; elle devint rue à partir des années 1850 sous le nom de rue du Champ de Foire puisqu'elle conduisait au marché aux bestiaux de l'actuelle place Christin. Mais voici qu'en 1874, la municipalité républicaine conduite par l'avocat Eugène Reydellet, s'avisa de substituer à ce nom anodin celui de Voltaire, à

l'instigation d'un conseiller municipal qui aura aussi "sa rue", Henri Michaud. On ne présente plus François-Marie Arouet dit Voltaire (1694-1778), tant il est lié à l'histoire de Saint-Claude par le procès de la mainmorte. Or, en ces débuts de la

67. - SAINT-CLAUDE. - Statue de Voltaire et Promenade du Truchet



Troisième République, un tel changement devait être soumis à l'approbation de l'Etat. Celui-ci émit les plus expresses réserves, par la voix du préfet au sous-préfet : "Il résulte de votre rapport que, par suite d'une polémique engagée entre deux journaux de la localité "L'Avenir du Jura" et "La Semaine Religieuse", l'attribution du nom de Voltaire à une des rues de Saint Claude pourrait être considérée, moins comme un hommage à l'écrivain qui a honoré les lettres françaises, que comme une approbation donnée à certaines doctrines que je n'ai point à apprécier ici". Les esprits s'étant calmés, le préfet accepte finalement ce nom en 1878. Mais les échanges peu amènes allaient reprendre de plus belle avec l'érection de la statue de Voltaire par Syamour (pseudonyme de Marguerite Gagneur) en 1887 à l'entrée du jardin du Truchet. Le principal artisan de cette opération fut cette fois le maire Louis Reybert. L'emplacement était bien choisi, à un carrefour fréquenté et sur une promenade prisée des Sanclaudiens. Il était aussi symbolique - mais le maire l'ignorait peut-être, le bâtiment ayant disparu depuis longtemps :

c'est là que s'élevait aux XVIIe-XVIIIe siècles la chapelle du Pré, un oratoire construit en 1626 par Catherin et Sébastien Charnage, deux ecclésiastiques issus d'une famille bourgeoise. Les pentes du Truchet servaient alors de dépotoir et de décharge à matériaux ; le



69 - SAINT-CLAUDE (Jura) - Statue de Voltaire et Avenue

lieu ne fut véritablement aplani et aménagé en promenade que sous la Restauration. D'après Rousset, il formait en 1858 avec celles du Pré les promenades les plus belles du département. La construction de la statue s'accompagna d'autres aménagements : création de la place appelée dès lors "place Voltaire", grande allée centrale et mur de soutènement côté place Christin. Malheureusement, le cyclone de 1890 vint hacher menu les beaux tilleuls plantés en 1842. On replanta d'autres essences et on agrémenta le parc d'un kiosque à musique en 1893, comme c'était alors la mode. Plus rien ne vint troubler la quiétude du parc, à part les concerts, les courses cyclistes et les fêtes des fleurs des années 20, jusqu'à ce matin d'avril 1942 où la statue de Voltaire fut déboulonnée pour être envoyée à la fonte. Exit donc Voltaire du paysage, même s'il restait dans la toponymie : la tentative de la délégation spéciale de remplacer la rue Voltaire par une rue Lamartine avait en effet fait long feu. L'après-guerre vit le Truchet peu à peu rogné par des constructions périphériques : le groupe scolaire en 1954, le monument aux morts en 1972 puis la crèche en 1974 avec goudronnage ultérieur de la voie d'accès. Rousset n'y reconnaîtrait certes pas ses jolies promenades.



78 - Saint-Claude (Jura) - Promenade du Truchet - Jardin des enfants

Mais Voltaire, lui, est revenu en 1998, sous la forme d'une nouvelle statue en bronze commandée par la municipalité au sculpteur yougoslave Braco Dimitrijevic.

CHANGEMENT DE NOMS DE RUES ...

*...proposés par la Société Populaire de Condat-Montagne le 22 pluviôse an 2
(= 10 février 1794) :*

pour les fauxbourgs	rue des Subsistances
rue Basse	rue de l'Industrie
rue sur la Poyat	rue du Commerce
place du Marché	place du Commerce
rue de St-Romain	rue du Sommeil
rue Mercière	rue de la Révolution
la place	place de la Liberté
rue du Château	rue de la Montagne
place du Château	place de la Montagne
rue Neuve	rue de la Vertu
rue du Prel	rue de l'Egalité
le Prel	Champ de la Fédération
le Truchet	Champ de Mars

*...et décidés par la Délégation spéciale de la ville de Saint-Claude le
20 janvier 1941 :*

rue Henri Ponard	rue du Maréchal Pétain
place Jean Macé	place de l'Abbaye
rue Victor Considérant	rue de la Sous-Préfecture
faubourg Etienne Dolet	faubourg Saint-Hubert
rue Proud'hon	rue du Lieutenant Froidurot
rue Gagneur	rue Edouard Branly
rue du Chevalier de la Barre	impasse de la Rochette
rue Henri Michaud	passage de la Ruelle
rue Voltaire	rue Lamartine
rue Blanqui	rue du Professeur d'Arsonval
rue Pasteur	rue du Capitaine Regad
avenue Jean Jaurès	avenue de la Gare
boulevard Emile Zola	boulevard Bellevue
avenue de Belfort	avenue Pasteur
quartier des Avignonnets	quartier Henri Ponard

INDEX DES TOPONYMES

RUES, LIEUX-DITS ET COURS D'EAU

Abbaye (place de l')	1-2 ; 74	Capucine (rue de la)	19-20
Abeilles (gour des)	5-6	Carmes (rue et place des)	21-22
Abîme (l')	111 ; 141-142	Carnot (rue)	23-24 ; 83
Aigle (route de l')	152	Carrières (chemin des)	65 ; 71 ; 95
Allière (l')	47	Caserne (rue de la)	79 ; 88
Antide Janvier (rue)	3-4	Chabot (mont et cité)	39-40
Arrivoirs (chemin des)	5-6	Chaffardon (montée de)	27-28
Assis (en)	102	Champ de Foire (place du)	31 ; 134
Auguste Lançon (rue)	7	Champ de Foire (rue du)	153
Avignon (route d')	9	Chapître (place du)	1
Avignonnets (quartier des)	9-10	Charbonnière (la)	101
Barque (passage de la)	107	Château (rue et place du)	25-26
Barrage (rue du)	54	Château-Branlant (rue du)	18
Basse (rue)	115-116	Château-Miqui	12
Bataille (la)	101	Châtelet (le)	149
Baumes-Rives	17 ; 127	Chaumière (chemin de la)	60
Bayard (mont)	11 ; 127	Chaumont (route et cÛte de)	27
Bayardet	11-12	Chenalettes (les)	94
Beaugard (rue de)	72	Chenaviers (les)	149
Belfort (avenue de)	13-14	Cheneau (passage de la)	29-30 ; 124
Belle-Etoile (à la)	130	Chevalier de la Barre (rue du)	128
Bellefontaine (rue de)	54	Chèvres (chemin des)	38
Bellegarde (route de)	126	Chevry (route de)	99
Bellevue (boulevard)	71	Christin (rue et place)	31-32 ; 77-78
Belvédère (rue du)	10	Cimetière (avenue du)	33-34
Bienne (la)	5-6 ; 59-60	Cimetière (chemin du)	146
Biolet (rue du)	99	Cinquétral (route de)	43 ; 11-112
Blanqui (rue)	79	Cité (rue de la)	72
Blénière (ruisseau de la)	141	Cœur vert (en)	45
Bois de Boulogne (le)	91	Coin (place du)	115
Bonneville (rue de)	15-16 ; 41-42	Coinchettes (les)	16
Bourra (le)	138	Collège (rue du)	35-36
Bugnon (rue du)	17-18 ; 51 ; 130	Colombier (passage du)	26

Combe aux Fontaines (chemin de la)	38	Filature (passage de la)	37 ; 145-146
Combe du Marais (chemin de la)	37-38	Fontainebleau (ruisseau de)	133
Combes (les)	79-80	Fontainebleau	27
Commandant Vallin (rue du)	40	Fossa(t)	133
Commerce (rue du)	115	Foules (cirque des)	139
Condadisco/Condat voir Saint-Oyend-de-Joux		Franche-Comté (rue de)	10
Condamine (la)	44	François Peillot (rue)	62
Côte Joyeuse (la)	30 ; 41	Frénois (forêt du)	149
Coupe (chemin de la)	42	Frères Lumière (rue des)	102
Croix du Bar (la)	84	Frête (la)	149-150
Crosats (aux)	55	Gagneur (rue)	55
Crozate (chemin de la)	43	Gai Rivage (le)	91
Cueille (montée de la)	7 ; 45-46	Gambetta (rue)	63-64
Daillères (chemin de)	47-48	Gare (avenue de la)	65-66
Daillères (ruisseau de)	47	Gendarmerie (rue de la)	79
Denfert-Rochereau (place)	14	Général de Gaulle (rue du)	10
Dessus (rue)	35	Genève (route de)	31 ; 63 ; 126 ; 133
Diamanterie (rue de la)	49	Glacière (rue de la)	69-70
Diesle (chemin de)	43	Gour Mandrillon (chemin du)	60
Dix-neuf mars 1962 (rue du)	84	Grand Plan (quartier et montée du)	71-72
Ebonite (passage de l')	60	Grange Cattin (la)	12 ; 149
Ecoles (passage des)	51	Grosdar(d) (le)	47
Ecoles (rue des)	18 ; 51	Guichard (passage)	51
Ecureuils (rue des)	10	Halle (place de la)	73-74
Edouard Branly (rue)	55-56	Halle aux grains (rue de la)	88
Egalité (rue de l')	117 ; 129	Henri Michaud (rue)	118
Emile Zola (boulevard)	71	Henri Ponard (rue)	9 ; 117 ; 148
Enfer (passage de l')	3 ; 135	Henry Dunant (rue)	10
Etables (rue et hameau d')	53-54	Hôpital (montée et rue de l')	75-76
Etales (rue et quartier des)	23-24	Horloge (rue de l')	85
Etienne Dolet (faubourg)	133-134	Huit Mai 1945 (rue du)	10
Evêché (rue de l')	143-144	Industrie (rue de l')	115-116
Faubourg de l'Egalité	59	Italiens (chemin des)	27
Faubourg des Moulins (rue du)	59	Jacques Faizant (place)	64
Faubourg Marcel (rue du)	57-58	Jean Jaurès (avenue)	66
Fauvettes (rue des)	10	Jean Macé (place)	2
Fédération (champ de la)	119	Jean-Jacques Rousseau (rue)	59
Ferrer (place)	2	Lacuzon (rue)	77-78

Lamartine (rue)	79-80 ; 154	Perrières (les et rue des)	71-72
Lengosan	35	Peste (la)	94
Lentillère (pente de la)	69	Petites Etapes (rue des)	56
Libération (avenue de la)	83	Pierre (montée de la)	75
Libération (rue de la)	86	Pierre qui vire (rue de la)	54
Lieutenant Froidurot (rue du)	134	Plan d'Acier (rue et zone du)	101-102
Louis XI (place)	81-82	Plan du Moulin (rue du)	125 ; 103-104
Lyon (route de)	23 ; 83-84 ; 131-132	Pomme d'Or (passage de la)	22
Madone (la)	38	Pont Central (rue du)	107-109
Marais (le)	37 ; 126	Poudrière (la)	84
Marché (rue du)	33 ; 85-86 ; 138	Poyat (rue de la)	22 ; 115-116
Maréchal Pétain (boulevard du)	121	Poyat (tracours de la)	22
Maréchal Pétain (rue du)	117	Pré (place du)	13-14 ; 79-80 ; 119-121 ; 152
Martinet (le)	48	Pré (rue du)	117-118
Mercièrè (rue)	87-88	Pré (ruelle du)	118
Merdasson (le)	89	Pré aux filles (rue du)	89-90
Meuron (chemin du)	56	Pré Saint-Hubert	133
Miroir (rue du)	90-91	Pré Saint-Sauveur	125-126
Monaco	152	Président Wilson (rue du)	86
Monplaisir	132	Professeur d'Arsonval (rue du)	80
Mont (chemin du)	55	Promenades (rue des)	119-120
Montagne (rue et place de la)	26	Proud'hon (rue)	134
Morenty (le)	149	Quatre-vingts (passage des)	118 ; 127-128
Morts (sur les)	33-34	Religieuses (cour des)	29 ; 123-124
Moulin Lacroix (rue du)	59	Renfile (la)	48
Moulin Neuf (rue du)	141-142	République (boulevard de la)	121
Moulins (les)	59-60	Révolution (place de la)	2
Mouton	23 ; 39 ; 93-94	Révolution (rue de la)	88
Neuf-avril 1944 (place du)	121	Reybert (rue)	120
Neuve (rue)	3-4	Rochefort	125-126
Oyonnax	136	Rochette (chemin de la)	127-128 ; 129
Papeterie (rue de la)	95-96	Rochette (la)	82
Parc (chemin du)	10	Rosset (rue)	127 ; 129-130
Pasteur (rue)	147-148	Rouget de Lisle (rue)	23 ; 34 ; 55
Patience (la)	83 ; 99-100	Ruelle (la)	118
Pavement (le)	20 ; 41	Safranière (la)	149
Pensionnat (rue du)	63	Saint-Blaise (rue)	84 ; 131-132
Pères (rue des)	61-62	Saint-Charles (rue)	127-128

Saint-Claude (place)	73-74	Truchet (parc du)	31 ; 78 ; 154
Saint-Dominique (rue)	120	Tuf (rue de la)	102
Sainte-Anne (grotte)	127	Valèvre (impasse et quartier du)	147-148
Saint-Hubert (place)	31 ; 133-134	Valfin (route de)	147-148
Saint-Oyend (rue)	135-136	Vaucluse (chemin et hameau de)	149-150
Saint-Oyend-de-Joux	73 ; 135-136	Verger (chemin du)	72
Saint-Pierre (place)	2	Verger (rue du)	142
Saint-Romain (montée)	33 ; 35 ; 137-138	Vergers (aux)	142
Sarmaison (bief de)	113	Vergers (chemin des)	72
Scierie Benoît (chemin de la)	60	Versailles (rue de)	151-152
Sercontent (ruisseau de)	141	Vertu (rue de la)	3
Serger (chemin de)	7	Victor Considérant (rue)	144
Serger (cité de)	139-140	Victor Hugo (rue)	151
Sermaison	141-142	Villette (chemin de la)	51
Serre (rue de la)	141-142	Voltaire (rue et place)	32 ; 118 ; 153-154
Servagnat (combe de)	149		
Serves (place des)	93-94		
Sonnats (bief des)	38		
Souci (le)	89		
Soule (chemin de la)	102		
Source (chemin de la)	56		
Sous-Jouhan (chemin de)	76		
Sous-le-Pré (chemin de)	96-97		
Sous-Préfecture (rue de la)	143-144		
Sous-Préfecture (ruelle de la)	118		
Station (avenue de la)	65		
Subsistances (rue des)	57		
Tacon (le)	6		
Taupes (gour des)	6		
Tiremantel (rue)	3		
Tomachon (rue du)	145-146		
Touperse (la)	36 ; 127		
Tour (passage de la)	25		
Travail (rue du)	71-72		
Très-Bayard (lieu-dit et chemin de)	31 ; 11-12 ; 149-150		
Très-Serger	139		
Trois Bourgeoises (bief des)	113		

INDEX DES OUVRAGES

PONTS ET BÂTIMENTS

abattoir	14 ; 116 ; 131-132	cité-jardin du Plan d'Acier	100 ; 102
abbaye	1 ; 73-76 ; 143	clinique Sainte-Anne	79
arriroit	5 ; 58-59 ; 103-104	collège	26 ; 35-36 ; 61 ; 79 ; 129
ateliers municipaux	132	coopérative "La Pipe"	135
auberge de la Tête Noire	88	coopérative "Le Diamant"	49
auberge du Cheval Blanc	88	coopérative Adamas	142
bains-douches	97 ; 121	coopérative agricole	34
Banque de France	74	cour Tonione	60
barrage d'Etables	53-54	court de tennis	126
bibliothèque	64 ; 97	couvent des Annonciades	29 ; 41 ; 123
brasserie de la Serre	142	couvent des Capucins	35-36 ; 61
brasserie Erb	94	couvent des Carmes	21-22 ; 115
C.A.T. = Centre d'aide par le travail	109	crèche	128 ; 154
Caisse d'Epargne	127-128 ; 129-130	croix de mission	1-2
camping du Martinet	48	cure	voir presbytère
cartonnerie Jahier	99	décharge publique	133
caserne de la douane	18	diamanterie Roulina	131-132
caserne des pompiers	130	�cole de musique	97
casino Cressier	21	�cole du Faubourg	103
cathédrale	38	�cole du Truchet	154
centrale hydro-électrique	142	�cole Jeanne d'Arc	46
centre aéré	28 ; 93-94	�cole maternelle Christin	31-32
centre des impôts	41	�cole maternelle de Mouton	94
centre Jules-Mermet	97	�cole maternelle Henri Ponard	148
chapelle de Vaucluse	150	�cole maternelle Rosset	52
chapelle des Pénitents	26	�cole primaire supérieure	63-64
chapelle expiatoire	21-22	écoles du Centre	51-52 ; 62-63 ; 128 ; 137-138
chapelle Saint-Blaise	131	�glise du Sacré-Cœur	32
château	26	�glise Saint-Claude (ou Saint-Oyend)	73-74 ; 81 ; 135-136
cimetiere	33-34 ; 64 ; 89-90 ; 137-138	�glise Saint-Romain	137-138
cinéma des Variétés	124	�glise Saint-Sauveur	125-126 ; 145
cité Chabot	39-40		
cité de Mouton	94		

ermitage de Sainte-Anne	127 ; 131	maison de retraite	28
évêché	143-144	maison de tolérance	130 ; 132
fontaine d'Hébé	14	Maison du Peuple	12 ; 115
fontaine de Vaucluse	150	maison du tourisme	79
fontaine du Bugnon	17	monument aux morts	119 ; 121 ; 154
fontaine du Marché	88 ; 127 ; 138	monument du centenaire	
fontaine du Pré	118 ; 127	de la Révolution	2 ; 32
fort des Barres	84	moulin Albert	95
fort Saint-Blaise	84	moulin de Daillères	48
four à chaux	12 ; 149	moulin de l'hôpital	76
four	88 ; 118	moulin de l'Ours	103
foyer-logement	9	moulin de la Coupe	42
garage Pécelet	152	moulin de la Serre	141
gare de chemin de fer	65-68	moulin du Tomachon	145-146
gare de tramway	23-24	moulin Riche (ou Maillat)	103
gendarmerie	79 ; 130 ; 140	musée de la pipe et du diamant	64
gibet	34	Nouvel Hôtel voir Hôtel du Commerce	
glacière	69-70	octroi	32 ; 74
Grand pont	106	palais de justice	voir tribunal
Grenette	73-74 ; 81	papeterie	95-97
gymnase	120	parking de la Côte Joyeuse	41
halle	85-86	passerelle de la Serre	142
hôpital	75-76 ; 138	passerelle de Sous-le-Pré	
hospice	28	(ou Emile Dalloz)	96-97 ; 107
hôtel de l'Écu de France	64	passerelle du Tomachon	76
hôtel de ville	voir mairie	pensionnat du Saint-Sacrement	63
hôtel du Commerce (Grand)	79	piscine du Martinet	6 ; 48
jeu de l'arquebuse	119	poids public	74
jeu de quilles	119 ; 152	pôle de services	146
kiosque de l'Essi	14	pont Central	
lavoir de la Gare	65	(ou pont Payant)	16 ; 107-109
lavoir de la Poyat	116	pont d'Avignon	9 ; 59 ; 111-112
lavoir de la Rochette	127-128	pont de Daillères	47
lavoir des Serves	93	pont de l'hôpital	76
lycée du Pré Saint-Sauveur	125-126	pont de la Pipe	135
mairie	26 ; 117	pont de la Serre	43
Maison de la Presse	118	pont de pierre	59 ; 65
maison de la Santé	79 ; 151	pont de Ponthoux	113

pont de Rochefort	126	usine Comoy-Verguet	147
pont du Diable	43 ; 59 ; 111-113	usine Dalloz	48
pont du Faubourg (ou pont Marcel)	57-58 ; 111-112	usine de l'Emboutissage jurassien	146
pont du Gaz	90-91	usine Delacour	56
pont du Plan d'Acier	102	usine Grappin-Dalloz	78
pont suspendu (ou pont en fil de fer)	57 ; 74 ; 105 ; 126	usine Jacquemin-Verguet	76
port de flottage	5	usine Jacquemin-Verguet	76 ; 142
porte de l'Horloge	51 ; 85 ; 138	usine Manzoni-Bouchot	101
porte de la Cueille	45 ; 51	usine Miflex	97
porte du Pré	117	usine Monneret	109
portes Sanguines	3	usine Paulin	104
poste	96 ; 120	usine Rey	147
poudrière	84	usine Sésame	103
pouponnière	9	usine Verguet / Maréchal-Ruchon	78
presbytère	35 ; 144	viaduc	voir pont de pierre
prison	79 ; 130 ; 138 ; 151	zone industrielle	101-102
remparts	81-82		
salle de l'Indépendante	38		
salle des fêtes	130		
salle omnisports	124		
scierie de Vaucluse	150		
scierie du Pont du Diable	111-112		
sous-préfecture	117-118 ; 143-144		
stade d'Etables	54		
stade de Serger	139-140		
stade des Champs de Bienne	54		
statue de Voltaire et Christin	32 ; 55 ; 121 ; 153-154		
théâtre des Variétés	124		
tour de l'Horloge	voir porte de l'Horloge		
tribunal	14 ; 79 ; 130		
tuilerie	12 ; 150		
usine à gaz	89-91 ; 99-100		
usine Bavoux-Lançon	18 ; 97		
usine Bourgeois	104		
usine C.T.S.	104		



INDEX DES NOMS ET DES PERSONNES PHYSIQUES ET MORALES

ALBERT	95	Carmes Déchaussés (ordre des)	21
Annonciades	123	CARNOT (Lazare et Sadi)	23-24
ANTIDIOLE (saint)	73	CASERIO (Sante)	24
ARDON	135	Castel-Condât (association)	28 ; 94
ARSONVAL (Arsène d')	80	CATTIN (Pierre Hyacinthe)	12
Avenir du Jura (L')	153	CHABOT (Mgr.)	11 ; 40 ; 151
BACHARD (Antoine)	47	CHAMBRE (Daniel)	130
BAILLE	95	CHAMON (Mgr. de)	143-144
BAUDERAT (Pierre Romain)	79	CHAPEL (Romain)	90
BAYARD DE LA FERTE (famille)	11 ; 28 ; 138	CHAPPUIS (famille)	95 ; 150
BEAUREGARD (Guillaume de)	72	Charité (La)	9 ; 135 ; 147
BELLONI	33-34	CHARNAGE (Catherin et Sébastien)	154
BENOIT (Dom Paul)	138	CHENEVEZ	70
BICHET (Claude)	16	CHEVASSU-MIQUI (Joseph)	11-12
BLAISE (saint)	131	CHRISTIN (famille)	30-32
BLANC (Jeanne)	77	CLAUDE (saint)	3-4 ; 16 ; 73 ; 81 ; 131
BLANQUI (Louis Auguste)	79	COLOMB (famille)	88
BOHM (Patrick)	14	COLOMB (Honoré)	52
Boule des Moulins (amicale)	70	CONSIDERANT (Victor)	144
BOUVET	67	COTTET (famille)	112
BRANLY (Edouard)	55-56	CRESTIN (Jean-Baptiste)	119
BROCHOT	96	CRESTIN (Othenin)	21
BRODY (famille)	94	DALLOZ (famille)	139
BUAT (famille)	47 ; 104	DALLOZ (Désiré)	115
BUFFET (famille)	94	DALLOZ (Emile)	96 ; 123
BURON (Robert)	91	DAVID DE SAINT-GEORGES	88
C.A.F. =		DEBACHY	102
Caisse d'Allocations familiales	109	DELACOUR (Paul)	148
C.F.V. = Compagnie des Chemins de fer vicinaux	23		
Capucins (ordre des)	19 ; 36 ; 61		

DENFERT-ROCHEREAU		GRAPPIN (famille)	96-97 ; 150
(colonel)	13	GRIVEL (famille)	88
DEVAUX	150	GROS (Arsène)	147
DOLET (Etienne)	134	GROSFILLEY	132
DOMINIQUE (saint)	120	GUENOT (A.)	106
DREVET (Patrick)	6	GUICHARD (Isabeau	
DRONIER (Jeanne Eugénie)	80	Philiias Eléonor)	51 ; 99 ; 112
DUBOIN	94	GUILLAUME (E.)	65
DUHAIL (Jean)	40	GUILLET et ROSA (société)	65
DUMOULIN		GUTKNECHT (Henriette)	9
(famille)11-12 ; 95 ; 115 ; 143-144		HAAS (veuve)	96
DUNAIGRE (Pierre)	106	HAUSSEGUY (Dominique)	97
DUNANT (Henry)	10	HENNEBIQUE (société)	108
DUPUY (Jean)	66	HUBERT (saint)	133
EIFFEL (Gustave)	107	HUGO (Victor)	151
F.C.S.C. = Football club		HUGUES (H.C.)	95
sanclaudien	134 ; 136 ; 139	JACQUELINE	67
FAIZANT (Jacques)	64	JACQUEMIN-VERGUET	
FARGUES (Mgr. de)		(famille)	76 ; 142
voir MEALLET DE FARGUES		JAILLON (Louis)	102 ; 151-152
FAURE (Edgar)	126	JANVIER (Antide)	3-4
FERRER (Francisco)	2	JAURES (Jean)	66
FNACA	84	JEANTET (Maurice et Paul)	60
FNDIRP	121	JOLY (avocat)	152
Forces motrices de la vallée		JOLY (Jacques)	79 ; 150
de la Bienne	142	LA BARRE (Chevalier de)	128
Franc-comtoise (La)	120	LACROIX (famille)	59
Fraternelle (La)	9 ; 117	LACUZON	
FROIDUROT (Jean)	134	(Claude PROST dit)	77
GAGNEUR (Marguerite dite		LAHAUT (Francis)	100
SYAMOUR)	55 ; 153	LAMARTINE	
GAGNEUR (Wladimir)	55	(Alphonse et Louis François de)	80
GAMBETTA (Léon)	64	LAMBERTHOD	71
GAND (Jean de)	127	LANCON (Auguste)	7 ; 35
GENESTE (Georges)	150	LAPERRIERE (société)	132
GILLET (Charles)	127	LAURENT (Théophile)	36
GILLET (Joseph)	18	LAVENNA (société)	142
GRANDCLEMENT	97	Le Travail (syndicat)	72

Légion des combattants	121	POIRIER (Claude Joseph)	95
LEMARD et PAPELIER		PONARD	
(société)	108	(Henri)	54 ; 66 ; 117 ; 121
LOUIS XI	25 ; 81-82 ; 85 ; 131	Ponts et Chaussées /	
LOUIS-PHILIPPE	53-54	Equipement	58 ; 142
LUMIERE (Louis et Auguste)	102	PROST	
LUPICIN (saint)	137	(Claude dit LACUZON)	77
MACE (Jean)	2	PROST-DAME	150
Maîtres-Pipiers		PROUD'HON (Pierre Joseph)	134
(confrérie des)	64 ; 126	RAYMOND frères	150
MALATRAIT (Roger)	39	REFFAY (John)	48
MANDRILLON (famille)	60	REGAD (Félicien)	148
MARANDIN (Henri)	129	Réveil de la montagne (Le)	120
MARCEL (saint)	57	REVERCHON	51
MARNIX (famille de)	44 ; 143	REYBERT (Louis)	120 ; 153
MARTIN (Louis)	36	REYDELLET (Eugène)	77 ; 153
MEALLET DE FARGUES		REYMOND	
(Mgr.)	88 ; 146	(Claude François Joseph)	93
MERMET (Jules)	95 ; 97	REYNAUD et CARREL	
MESQUI (Jean)	113	(société)	90
MICHAUD (Antoine Joseph)	44	Rhin et Danube (association)	83
MICHAUD (Henri)	118 ; 153	RICHARD (Jean)	82
MOLARD	150	ROMAIN (saint)	17 ; 73 ; 137
MONNIER (Désiré)	53-54	ROSEMBERG (Wilhelm)	96
NOTTON	135	ROSSET (famille)	44 ; 45 ; 129
O.P.H.L.M. /		ROUGET DE LISLE	
O.P.H.B.M.	9 ; 58 ; 66 ; 100 ; 148	(Claude-Joseph)	55
OYEND (saint)	73 ; 131 ; 136	ROUSSEAU (Jean-Jacques)	59
P.L.M. (Compagnie		ROUSSET (A.)	154
Paris-Lyon-Méditerranée)	65-68	ROY	150
PACCAUD (famille)	70	Saint-Sacrement	
PASCAL (société)	111	(religieuses du)	46 ; 52 ; 63
PASTEUR (Louis)	147-148	SALVIN	135
PELLIOT (François)	62	SAMBIN (famille)	3 ; 26
Pénitents Blancs du Gonfalon		SECRET	
(confrérie des)	26	(chanoine Bernard)	16 ; 42
PERNIER (abbé)	137	Semaine religieuse (La)	153

SICRE (Henri)	111
Société des Nouveaux Ponts et Quartiers	108
Société Immobilière démocratique	123
Spahis algériens (3 ^e régiment de)	83
SYAMOUR	
voir GAGNEUR (Marguerite)	
TACCHINI	96
TAVERDET (G.)	141
THURIET (Charles)	82 ; 113
TONIONE (Joseph)	60
TOURNIER	
(Jacques Joseph)	4 ; 90
TRUCHET (Emile)	106
Union Electrique	42 ; 91
VALLIN (commandant)	40
VERPILLAT (J.C.)	94
VICTOR (Paul-Emile)	15-16 ; 54
VOLTAIRE	
(François-Marie AROUET dit)	
	128-129 ; 153-154
VUARNOT (Guillaume)	47
VUILLERMOZ	53-54
VUILLOD	
(Jean-Baptiste)	34 ; 55 ; 106 ; 120
WILSON (Président)	86
YOLANDE DE FRANCE	25
ZELLER (Régis)	109
ZOLA (Emile)	71

Achévé d'imprimer sur les presses
des Impressions de la Tour Gile (Péronnas)
Dépôt légal Mai 2010
ISBN 2-9501455-5-8

SAINT-CLAUDE

Au fil des rues et des ponts

Urbanisme & Microtoponymie

Pour ce qu'on en connaît, l'histoire de Condat, devenue Saint-Oyend-de-Joux puis Saint-Claude, débute vers 430 avec la création de l'abbaye du même nom et ses différents aspects ont déjà été traités par bien des auteurs au cours des siècles...

L'aborder par le biais de ses noms de rues, de ponts et de lieux-dits permet d'en renouveler l'approche et d'ajouter au savoir établi une foule de renseignements souvent inattendus, glanés pendant des années de pratique professionnelle des archives.

On trouvera donc ici l'origine de tous les toponymes en vigueur à Saint-Claude hier et aujourd'hui - ou des hypothèses les concernant - mais aussi l'évolution des différents quartiers et les dates de construction ou de démolition des principaux ouvrages et bâtiments, l'évocation de personnalités locales et bien d'autres anecdotes.

Ce livre réunit les notices parues dans le Progrès en 1995 - 1996 mais largement complétées et mises à jour. Il est illustré de plus de 150 photographies en noir et blanc provenant pour l'essentiel de la collection des Amis du Vieux Saint-Claude.

Un ouvrage à ne pas manquer et surtout à conserver car on s'y reportera souvent grâce à un index des noms cités très fourni.

Nouvelle édition enrichie



Crédits : photo et maquette de couverture : Ville de Saint-Claude

